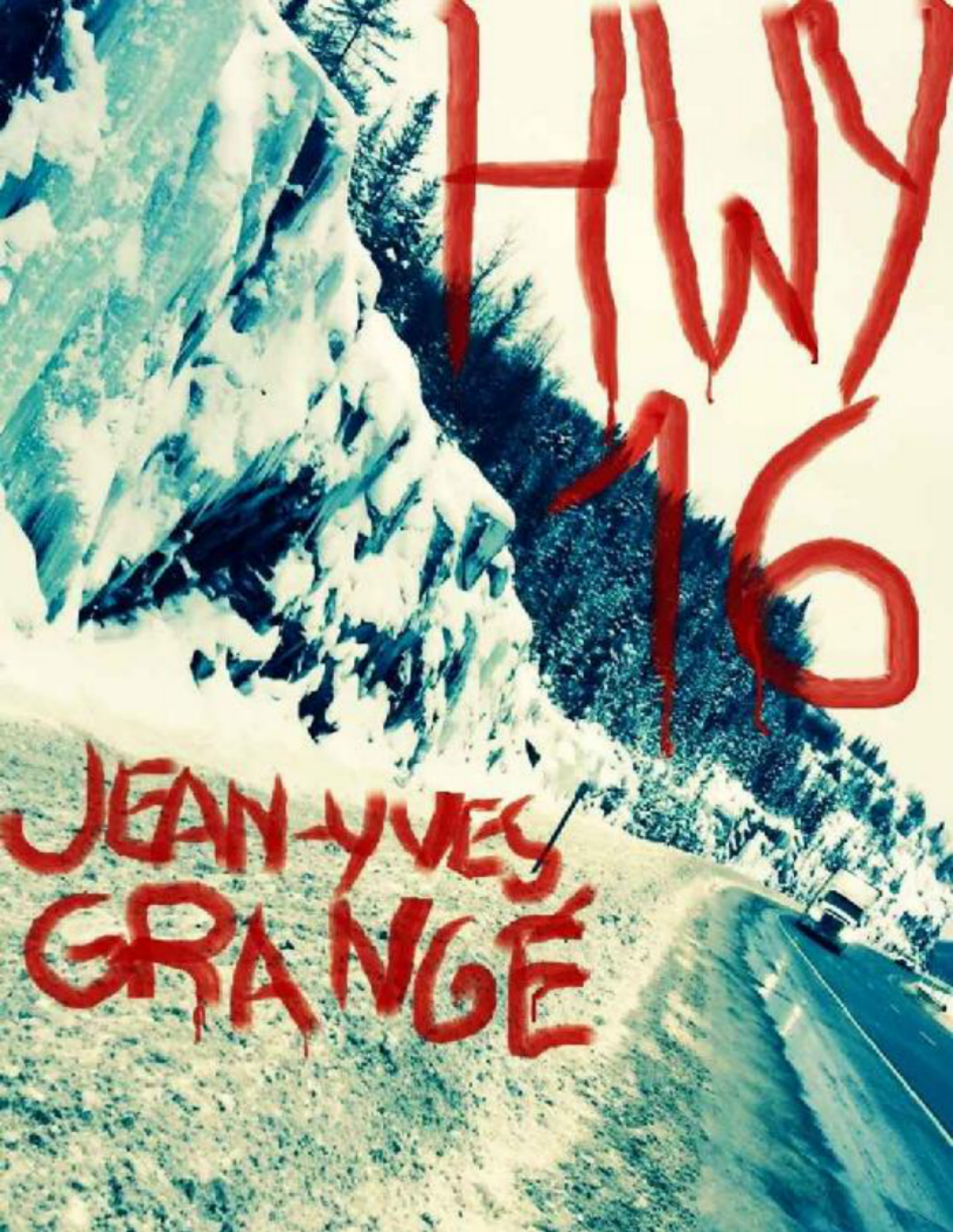


HWY16

Grangé, Jean-Yves

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Jean-Yves Grangé

HWY 16

1/

Yeux plissés, courbée sur le volant, l'agrippant des deux mains, elle roulait à petite vitesse. Elle dirigea le pick-up hors du village. Les lueurs de la rue principale rapetissaient dans son rétroviseur. La route s'enfonçait à présent en sinuant dans la forêt obscure. Elle avait allumé les feux de route. Peine perdue... La lumière des phares ne révélait qu'un écran fourmillant, comme celui d'un téléviseur en l'absence de signal . Elle passa en feux de croisement.

«Pas beaucoup mieux...» Maugréa t-elle.

Le sable épandu le matin même sur la chaussée disparaissait sous un tapis blanc. Elle enclencha le mode 4x4, puis tourna le bouton de la radio.

«Vents soufflant à 40km/h, un plus bas cette nuit de -17F, 20 à 30cm de neige attendus...»

«Bon, ben, demain, on sort la pelle, ma vieil...»

Mais son commentaire reste en suspens.

Au milieu de la tourmente, une forme indistincte a surgi du bas côté. Une silhouette humaine. Qui lève et agite les bras.

«En voilà un qui a pris le banc de neige...»

Comme elle s'avance, la lumière des phares révèle une jeune femme, dans un blouson à damier rouge et noir, un jean slim et des bottes fourrées. Nu-tête, mains nues. La neige s'accroche aux replis de ses vêtements, saupoudre ses épaules, couronne ses cheveux noirs

tombant en désordre. Elle semble épuisée, misérable. Un frisson parcourt l'échine de la conductrice. Elle considère interdite, bouche ouverte, sourcils levés, l'apparition.

«MAIS C'EST... TOI!?»

Déjà, elle pose le pied sur le frein et tend une main tremblante vers le bouton de déverrouillage des portières. La silhouette sur la route cesse de gesticuler, baisse les bras. La jeune femme demeure un instant immobile, perplexe, cou tendu, scrutant, par delà le halo des phares, le véhicule qui approche. Puis, tout à coup, se ramasse, tourne les talons, s'élance, reprend sa course. Levant haut les pieds pour enjamber l'épaisse couche de neige, se tortillant pour se frayer un chemin entre les branches des sapins qu'elle écarte des mains à mesure, elle s'enfonce dans le sous-bois. Le désespoir, l'affolement semblent s'emparer en même temps de la conductrice. Sa voix résonne sourdement dans la cabine.

«NON, NON!!! *Qu'est-ce que tu fais?*»

La vitre descend de deux centimètres puis s'immobilise en crissant, bloquée par la glace. La portière poussée du pied à la volée, la conductrice se dresse sur le marche-pied, jaillissant du pick-up comme un diable de sa boîte. Indifférente à la bourrasque qui la gifle, les mains en porte-voix, elle s'époumone:

«REVIENS, C'EST MOI: SABINE!»

La neige, comme un oreiller de plume, a étouffé son cri. La jeune-femme - c'était *ELLE*, Sabine en jurerait!- s'est dissoute dans l'essaim glacé, comme emportée dans leur tourbillon, happée par le sous-bois mugissant sous les assauts du vent, ses troncs grinçant

comme autant de crocs.

La première stupeur passé, Sabine met pied à terre. Elle chancelle: ses genoux tremblent. Une bourrasque déferle, drossant les sapins qui oscillent en tous sens, se tordent, secouent les amas qui les ensevelissent, les rendant au vent qui les pulvérise. Les flocons, en essaims d'insectes affolés, cinglent le visage de la jeune femme, l'aveuglent.

À l'idée de se jeter, à la suite de la fuyarde, dans les tempétueuses ténèbres, Sabine se raidit. Mais, faute de s'y résoudre,
la reverra t-elle jamais?

C'est peut-être, *sûrement*, sa dernière chance

LA SEULE

de la retrouver!

(vivante...)

2/

C'était par une lumineuse et glaciale journée de février. Sabine n'avait pas quitté ses lunettes de soleil depuis son départ de Calgary. Où que porta le regard, la blancheur réverbérait violemment la lumière crue déferlant d'un ciel d'un bleu profond, comme lors du survol en avion d'une mer de nuages. La vision, neuve pour elle, du moutonnement, de toutes parts et à perte de vue, du manteau d'hiver virginal, enchâssé ici et là des ocelles de lacs en dormance, lui procurait une exaltation inconnue, un sentiment inédit de liberté, une griserie comparable à celle que suscite l'altitude. La nature figée dans la torpeur hivernale suggérait une pause, une trêve, que depuis

longtemps elle appelait de ses vœux pour elle-même.

Elle jeta un coup d'œil au GPS. Il n'avait pas pipé mot depuis au moins cent-cinquante kilomètres. -18 F. La température extérieure qu'affichait le thermomètre de bord ne lui disait rien qui vaille. Appréhendant d'abandonner le confort tiède de la Jeep, elle procrastinait le ravitaillement en carburant. Encore qu'un grand gobelet de café eut été le bienvenu... Elle soupira.

La route accusait une montée sévère. Même à vide, les grumiers remontant au nord se laissaient doubler. En sens inverse, il déboulaient, chargés de billots. Le dernier camion de la file s'étant encadré dans son rétroviseur, elle regagna la voie de droite. Elle monta le volume de la radio lorsque débuta la diffusion de «Free me» des Foo fighters.

Je croyais t'avoir interdit d'écouter cette musique de m...

S'étant mise à chanter à tue-tête et à battre la mesure des mains sur le volant, elle n'entendit que la dernière sonnerie de son téléphone.

D'un coup d'œil à l'écran, elle lut: «Numéro masqué». La sonnerie reprit presque aussitôt. Elle se saisit l'appareil, d'un geste excédé.

«Pas la peine de cacher ton numéro, je sais que c'est toi...»

Grincement d'un rire masculin à l'autre bout du fil. Elle ajouta:

«Chuis en voiture. J'peux pas te parler.

-Depuis quand t'as plus de main libre?

-C'est une voiture de loc', je sais pas le faire marcher.

-Madame est en voyage?

-C'est ça. Et compte pas sur moi pour te dire où.

-T'es sérieuse? Qu'est-ce qui te prend?

-Il me prend...» Elle prit une profonde inspiration «que je veux mettre entre toi et moi *la plus grande distance possible*. Pour pouvoir t'effacer de ma mémoire vite fait. Je vais raccrocher, maintenant.

- T'es trop conne.T'es foutue, sans moi. Tu le sais, ça? Tu vas faire quoi? T'as trouvé du boulot ailleurs?

-Je vais me reconstruire et ça va être du boulot, crois moi. Salut.

-Attends, t'es sous le choc, c'est tout. J'ai rien à y voir, moi! J'ai fait ce que j'ai pu pour te soutenir, tu le sais..!»

Il y allait de sa voix enjôleuse. Mais elle ne tomberait plus dans le panneau. Plus maintenant. Elle s'efforça d'articuler calmement:

«Si, tu as tout à y voir, au contraire.

-Tu racontes *n'im-por-te quoi*. J'ai fait ce que j'ai pu. Pour ton bien. Pour nous protéger.

- Nous protéger contre quoi?» Ricana t-elle. «Elle avait raison de me mettre en garde contre toi. Elle a vu dès le début qui tu es. Mais t'as raison, chuis conne! J'étais trop conne pour l'écouter. Quand je pense que j'ai pris ta défense et que... Maintenant fous moi la paix, je ne veux plus entendre parler de toi.»

Elle raccrocha d'un pouce rageur, s'essuya les yeux d'un revers de manche en reniflant.

«Pauvre...*bip!*»

Elle jeta le téléphone sur le siège du passager. Juste à temps: elle venait d'apercevoir le véhicule de police tapi sur la voie de service, comme une araignée à l'affût.

Elle s'en voulut de s'être emportée. «Le Prédateur,» avait dit le

psy, «sait d'instinct infliger la punition la plus cruelle: celle qui réactive les peurs et les souffrances latentes de sa proie. Face à lui, il faut rester calme et évasif.» Mais, au moins, au téléphone, elle pouvait couper court à sa guise. Et dire son fait à ce... lui avait fait du bien. Elle inspira profondément et se cala dans son fauteuil.

La sonnerie du téléphone retentit derechef. Sabine se saisit à nouveau du combiné, pressa le bouton d'extinction.

-Là! La paix, LA PAIX!

La radio jouait toujours son morceau préféré. Elle monta le volume si fort qu'elle entendit à peine le GPS marmonner quelque-chose.

-Ah, *bip et re-bip*! Lâcha t-elle en baissant le son.

La route accusant à présent une forte descente, elle surplombait la blancheur hirsute et duveteuse s'étirant vers l'horizon et au-delà. Sabine eut peine à imaginer qu'une sortie se présenta là, au milieu de ce gigantesque nulle-part. Le GPS déroulait un ruban spasmodique comme un serpent moribond. De chaque côté de la route s'élevaient des parois abruptes de roche noire éventrée drapées de stalactites de glace bleutée. Il lui sembla s'engager dans une gueule aux crocs acérés. Elle chassa la panique qui menaçait de la gagner.

«Préparez-vous à prendre la sortie sur la gauche, dans 0,5 miles.» Ordonna la voix impassible.

Sabine eut beau plisser les yeux, elle ne devina, en avant, rien qui ressembla à une sortie.

C'est alors qu'elle les avait aperçues: deux petites silhouettes postées sur le bord de la route. Des natives, à en juger par les

chevelures noires et luisantes dépassant de leurs bonnets, leurs yeux noirs, leurs pommettes saillantes. Leurs visages disparaissaient par intermittence derrière des panaches blancs, comme des bulles de bandes-dessinées. L'une d'elles tendait un bras au bout duquel pointait vers le ciel le pouce d'une main gantée de peau. Sabine, prenant un air désolé, fit signe qu'elle s'apprêtait à bifurquer, d'un geste qu'elles ne semblèrent pas voir («*Sûrement à cause du reflet du ciel dans le pare-brise*»).

«Sur la gauche... » avait dit la voix. Elle enclencha son clignotant, entreprit de traverser la route en direction de la voie opposée. Un beuglement furieux la fit sursauter violemment tandis que l'éclat aveuglant de phares puissants se réverbérait dans ses rétroviseurs. Une embardée remit la Jeep dans la voie de droite tandis que l'énorme poids-lourd défilait interminablement à sa gauche dans un fracas d'acier.

Elle attendit que les battements de son cœur se fussent calmés avant de réitérer sa tentative. Elle se voyait, ayant raté sa sortie, roulant pendant des heures vers le nord avant que se présente la possibilité d'un demi-tour. Mais, bientôt, elle avisa un panneau vert pointant vers l'Ouest indiquant: *Wendigo Lake*.

«Nous y voilà...» Murmura t-elle.

Avant de quitter la route principale, elle avait jeté un coup d'œil machinal à son rétroviseur. Les auto-stoppeuses avaient disparu. N'avait-elle pas lu quelque-chose à propos de *mirages de froid*?

La route transversale courait sous une fine couche de neige imprimée de traces de pneus, s'enfonçant tout droit à travers

l'inextricable fouillis de sapins, de boulots et d'érables. Parvenue à une bifurcation, elle fit halte, attendant les instructions du GPS. Mais la voix s'était tue et, sur l'écran, un cadran tournait à toute vitesse indiquant que le système tentait en vain de déterminer sa position.

«Tout va bien. Appeler le proprio.»

Un coup d'œil à son cellulaire mit un comble à son effarement: pas de réseau.

«Ok, j' fais quoi? Gauche? Droite?»

Elle s'apprêtait à s'engager à droite, lorsque deux brefs coups de klaxon la firent tressaillir. Un pick-up avait stoppé à sa hauteur et, au volant, une face barbue lui souriait. Elle baissa sa vitre tandis qu'il faisait de même. Il se pencha vers elle.

«Sabine?»

Il pointait l'embranchement de gauche. Il l'enjoignit d'un signe de tête à s'engager à sa suite.

Il roulait vite, aussi peinait-elle à le suivre. À maintes reprises, l'ayant perdu de vue derrière un virage, elle se crut distancée. Mais chaque fois qu'une intersection se présentait, il l'y attendait. La route s'enfonçait toujours plus avant dans les bois. De temps à autre, des cerfs de Virginie traversaient par petits groupes la chaussée de leur trot dansant, agitant le panache blanc de leurs queues, avant de s'évanouir dans les taillis. «Le froid les fait se rapprocher des maisons.» Pensa Sabine. Elle consulta le thermomètre: -22F.

«Holy smoke... Pas le moment de tomber en panne.»

Un coup d'œil à sa jauge d'essence ajouta à son anxiété. Il resterait tout juste de quoi rouler jusqu'à la station la plus proche.

«Il serait temps d'arriver...»

Lorsque son regard se porta à nouveau sur la route, son sang se glaça. La couche de neige qui la recouvrait était intacte.

«Bip de bip de bip! Je l'ai perdu.»

Son coup de frein un peu sec se solda par un petit dérapage qui fit battre son cœur plus vite et lui fit monter une rougeur aux joues. Elle entreprit un demi-tour précautionneux sur cette route étroite qui se confondait dans le rétroviseur avec le fossé plein de neige.

L'incident lui en évoqua un autre. Comme de coutume, il s'était emporté.

«Tu vas nous foutre dans le fossé. Donne-moi le volant, va, ça vaudra mieux.

-C'est ma voiture! C'est bon, je vais m'en sortir...

-Ah ah tu parles, allez pousse-toi. Une vraie gourdash..»

(Stop! Ça suffit.) Elle avait crispé les mains sur le volant, rentré un peu la tête dans les épaules. *Tu t'en sors très bien.*

Elle rebroussa chemin à petite vitesse, scrutant, à droite et à gauche de la route, le sous-bois opaque. Puis, tout à coup, une trouée s'ouvrit où s'enfonçait une piste. Elle poussa un long soupir. Au bout s'étendait un vaste espace nu en bordure duquel s'alignaient des maisons de bois. Devant l'une d'elles était garé le pick-up. Un géant au sourire jovial, assis jambes pendantes au bord de la boîte, agitait les bras à son intention. «Il ne lui manque qu'une hache et des bretelles», se dit elle. De plus près, elle ne put réprimer un sursaut. Même stature, même âge... *«Il lui ressemble, ou c'est moi?»* Elle soupira. *«Je le vois partout, c'est grave!»*

Il lui tendit une large main.

«Jack. Nice to meet you. Désolé, j'étais sûr que vous m'aviez vu tourner.

-So? This is it?» Demanda t-elle en jetant un regard circulaire, les mains enfoncées dans les poches de son anorak.

«Yup!» Fit-il en sautant de son perchoir. «Je vous fais visiter?

-Tant qu'à faire...

-Inquiétez-vous pas, toutes les maisons sont habitées aux fins de semaine et aux vacances scolaires. C'est difficile à imaginer maintenant, mais l'été c'est un vrai paradis, avec la plage privée...»

Elle s'étonna qu'il parla si bien le français - en dépit d'un accent bizarre. Il eut un sourire nostalgique.

«J'ai fait mes études à Montréal...»

«*Ça ne doit pas dater pas d'hier!*» Commenta t-elle in petto: il roulait les r comme Hubert Reeves.

«La...clairière, là, c'est le lac, en fait, right?»

Jack sourit avec indulgence.

«Oui. En hiver c'est le domaine des motoneigistes et des skieurs de fond. Viens! On va marcher dessus!»

Puis il jeta un coup d'œil compatissant aux Converse de Sabine et hocha la tête.

«Ça prend des bottes d'hivar...»

Elle sauta dans ses pas jusqu'à l'entrée. Il sortit de la poche de sa veste en tartan un trousseau de clés et se mit à les essayer dans la serrure pendant qu'elle grelottait en tirant sur son col.

Dans le vestibule, une odeur de renfermé lui sauta aux narines.

«C'est plus en activité depuis combien de temps?

-Deux ans. Mais je loue encore pour des groupes parfois.» Il désigna les porte-manteaux aux multiples patères qui barraient les cloisons d'un bout à l'autre. «Il passait deux mille enfants chaque année, ici, à l'époque.»

Elle pénétra à sa suite, plissant les yeux au sortir de la pénombre du vestibule, dans une vaste salle où d'amples baies découpaient dans la surface enneigée du lac des rectangles éblouissants.

«Le réfectoire.» Commenta Jack avec un ample geste de la main. «C'est plein sud!»

Il l'entraîna de dortoirs en dortoirs, où s'empilaient encore les lits superposés, aux montants couverts de graffiti, de chewing-gums et de crottes-de-nez. «Kevin was here in 1988». Il lui montra les sanitaires des filles puis ceux des gars, dans chacun desquels s'alignaient six douches et six WC. Leurs pas résonnaient le long des couloirs. Sabine sourit, s'attendant à tout moment à voir surgir, au détour de l'un d'eux, une bande de galopins surexcités.

«À combien de kilomètres on est du centre-commercial le plus proche?

-Centre-commercial??

-Oui, ou du village d'Indiens?»

Il s'esclaffa.

«Y' a un village de visages pâles à 12km. Tu y trouveras tout ce qu'il te faut, ou presque.»

Elle se rappela l'avoir repéré sur Google maps.

Elle s'était plantée devant l'une des fenêtres qui dominaient le lac, les mains au fond des poches de son manteau de ski, songeuse.
«Tu vas pas acheter ça, t'es conne ou qu...»

L'étendue enneigée ressemblait à une page blanche, et les maisons qui la bordaient à autant de dés jetés d'une main leste. Ses exhalaisons s'étaient matérialisées en un petit nuage de givre sur la vitre. Pensive, elle y traça, du bout de l'ongle, un cercle; puis deux points dans le haut du cercle. Son doigt demeura pointé en l'air un instant. Enfin, elle traça résolument sous les points une ligne courbées aux extrémités pointant vers le haut.

«Ben oui, chuis conne.»

Elle se tourna résolument vers Jack.

«Alright. Je vais me trouver des bottes d'hiver et vous faire une offre.»

Comme ils regagnaient le stationnement, elle avait jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. Un nuage avait voilé le soleil. Le lac lui sembla tout à coup un œil clos d'une paupière livide sur des rêves lugubres. Elle avait trotté derrière lui.

«D'où vient le nom du lac?»

Jack avait tourné vers elle un visage que tordait une grimace comique.

«Par un hiver très froid, un jeune couple avec un bébé étaient partis sur la trace d'un improbable gibier... Le chasseur a fait tout son possible pour sauver sa famille. Avant de mourir de faim. Son épouse a commis l'irréparable: elle a mangé la chair de son mari. Et ce qui devait arriver est arrivé: elle est devenue wendigo. C'est pas clair si,

devenue une menace pour son enfant, elle s'est jetée dans le lac où si ce sont les membres de sa communauté qui l'y ont noyée à son retour au village.»

Sabine frissonna.

«Brrr... Bon débarras, en tous cas.

-Pas si sûr... Certains prétendent avoir vu la créature hanter les bords du lac avec sa pierre toujours attachée autour du cou...»

S'esclaffa Jack.

À la mi-journée, un vent d'Ouest s'était levé qui avait très vite amoncelé des nuages et, dès le début de l'après-midi, sous un ciel gris, quelques flocons virevoltaient de-ci de-là. Sabine avait passé le reste de la journée à musarder alentour. Au fil de routes sinueuses bordées de fermes pittoresques, s'enfilaient comme des perles de petits lacs autour desquels des chalets se serraient qui, désertés et ensevelis sous la neige, lui évoquaient des carcasses d'insectes emberlificotés dans des fils d'araignée. Elle chassa de son esprit cette association morbide.

Le «village» consistait en un croisement entre les branches duquel étaient groupées des maisons et une petite église anglicane aux façades de bois peintes en blanc, un bureau de Canada Post et un commerce qui cumulait les fonctions de station-service, de «dépanneur», de vidéoclub, et de restaurant. Le nom de l'établissement, inspiré de celui de la rue principale, Kilmar road, s'étalait sur une enseigne en bois peint: «Kil'mart».

«Bien vu... mais pas super engageant...» Commenta Sabine en esquissant une grimace.

Installée près de la vitrine, elle commanda à la patronne

italienne un sandwich club et un café, tout en regardant le patron faire le plein de la Jeep et nettoyer son pare-brise. Elle s'accouda à la table, le menton dans une main, mordillant l'ongle de son auriculaire, le regard perplexe perdu dans le vague. «Voilà.Tu as trouvé. Et maintenant?» Elle sentit un picotement d'excitation lui parcourir le dos.

Aussitôt relayé par une sensation désagréable au creux de l'estomac. Au fond d'elle une voix. Masculine. Un ricanement. Elle se raidit. «La ferme!»

«Je n'ai rien à perdre à essayer.» Se raisonna t-elle. «Quand le b&b sera ouvert, ça me fera juste ce qu'il faut de vie sociale et de revenus. Il est temps de tirer un trait sur le passé... de... goûter la joie de se réveiller seule, de boire *seule* son café du matin en contemplant le lac. Ah, chausser ses raquettes pour des randonnées *solitaires*, pourquoi pas l'appareil photo en bandoulière... Maintenant qu'il n'y a plus personne pour dénigrer mes photos! Et puis s' allumer un feu dans la cheminée; se mettre au lit avec un livre et écouter le vent; ou passer *des heures* à retoucher mes images... Sans essayer d'humiliations! (Comme si lui seul pouvait se dire artiste!) La vie rêvée, quoi... Et même, pourquoi pas, ré-envisager une expo!» Le rire sarcastique s'éleva à nouveau.

-*Ma pauvre fille...*

Basta!»

Tant qu'elle filait droit, il se fendait à l'occasion d'un vague compliment. Mais si elle manquait aux devoirs qu'il lui assignait, comme de le flatter bassement, il la châtiait en dénigrant ses clichés

dans les termes les plus injurieux. C'était pour se soustraire à ce moyen de pression qu'elle avait abandonné ses ambitions artistiques d'abord, et enfin toute velléité de se distinguer en quoique ce fut. Profil bas. Rester sous le radar.

Elle prit une grande inspiration.

« Alors maintenant, retour à Calgary, rendre la Jeep, reprendre l'avion d'Albuquerque. Et, au printemps... débiter une nouvelle vie! Et oublier. Mark. Ce...bip! J'espère que Nadine viendra me voir... Ça m'étonnerait!» Elle sourit encore, en coin. «Quitter les US c'est au-dessus de ses forces. Quoiqu'elle en dise. Il faudra acheter un canot. Loba va se plaisir ici...» Sourire. «Les bois pour courir et encore courir. Et pas d'agent de la fourrière embusqué! Loba!»

Sabine pêcha son téléphone au fond de son sac. Elle s'appêtait à numéroter lorsque les trois appels ratés avaient capté son regard. Tous d'un numéro masqué. Elle pointa le doigt comme on braque un pistolet. Bang: Sélectionner. Bang: Supprimer. «*Si seulement on pouvait en faire autant avec les souvenirs... Conserver intacts les bons et supprimer les... autres.*» Elle composa un numéro, glissa l'appareil sous son bonnet contre son oreille.

«What's up, Nadine?!

-Bah...comme d'hab... Et toi, tu as visité?

-Yess.

-So?

-Alors...J'achète!

-C'est bien ce que je pensais, t'es barge.

Ma pauvre fille...T'es complètement à la mass...

-Rien de nouveau sous le soleil. Mais tu aimerais! C'est un endroit *incroyable!*

-J'te crois...

-Loba?

-Elle veut toujours pas entrer dans la maison.

-Elle mange?

-Tu parles! Elle a pillé la gamelle du chat et renversé la poubelle du voisin.

-La laisse pas faire, elle va encore finir à la fourrière et j'ai pas les moyens de payer une autre amende. Je t'ai mis des piles pour sa balise dans son sac et les instructions pour le traçage sur internet. Comme ça, si elle part en vadrouille...

-Telle maîtresse telle...machin. Tu n'aurais jamais du lui donner à manger pour commencer.

-Oui, je sais.

Je te l'ai assez répété...

-Mais elle va être bien ici. Sa moitié louve va trouver à s'exprimer.

-Et la tienne! Et... Tu te sens prête?

-J'en sais rien... Va bien falloir. Si j'essaie pas, je saurai jamais, right?

-...si tu es capable de faire tout ce qu'un homme peut faire, c'est ça?

-Juste si je suis capable de...whatever.» Elle enchaîna très vite: «De toutes manières, je vais devoir rénover moi-même, j'ai pas de budget pour embaucher un contracteur. Mais le bricolage, ça me

connaît, Mark était pas fichu de changer une ampoule. Les rares fois où il a mis la main à la pâte, ça a tourné à la cata. J'ai fini par comprendre qu'il faisait exprès de tout faire foirer.

-On sait jamais, tu rencontreras peut-être un beau bûcheron travailleur et habile de ses mains. On les reconnaît à leurs barbes et à leurs vestes à carreaux. Ah! Ah!

-T'as oublié les bretelles...» Elle haussa les épaules. «Les hommes, c'est plus pour moi, Nadine. J'ai perdu la foi.» Elle se tut un instant avant d'ajouter: «J'ai pas le choix d'apprendre à vivre toute seule.»

Un silence se creusa au bout du fil.

«Fais pas cette tête-là, allez...»

Sabine se représentait très bien l'expression contrite de son amie à cet instant. Celle-ci avait longtemps cru, comme tout le monde, qu'il était l'homme parfait... Elle le lui avait même *envié*! Elle ajouta sur un ton fataliste:

«C'est mon destin, c'est tout.

-D'accord. Rentre vite, on t'attend.»

Sabine raccrocha sombrement. Elle repoussa avec une grimace l'assiette où une grosse moitié de son «club au poulet» barbotait dans la sauce brune.

«*Comment tu peux bouffer des saloperies pareilles?* -Je fais ce que je veux – maintenant! Et bip off! Et même shit, tiens. Shit et fuck.-*Je t'interdis de jurer! Si on t'entendait, qu'est-ce qu'on penserait de moi? Que je suis marié à une morue?*-C'est ma bouche. J'y mets ce que je veux. Aliments et langage. -*Et quoi d'autre?*-Shut the fuck up!»

Le soir tombait lorsque, vers 17h, elle avait repris le volant de la Jeep. Il neigeait dru à présent. Un bombardement feutré annihilant systématiquement formes et couleurs. Elle enclencha le mode 4x4. Outre l'obturation pure et simple de la visibilité, le flochage effaçait les limites de la chaussée comme du Typex une rature. Elle s'engagea à petite vitesse sur la route sinueuse qui traversait la forêt en direction de l'autoroute, gardant le milieu de la chaussée aussi souvent que possible, abordant les virages au pas, scrutant anxieusement le bas-côté. Dans les montées, les phares éclairant vers le haut la bourrasque, un mur de flocons paraissait se dresser subitement devant le capot de la Jeep. Les essuie-glaces battaient frénétiquement, comme des bras chassant des nuées d'insectes, maugréant de rage impuissante. C'est alors qu'avait eu lieu la rencontre. Ce n'est que plus tard qu'elle avait mesuré le danger auquel elle avait ce jour-là échappé de justesse. Mais, candide citadine, elle ne mesurait pas encore les périls que recèle la nature sauvage. L'humanité semble à ce point s'être coupée de son animalité originelle qu'une incompréhension mutuelle s'est installée entre le monde sauvage et celui qu'elle s'est soigneusement aménagé. Ce ne serait rien si, ce faisant, elle n'avait détérioré le lien avec elle-même. La route de bitume noir coupant la neige blanche ne pouvait pas mieux figurer ce schisme. Une masse indistincte, monumentale, jaillit du fourré, se ruant sur la chaussée devant la voiture.

Sabine laisse échapper un cri; la bête, un mâle à la tête superbement empanachée, galope à présent dans la lumière des phares, cherchant en vain dans la dense futaie emmurant le ruban d'asphalte un passage

assez large pour l'envergure de ses bois. La première frayeur passée, Sabine sourit avec ravissement.

«Mon premier orignal! Quel spectacle!»

Elle a levé le pied pour se repaître de cette vision. Ayant repéré une brèche dans les taillis, la bête y oblique tête baissée puis s'y coule, sa robe sombre se fondant instantanément dans l'obscurité.

Sabine chérirait toute sa vie le souvenir de cette vision. À cause, dirait-elle, de la noblesse, de la liberté de cet animal.

Et de sa vulnérabilité.

La souveraineté n'a guère la faveur des hommes. Il ne louent que ce qu'ils possèdent.

3/

La découverte estivale de son domaine évoquerait plus tard à Sabine un vieux film de vacances en super 8, comme en tournait son père de leurs vacances en Bretagne (deux petites drôlesses échevelées par la brise trottant de flaque en flaque sur l'estran).

Loba saute à bas du vieux Pick-Up Mazda cependant que Sabine met pied à terre, les mains plaquées sur les reins, cambrant le dos avec une grimace. Elle siffle la chienne, le pouce et l'annulaire arrondis dans la bouche - comme le lui a enseigné Nadine, un éternel sujet de plaisanterie entre elles -, détache de son cou la balise.

«Plus besoin de ça. Va te balader.»

Loba ne se le fait pas dire deux fois et file truffe au sol.

Sabine prend à l'arrière du pick-up la boîte contenant son vieil agrandisseur qu'elle porte avec mille précautions dans le vestibule,

puis retourne se saisir d'une caisse de vin du Rio-Grande, (*douze bouteilles, neuf litres plus le verre, dix kilos. Deux (trois) verres par jours, six verres par bouteille, trente-six (vingt-quatre) jours par caisse, deux caisses...* Après, on boira ce qu'on trouvera au Kil'mart...) qu'elle transpose sur le comptoir de la cuisine. Le souffle court, (*arrêter la clope*) elle s'approche des baies du réfectoire pour contempler le lac pétillant au soleil; Loba y patauge déjà, folle d'excitation, lapant la bonne eau pure, pourchassant les grenouilles.

«Quand je suis venue visiter, c'était comme une immense clairière enneigée...» Commente t-elle pour Maryline à son côté, elle aussi abîmée dans la contemplation, telle que se la représente Sabine en pareil cas - la Maryline de vingt-six ans, la même qui agitait la main en un dernier adieu, si loin déjà au-delà de la cloison vitrée de la zone d'embarquement. Elle-même avait, levé un bras, sa valise à roulette au bout de l'autre...

Maryline... Elle aurait, aujourd'hui, bientôt trente ans...

«Viens, on va sur la plage.»

Jack a tenu parole: un canot Langford attend, le ventre en l'air (*«Comme un poisson mort...»* Mais non!), prêt pour une balade.

«*Va finir de décharger la voiture d'ab... -Fous-moi la paix!*»

Sabine trouve sous l'embarcation une pagaie et un gilet de sauvetage. Elle a replié jusqu'aux genoux le bord inférieur de son jean pour faire quelques pas dans l'eau et en éprouver la température. La chienne patauge autour d'elle, langue pendante. Sabine tire le canot sur le sable, le met à flots, y dépose la pagaie. Elle a laissé le gilet de sauvetage accroché à la branche d'un saule.

«On peut s'en passer...L'eau est tiède, et on est bonnes nageuses... Articule Sabine dans un souffle.»

«Ah-ah, tu vas te noyer! T'es trop co...»

Elle prend place sur le banc de poupe.

«Tu pagaies de ton côté sans en changer, moi du mien...»

Instruit elle Maryline.

«Loba!» Appelle-t-elle en tapotant le rebord du canot.

Si la chienne se fait bien une idée de ce que sa maîtresse attend d'elle, elle ne semble pas en voir l'intérêt. Sabine, comme elle l'a vu faire dans un film («Délivrance?»), saisit la pagaie et dirige (en zigzagant quelque-peu) le canot vers le large. La chienne s'immobilise et suit du regard la manœuvre, oreilles dressées. Sabine exécute un laborieux demi-tour.

«Il faut tout te montrer! Laisse faire le pro...»

Cette fois, Loba ne se fait pas prier pour prendre place à bord, s'assoit en figure proue. Le tour du lac Wendigo, le premier, peut commencer. Il semble à Sabine qu'elle a laissé à terre ses soucis, qu'ils s'éloignent avec chaque coup de pagaie. Celle-ci plonge avec un chuintement, s'enfonce silencieusement dans l'obscurité, en émerge dans un crépitement de gouttes, recommence. Sabine trouve dans cette répétition même un apaisement. Les vaguelettes claquent doucement sur la coque. Sabine devine, sous elle, en deçà des reflets irisés de la surface, les profondeurs troubles, froides et sombres. Les rives frangées de toute une variété de sapins jettent sur la surface des ombres noires nuancées de vert. Des roches arrondies émergent au soleil, comme le dos de pachydermes assoupis. Des maisons de

factures variées, les unes chiches, bardées de blanc, les autres cossues, de bois brun et amplement vitrées, se côtoient de loin en loin, à-demi dissimulées dans les arbres. Au passage, Sabine salue d'un geste les riverains

«*Regarde moi ces cons...*-Ferme la, pauv' nase.»

assis sur leurs quais ou adonnés à la baignade, qui la considèrent avec une aimable curiosité, lèvent la main pour la saluer. Bientôt, dansent les premiers reflets cuivrés et se mire, croisant mollement, surgie de derrière la crête frangées des collines imbibées d'encre, une armada échevelée de barbe-à-papa rose. Oreilles dressées, Loba suit avec intérêt le ballet des truites arc-en-ciel qui jaillissent hors de l'eau pour gober au vol d'invisibles moucheron.

«Oh-oh, il va falloir qu'on se trouve une canne à pêche!» Clame Sabine.

«*T'y connais quoi, à la pêche?* -AH, ÇA VA!»

De retour de leur première croisière, Sabine et Loba se glissent toutes deux - toutes trois - parmi les embrasements de lumière mourante. En cet instant que Sabine aimerait tant partager avec elle - sa première baignade dans *son* lac! – elle sent près d'elle la présence de Maryline, comme un amputé sent son bras manquant. *Comme contempler son reflet double dans une glace brisée.* «On fait la course? La première arrivée allume le feu!»

Les branches de sapin flambent en crépitant dans le rond qu'elle a eu soin de confectionner avec de grosses pierres. «Elles» passent un long moment enveloppée«s» dans «leurs» serviette«s» à regarder les longues flammes monter dans le ciel comme pour y lécher

les étoiles; et, le ballet, ici des étincelles, là, des lucioles, qui tournoient en tous sens dans l'obscurité. Sabine lève son verre de Rio-Grande

«*Quand on se met à picoler tout seul, c'est le début de l'alcoolisme!* -Chuis pas toute seule.»

«À ma nouvelle vie...» Chuchotte t-elle.

De temps à autre, le huard pousse son mélancolique hululement nocturne, celui qui fait frissonner les enfants dans leurs lits.

Déjà, Sabine ne doute plus d'avoir fait le bon choix.

«*Le bon choix? Une colonie de vacances délattée dans un coin paumé?*»

«Il est loin. C'est fini. Ça va aller maintenant, hein?» Dit Maryline à voix basse en posant une main sur son bras. Sabine en sent nettement la pression réconfortante.

*

Dés l'aube, Sabine est de retour sur la plage avec son café fumant, enveloppée dans une couverture, lovée dans un fauteuil Adirondak, tandis que de longs doigts dorés effilochent l'ouate nocturne.

«C'est pas tout ça, ma belle, mais il va falloir s'y mettre!» Lance t-elle en s'extrayant de son fauteuil.

Loba bondit sur ses pattes, s'ébroue, remue la queue, oreilles couchées d'un air approbateur. Mais elle s'immobilise, dresse les oreilles, considérant Sabine, figée, le regard tourné vers la rive opposée du lac.

Dans le lointain, se découpant à contre-jour parmi les brumes,

trois embarcations dérivent silencieusement. À leur bord, des silhouettes immobiles, penchées sur la surface de l'eau, scrutant les profondeurs.

4/

La taille ceinte d'un holster porte-outils, aux mains des gants de croûte de cuir, Sabine a entrepris de démonter les cloisons des anciens dortoirs. Objectif: remplacer ces derniers par des chambres confortables dotées de salles-de-bain individuelles. Toute une gageure pour qui l'expérience du bricolage se limite à la maintenance domestique. Heureusement, l'internet regorge de tutoriels fort éclairants en la matière. Pas question de louer une benne ni d'ailleurs de jeter quoique ce soit. Elle recyclera tout, des plaques de plâtre soigneusement déposées aux 2 par 4 de l'ossature, et même les vis, et les clous, qu'elle redresse soigneusement avant de les ranger dans une boîte. Un sourire passe sur ses lèvres. Des deux sœurs, elle s'est toujours montrée la plus pragmatique. Une ombre obscurcit son sourire.

«Pragmatique??? Tu te rends compte le temps que ça te prend? Non mais quelle gou... -Chhh...»

Ce qu'il lui faudra acheter, elle le trouvera dans les petites annonces et les comptoirs d'entre-aide. Elle collecte le cuivre de l'ancienne tuyauterie et le porte au recyclage. Le produit de la vente finance le nouveau réseau d'adduction en plastique, étonnamment facile à installer. Elle a publié des petites-annonces pour vendre ou échanger contre des matériaux dix des quinze toilettes, la moitié des douches et

la totalité des lavabos qu'elle juge démodés, les quarante lits superposés en érable avec leur chewing-gums collés dessous, leurs graffiti et leurs quarante matelas. À l'exception de quelques-uns qu'elle destine à garnir les chaises longues de la plage confectionnées à l'aide de palettes ramassées au bord de la route. Elle rapporte fièrement à Nadine l'avancement de ses travaux, agrémentant ses mails de photos.

Les travaux de démontage donnent lieu à des découvertes: Sabine a récolté, derrière les plinthes, une petite fortune en piécettes et tout un stock d'épingles-à-cheveux. Elle a même trouvé, à l'intérieur des cloisons, des messages introduits par des trou (pratiqués par quels moyens, Sabine ne peut se le figurer) dont on peut encore deviner les réparations effectuées par Jack.

À la lecture d'un de ces messages, elle sent sa peau se hérissier et un courant d'air glacé lui effleurer la nuque. Couvert de poussière et de toiles d'araignées, fragilisé par l'humidité et les morsures de rongeurs, menaçant de partir en lambeaux, elle a mis un long moment à déployer la feuille arrachée à un cahier d'écolier, tant l'auteur a multiplié les pliures comme pour y enfermer un terrible secret. Tracé d'une écriture enfantine à l'encre bleue il dit:

«Hiver 84. Il se passe des choses bizarres ici... *Je veux rentrer à la maison!* En cas de disparition, cherchez mon corps derrière la vieille grange, c'est là qu'ils les enterrent. Samantha.» Transie d'effroi, Sabine doit se raisonner: *l'hiver, la terre gelée est trop dure pour y enterrer quoique ce soit, non?* Pour chasser le malaise que lui a causé sa découverte, elle se remémore ce que Jack lui a raconté dans la salle d'attente du notaire, le jour de la signature: les garçons appâtaient

avec des restants de pizzas les ratons-laveurs pour les capturer et les lâcher dans les dortoirs des filles. Elle rit. «Quels petits diables!»

Un autre billet: «I love you Jason. Signé: Melissa.» Sabine sourit, attendrie.

Et encore:

Sabine sent un frisson glacé lui dévaler le dos.

«Les autres ne veulent pas me croire, mais je l'ai vu! Le wendigo sort du lac la nuit pour marcher sur la plage! Il a senti la chair fraîche! Signé: Kevin»

Elle se mord les lèvres, les yeux agrandis par l'effroi. Puis glousse. «Des blagues, et rien d'autre. Des petits farceurs.» s'esclaffe t-elle. Sa voix résonne dans le dortoir vide avec des accents lugubres.

Au panneau d'affichage de l'ancien réfectoire sont punaisées des photos. On peut y voir d'anciens pensionnaires en culottes courtes, occupés à différentes activités encadrées par des instructeurs; chevauchant pour l'éternité les mêmes poneys, barrant à jamais les mêmes dériveurs; les uns ont pourtant fini à la boucherie depuis longtemps, tandis que les autres pourrissent lentement dans un coin du champ d'épuration; ces gamins sont aujourd'hui aux prises avec les tracas de vies d'adultes. Sabine a trouvé sur Facebook un groupe constitué par les anciens usagers du camp. La publication des photos, «*T'as que ça à foutre?*» Chhh.... y a suscité gratitude et émotion.

Mais c'est la nuit, lorsque la vieille bâtisse résonne de bruits non-identifiés auxquels, pétrifiée, elle tend l'oreille et qui font gronder Loba, que Sabine se prend à ajouter foi aux messages de Melissa et de

Kevin. Si la vieille grange ne se trouvait pas désormais, suite au démantèlement du camp, sur la parcelle voisine, elle n'aurait peut-être pas hésité à sonder la terre du sous-bois. *Il faudra que j'interroge les voisins*, se promet-elle en glissant dans le sommeil.

Cependant, sous le ciel piqueté d'étoiles, le lac luit comme un tesson de verre noir. Les hululements des huards résonnent longuement, ricochant à la surface brumeuse, tandis qu'on jurerait distinguer, se détachant sur le fond clair de la plage, une silhouette immobile, gigantesque et voûtée, aux membres décharnés, figée dans la contemplation, absorbée dans l'écoute des mystérieux bruits de la nuit, humant l'air...

Sabine exécute une brasse coulée dans les eaux sombres du lac. Elle se remémore les instructions réitérées de leur prof de natation:

«Grenouille, écarter, serrer!». Droit devant se dessinent les contours indistincts d'un objet flottant. Qu'est-ce que ça peut bien être? Un poisson mort? Après une brève hésitation, poussée par la curiosité, elle s'en approche. «Grenouille, écarter, serrer!» Quel genre de créature habite les profondeurs? C'est allongé, sinueux. Une anguille? Rien qu'un morceau de corde à l'extrémité effilochée. Le reste plonge à la verticale vers le fond. Sabine l'empoigne et tire, espérant ramener sur la berge un mystérieux objet englouti. La corde se tend. Elle résiste à la traction. Elle est fixée au fond, ou nouée à un objet pesant. La pompe submersible dont lui a parlé Jack? Il devait s'y amarrer une bouée, sans doute arrachée par la dérive de la glace à la débâcle. Sabine lâche prise et se détourne, reprenant sa nage vers la berge. «Grenouille, écarter, serrer!»

Glacée d'horreur, elle sent... quelque-chose la retient par la jambe. La corde s'y est enroulée. *Tout va bien! Seulement l'effet d'un caprice du courant!* Mais l'emprise se resserre, le lien 'enroule le long de sa jambe comme du lierre sur une branche, elle se sent – *Horreur!* - tirée irrésistiblement vers le fond!, vers l'obscurité. Déjà les reflets de la surface rapetissent. La lumière décroît. Elle suffoque. Se débat. Boit la tasse. Le froid des profondeurs l'envahit. La noirceur et le silence s'épaississent. Ses poumons s'affolent comme les ballons d'un stand de tir dans leur cage attendant le premier plomb. En bas, tout au fond, se dessine, étrangement lumineuse, une silhouette. Celle de Maryline, dans son T-shirt de nuit blanc, levant vers elle un visage exsangue au regard vide. Ses cheveux dressés autour de sa tête ondoient comme des tentacules dans le courant. Ses mains agrippent la corde serpentant à travers les trous d'une planche flottant entre deux eaux, visqueuse et vermoulue, couverte d'algues gluantes d'un vert vif. Sabine la reconnaît immédiatement: *la balançoire*. L'une de celles qui pendaient à la branche d'un arbre au fond du jardin. L'arbre est là, lui aussi, dressant vers la surface, en une exhortation pathétique ses branches tordues. La corde! C'est au cou de Maryline qu'elle est nouée. Dans un effort désespéré, les poumons prêts à exploser, elle donne un coup de pied sur le fond vaseux, se dresse sur son séant, porte la main droite à sa gorge, cherchant son souffle, et des doigts de la gauche le cordon de la lampe de chevet, sursaute à son contact.

Elle allume une cigarette d'une main tremblante.

En découvrant, le jour venu, les dégâts perpétrés à la faveur d'une fenêtre restée ouverte par une bande de rats-laveurs,
-T'as vu, tes conneries? Mais c'est pas vrai...(Chhh...)
elle se donne en riant une tape sur la cuisse, tançant symboliquement sa crédulité.

Pourtant, les premiers temps, lorsqu'une envie de faire pipi la réveille au milieu de la nuit, elle se retient le plus longtemps possible, retardant le moment redouté de s'aventurer dans le dédale des couloirs lugubres où elle s'égare, sursautant au moindre bruit, la lumière de son I-phone projetant dans les coins des ombres inquiétantes, dont elle s'attend à voir surgir une petite silhouette fugitive, croyant entendre claquer de petits pieds nus sur le linoleum, des rires étouffés...

Par une nuit sans lune, elle distingue sur la plage une forme claire. On jurerait une silhouette féminine, contemplant, immobile, le lac sous la lune. Au matin, elle a un rire nerveux à la vue du gilet de sauvetage qu'elle a laissé accroché à sa branche.

Un jour, elle découvre des traces de pas d'une pointure inférieure à la sienne imprimées dans le sable de la plage. Elle songe à Robinson discernant une empreinte de pas humaine dans le sol de son île. Elle hausse les épaules: elle possède l'une des rares plages du lac et il est probable qu'en son absence les enfants des riverains
«Et tu laisses faire? Sales petits trous du c'!»

la prennent pour objectif à leurs sorties en canoë, y débarquant comme sur une île déserte.

Mais une découverte la glace, lui provoquant une éruption de chair de poule.

Trois marques de pas humides sur le sol de béton peint du couloir du sous-sol, face à la porte d'un placard aménagé sous l'escalier.

Des pieds cambrés aux longs orteils.

Ils semblent mener tout droit à la porte du réduit, fermée par un lourd cadenas. Celui dont elle a cherché en vain la clé.

«*C'est le tien, pauv' gourde...*»

Elle pose son propre pied à côté pour comparaison. D'abord, il lui semble que celui qui a laissé cette trace est d'une pointure nettement supérieure à la sienne. Puis elle finit par être prise de doutes et, plus tard, lorsqu'elle veut, pour en avoir le cœur net, renouveler l'expérience, l'empreinte s'est évaporée. Elle fait effort pour se rappeler si elle est descendue au sous-sol après une baignade. Peut-être, pour y mettre sa serviette et son maillot dans la sècheuse? Mais oui, sûrement la fois où cet orage l'avait surprise sur la plage...

Un dimanche, à l'aube, alors qu'elle s'était autorisée à traîner un peu au lit, elle est tirée en sursaut du sommeil par un bruit dont elle se demande d'abord si elle ne l'a pas rêvé, tant il ressemble à ce qu'elle redoute le plus d'entendre. Cette fois, ce n'est pas un petit animal. Ni même un gros. *Les animaux ne claquent pas les portes.*

Allons, un courant d'air, sans doute. *Mais les bruits de pas?* Elle retient son souffle. On fourrage au sous-sol.

Elle se lève, enfle un pull par dessus son T-shirt, se coule en tapinois dans le couloir, tendant l'oreille, le souffle court. Mark? Il a trouvé son adresse! Il est venu pour l'emmener. Sous ses pieds, on marche. Des portes grincent. Il la cherche. Combien de temps avant qu'il monte l'escalier? Elle descend silencieusement une marche, puis

deux, ses pieds nus sur le lino, le cœur battant dans sa gorge. Elle s'engage dans le couloir. Tout au bout, une silhouette de dos, massive, se penche au dessus d'une étagère. Elle reconnaît cette chemise à carreaux!

«Jack?»

La voix de Sabine résonne dans le corridor. L'autre sursaute et fait volte-face, la frayeur peinte sur son visage.

«Tu fais quoi?»

Une main plaquée sur son estomac, il s'exclame:

«Tu m'as fait une de ces peurs!» Ayant jeté un œil aux pieds nus de Sabine et au bas de son T-shirt de nuit dépassant sous son pull, il adopte une mine contrite. «Oh, excuse-moi, je t'ai réveillée? Je suis juste passé récupérer des bébelles...

-Toutes les *bébelles* qui sont ici m'appartiennent, maintenant.» Rétorque t-elle en tirant vers le bas le bord de son T-shirt. «Et quand tu viens *chez moi*, je te prie de t'annoncer. Tu as encore une clé?» Interroge t-elle en tendant une main paume en l'air, doigts pianotant significativement.

«Oui, tiens.» Bafouille t-il, farfouillant fébrilement dans sa poche. Il la lui tend. «Tu auras besoin de ces trucs?» Demande t-il en désignant des vieilleries inutilisables qu'elle a poussées dans un coin, en prévision d'un raid à la déchetterie: étagères en contre-plaqué peintes en rouge, un vieux sofa tâché, un évier de buanderie à l'émail éclaté dont elle a déjà disposé du robinet en laiton.

«Tu peux prendre ce que tu veux, je comptais m'en débarrasser. Je te donnerai même un coup de main.»

Un sourire reconnaissant éclaire le visage barbu.

«Je load ça dans mon truck et j'sacre mon camp!» Fait-il, en levant les deux mains comme sous la menace d'une arme.

«Je vais faire du café, si ça te tente.» Dit Sabine en réprimant un bâillement.

«As-tu du chocolat chaud?» S'enquiert-il avec une expression gourmande.

«J'en ai.» Répond-elle d'un air absent, absorbée dans l'examen du trousseau que Jack lui a remis. «Est-ce qu'il y a la clé du placard sous l'escalier, là-dess...?»

-Quel placard sous l'escalier?» L'interrompt-il sur un ton soudain menaçant.

Il s'est figé; l'expression de son visage a changé en un éclair, passant de la bonhomie à l'hostilité.

«Ah, *celui-là!*» Fait-il entre ses dents, avec une grimace qui les découvre. «Interdiction de l'ouvrir.»

Sabine le dévisage bouche-bée.

«C'est là que j'ai caché les cadavres de mes sept femmes.» Ajoute-il avant de partir d'un gros rire. «Je t'ai bien eue, hein?»

-Quel comédien tu fais! J'y ai vraiment cru, l'espace d'une seconde!» S'exclame Sabine qui a un peu pâli.

Jack s'esclaffe de plus belle.

«Pour vrai, je crois bien que j'ai perdu cette clé-là.»

*

Sabine vide dans son verre le fond d'une bouteille de Rio Grande. Quelque-part, dans une pièce lointaine, un détecteur de

fumée à la pile usée lance son strident pépiement de détresse, qui résonne dans le dédale de couloirs et d'escaliers. Assise devant la table de la cuisine, elle tape, comme chaque jour près le déjeuner, quelques lignes de son journal de bord. Ce qui n'était au début qu'un compte-rendu succinct de ses journées de travail griffonnées dans un vieux cahier, agrémenté de listes de matériaux, de croquis, recueille désormais ses états d'âme et ses observations; nouvelle habitude à laquelle elle prend un plaisir croissant. Ainsi qu'à une autre, qui semble pourtant devoir faire long feu.

« Mariée ou pendue cette année, aurait dit maman. Dernière bouteille de la réserve spéciale, épuisée plus vite que prévu. À mettre sur le compte de la nostalgie... La maison me paraît bien vide, aujourd'hui; démesurément grande; le produit d'une histoire étrangère à la mienne. Destituée de son ancienne destination, elle n'est plus qu'une carapace vide portant en creux la forme de son hôte initial. Je m'y sens étrangère et solitaire. La désaffectation des lieux me renvoie à ma propre indétermination. J'erre entre ces murs comme dans le labyrinthe de ma conscience: couloirs de l'introspection, escaliers reliant les strates du psychisme, vestibule de l'indécision... La tâche de faire mien cet espace me semble soudain au-dessus de mes forces. J'y suis si peu chez moi que l'ancien propriétaire y entre et en sort comme dans un moulin!

Il me faut chasser bien vite cet accès de découragement. Après tout, il n'est que de faire disparaître tout ce qui m'évoque l'ancienne vocation des lieux. (Je suis tout de même reconnaissante à Jack de m'avoir débarrassée de ce tas de vieilleries.)

Mais il me suffit d'apercevoir par la fenêtre, comme cet après-midi, perçant le feuillage, pétiller des éclats de soleil sur le lac pour me sentir privilégiée et reprendre courage!»

«Au boulot!» Lance t-elle à haute voix, et son Toolkit à la ceinture, ses écouteurs sous son casque anti-bruit l'abreuvant de musique bien rythmée, elle se sent à nouveau l'âme d'une pionnière.

Lorsqu'un morceau particulièrement stimulant l'entraîne, elle profite du vaste espace qui s'offre à elle et de sa solitude pour se laisser aller à danser comme elle ne l'a pas fait depuis longtemps. Mais il arrive qu'une chanson triste ait raison de son fragile optimisme. Alors, assise au pied du mur au bas duquel elle s'est laissée glisser, une Lucky Strike fumante entre les doigts, ses yeux s'embuent, des picotements puis des frissons parcourent tout son corps, sa gorge se noue douloureusement. Elle laisse enfin jaillir les larmes et cet épanchement la rassérène. Elle se sent fragile mais purifiée, comme si ses pleurs l'avaient lavée, à l'intérieur, des scories du passé. Mais cette euphorie ne dure guère. La répétitivité des tâches auxquelles elle se livre, leur morne pénibilité ainsi que la solitude favorisent la rumination, le ressassement de souvenirs désagréables qui finissent par captiver son esprit et la plonger dans un marasme que seule la musique énergique et joyeuse a le pouvoir de dissiper, l'alacrité qu'elle lui procure culminant dans la danse. Une silhouette immobile se tient au milieu du bois. Elle l'a aperçue du coin de l'œil depuis le sous-sol où elle était descendue pour couper l'eau avant de procéder à un branchement. Pétrifiée, elle coule un regard à travers le soupirail. Vêtu d'une tenue de chasse se confondant avec la végétation,

l'individu peut se croire invisible depuis la maison. Seul un angle bas comme celui dont elle jouit permet à son regard de se couler entre les branches inclinées des sapins, comme entre les lames d'un store. Le visage est plongé dans l'ombre. Il semble scruter la façade. Ses mains paraissent enfoncées dans les poches de son pantalon. À moins... Un automobiliste croyant la maison abandonnée qui se sera arrêté pour soulager sa vessie sous le couvert des arbres? Loba est encore en vadrouille! Sans quoi Sabine ne donnerait pas cher du fond de pantalon de l'indélicat. Mais l'individu se déplace à présent latéralement, semblant rechercher un meilleur point de vue sur la maison. Le sang de Sabine ne fait qu'un tour. Sus à l'intrus. Elle grimpe l'escalier quatre à quatre, traverse le vestibule en trombe.

Mais lorsqu'elle débouche sur le perron, le sous-bois est désert. Un bruit de moteur meurt dans le lointain. Elle s'apprête, le visage soucieux, à regagner la maison, lorsque son téléphone vibre dans sa poche. Elle l'en sort prestement. Son cœur bat plus vite. Une vague angoisse la prend aux tripes. Elle jette un regard à l'afficheur. «Numéro masqué». Elle laisse passer trois sonneries, considérant stupidement l'appareil dans sa main, le souffle court, puis décroche d'un doigt tremblant.

«Allô?»

Au bout du fil, n'est audible qu'une respiration. Lourde. Rauque.

«Allô? Allô?» Lance t-elle encore, alors que la communication est déjà coupée.

Agenouillée, une rougeur au visage, le front moite de sueur, une mèche rebelle dans les yeux qu'elle chasse en soufflant dessus, elle arrache à grand-peine le linoleum de l'un des dortoirs, mettant à nu le parquet de cèdre,

«Si encore c'était de l'érable...Tu fais vraiment n'importe-qu...»

lorsque, tout à coup, elle se fige. *N'était-ce pas...?* Il lui semble qu'une main glacée lui empoigne les tripes. L'un des écouteurs entre les doigts de sa main levée, elle tend l'oreille, ses yeux roulant de droite et de gauche dans leurs orbites. *Un gémissement?* Le feuillage des arbres chuchote sous la brise par la fenêtre ouverte; le chuintement lointain de pneus sur la route... Rien d'autre. Elle reprend son ouvrage, l'écouteur pendant au bout de son fil dans son cou, l'oreille aux aguets. Soudain, elle se dresse vivement sur ses pieds. Cette fois, aucun doute: des geignements, des grattements. Ils semblent provenir de l'étage inférieur. Elle déglutit péniblement. Brandissant son pied de biche, elle se coule à pas de loup dans le corridor, le cœur battant, tous les sens en alerte... *Si c'est encore ce farceur de Jack, il va en prendre pour son grade!* Elle s'engage lentement dans l'escalier, une main moite tenant la rampe, l'autre agrippant l'outil, retenant son souffle, stoppant à chaque marche pour tendre l'oreille. Les gémissements se rapprochent - se redoublent de petits jappements.

«Loba, c'est toi?»

Au pied de la porte vermoulue verrouillée par un vieux cadenas - celui dont la clé est restée introuvable – qui barre l'accès au réduit sous l'escalier, la chienne a la truffe collée à l'interstice qui court sous le battant. Elle lève la tête vers sa maîtresse, gémit, gratte

de plus belle le sol de ciment et le bas de la porte.

«Qu'est ce qui t'arrive? Attend... Pousse toi.» Souffle Sabine.

Elle écarte Loba du genoux et introduit son pied de biche derrière l'antique cadenas. Elle n'a pas besoin de peser dessus bien fort: les crochets s'extraient sans résistance du bois amolli par l'humidité. Elle tire à elle le battant qui pivote dans un grincement de gonds rouillés. Comme la chienne se précipite pour s'engouffrer dans l'ouverture, une petite ombre en jaillit qui bondit dans l'escalier. Loba se lance à ses trousses. Sabine n'a que le temps de voir déguerpir une touffe rousse.

«Et j'en suis quitte pour une belle frousse!» S'amuse-t-elle. «Par où il est entré, celui-là?»

Un coup d'œil à l'intérieur du réduit la convainc qu'il ne contient que des moutons de poussière, et, dans un coin, un petit butin de croquettes pour chien que l'écureuil vient d'y cacher et que Loba s'empressera de se réapproprier. «À quoi bon fermer à clé un local vide?» Se demande Sabine, songeuse. Lorsque sa vue s'est accoutumée à l'obscurité, elle distingue le fond du placard fermé par une paroi verticale d'un mètre de haut.

Un double-fond.

Une bouffée d'angoisse l'envahit à l'idée de ce qu'une telle cachette pourrait receler. Sous l'emprise tant de la réticence que de la curiosité, elle s'avance dans l'étroit renforcement, s'accroupissant pour parvenir tout au fond, où la hauteur de l'escalier ne permet plus de se tenir debout.

Des images de parties de cache-cache en chemise de nuit

quelque dimanche pluvieux lui traversent l'esprit. Provenant de la pièce voisine, la petite voix de Maryline compte: «Un, deux, trois, nous irons au bois...» tandis que, la main sur la poignée de la porte de l'escalier qui mène à la cave, la petite Sabine hésite à s'engager dans l'obscurité, s'y décide, descend une marche, puis deux, tire à elle le battant et se plaque dos au mur, les yeux grands ouverts dans la pénombre, rivés à la lueur rassurante filtrant sous la porte et par le trou de la serrure, son cœur battant la chamade. Des pas légers approchent. On toque. Trois coups. La voix assourdie de Marilyne: «Y'a quelqu'un, là-dedans?» Sabine se tient coite, se mordant les lèvres pour ne pas rire. «Personne? Bon, je ferme à clé, alors? -NON!» Dans un cri, elle tourne la poignée, la lumière l'aveugle, Marilyne rigole - «T'as eu peur, hein?» - tandis que Sabine sent sa gorge se serrer et que les larmes lui brouillent la vue.

«Et si quelqu'un refermait la porte à clé maintenant?» Se demande avec angoisse la Sabine adulte, accroupie au fond du réduit... Elle tend l'oreille et retient son souffle. Ces chocs sourds ne sont pas des bruits de pas mais les battements de son cœur.

Examinant le fond du réduit, elle s'avise tout à coup de l'infaisabilité de son projet: aucune anfractuosité au bord du panneau qui barre le fond ne s'offre pour y glisser son outil, et, d'ailleurs, les parois qui l'encadrent la priveraient du débattement nécessaire pour faire levier. Il lui faudrait aller chercher la visseuse et démonter par le menu la cloison. Elle manque pour l'instant du courage nécessaire et d'autres tâches plus urgentes l'attendent. Elle ne s'éloigne pourtant pas sans un dernier regard à ce mystérieux recoin, muré à des fins

inconnues. «Évidemment», se dit-elle, «tu le sais: il n'y a *rien* derrière cette cloison.»

«*Pauvre gourde...*»

Ce qui ne l'empêchera nullement, chaque fois qu'elle passera devant, de presser le pas en lançant un regard anxieux au placard. Une fois, elle est même à deux doigts de lancer une recherche sur internet avec pour mots clés «disparition» «Wendigo Lake Camp». Puis elle se ravise en se moquant d'elle-même.

*

«Tu devrais sortir un peu, poulette». Lance d'une voix nasillarde la petite silhouette de Nadine sur l'écran du téléphone de Sabine. «Tu bosses trop et tu vois personne. C'est pas bon.»

Sabine soupire.

«Il faut que ça avance, mes économies fondent comme neige au soleil.

Tu vas te retrouver sans un rond, et tu vas rappliquer la tête basse!

-Pourquoi tu donnerais pas des cours de Français?

-À qui, aux écureuils?

-Par exemple.» Le rire de Nadine. «Te mets pas trop la pression, hein? Tu n'as rien à te prouver... Ou à qui que ce soit... Ajoute-t-elle en clignant de l'œil. Tu peux au moins aller faire un tour dans ton village de red-necks de temps en temps, boire une bière avec le bûcheron, là...

-T'as raison. Ça sera plus gai que de picoler toute seule. J'y vais pas plus tard que tout de suite. J'en ai ma claque de cette baraque pleine de courants d'air.

-Amuse-toi... Et, je voulais te dire, au cas où ça t'intéresserait, j'ai pas pris de nouvelle coloc'. Je vais attendre un peu que tu sois sûre de ton coup.

-Thanks, Mum, mais je le suis.»

5/

Au «Kil'mart», Sabine commence par se livrer à quelques emplettes. Elle dépose dans son panier des filets de saumon à faire griller sur la braise du rond de feu, une bouteille de vin blanc Australien. Elle colle à son oreille une pastèque et la presse entre ses mains. Celle-ci craque nettement sous la pression. Une bonne prise. Une femme à la longue chevelure poivre et sel, vêtue d'un pantalon bouffant mauve et d'une tunique rose d'une propreté douteuse, une longue écharpe en soie jaune autour du cou, des sandales au pied et un panier au bras, qui, bouche-bée, l'a regardée se livrer à la manœuvre, l'apostrophe d'une voix rauque de fumeuse.

«Vous écoutez les melons-d'eau?

-Oui!» dit Sabine, adoptant un ton confidentiel. *«Ils me parlent.* La femme qui murmure à l'oreille des pastèques, c'est moi. Mon grand-père était Pied-Noir, c'est lui qui m'a transmis le secret.»

Elle adresse un clin d'œil à la femme, qui regarde ébahie s'éloigner cette sorcière Black-Foot pour qui l'esprit des melons-d'eau n'a pas de secrets. Sabine se dit que bientôt tout le patelin la tiendra pour une native (et une sorcière, en plus) ce que son type méditerranéen ne dément pas forcément. L'idée ne lui déplait pas.

Tandis qu'elle examine la composition inscrite au revers d'un

paquet de jambon, la voix croassante dans son dos la fait sursauter.

«Si j'étais vous, je mangerais pas ça.»

Sabine lève les yeux de la liste d'ingrédients, cherchant l'origine de la voix. Elle se retourne. La femme aux vêtements colorés se tient derrière elle.

«Pourquoi?» Demande Sabine.

Pour toute réponse, la femme a un froncement de nez significatif avant de lui tourner le dos. Sabine fait un mouvement pour lui emboîter le pas.

«Attendez... Pourquoi?» Lance t-elle.

Mais déjà la vieille a tourné le coin de l'allée.

Interloquée, Sabine retourne le paquet de jambon dans sa main. La face réjouie d'un cochon dodu lui sourit. Au-dessus s'étale l'inscription: «Suffolk pink». Suffolk. *Suffoque*.

Sabine coule un regard vers le bout de l'allée où a disparu la vieille femme, puis repose l'article dans le présentoir réfrigéré.

C'est Jessica qui tient la caisse, une jeune-femme - presque une jeune fille - pour qui Sabine a tout de suite ressenti un vif élan de sympathie. Sa propension à s'empourprer et un restant de rondeur des joues, ses grands yeux bleus, ajoutent à la candeur de son expression et à la grâce enfantine de sa gestuelle, seulement contredites par l'ombrage de grands cils noirs et la fluide plénitude de la silhouette.

«Elle a l'air d'avoir été dessinée par Disney», remarque Sabine.

L'enthousiasme avec lequel Sabine dépeint Jessica à Nadine fait dire à cette dernière, avec une pointe de jalousie:

«Tu serais pas en train de virer lesbienne, toi?

-No-on! Enfin j'pense pas... C'est vrai qu'elle me donnerait presque des doutes, cette petite là.» Répond en riant Sabine. «En vrai, sa fraîcheur me rappelle ma petite sœur.»

*

Journal de Sabine:

«Lorsqu'il m'arrive de croiser Jack, je sens bien, d'ailleurs, que je n'en suis pas à virer ma cuti, horizontalement parlant. Surtout lorsqu'il me décoche un de ces regards à la «J'te-boufferais-bien-toute-crue». Il me faut alors, à mon propre étonnement, lutter pour me rappeler à la raison. Il doit me croire froide comme un pâté chinois surgelé oublié sur la banquise par une nuit de janvier...

Et c'est pas plus mal.»

«Le pire, c'est qu'il ressemble vraiment à Mark. Je dois être vraiment barge» Confie t-elle à Nadine. «J'aurais peut-être du faire cette thérapie.

-Dis pas de bêtises. Tu n'es allée voir ce psy que parce que *l'autre*, là, te répétait que tu étais folle et que tu avais fini par le croire.

-Il avait peut-être raison...

-Tu ne les avais pas inventées, ses maîtresses?

-Ça, non.

-Et qu'est-ce qu'a dit le psy?

-Que j'étais intelligente et équilibrée, ah, ah!

-Alors tu vois... Heureusement que je suis là pour te remettre les idées en place, hein...

-Oui, heureusement. T'es chiante, des fois, mais...» Elle rit puis

ajoute: «Merci.»

Jessica et Sabine se sont tout de suite entendues comme larrons en foire. Sous de faux airs candides, Jessica s'avère rien moins que futée. Lorsque la propriétaire du dépanneur a le dos tourné, elle sort d'un des grands réfrigérateurs à portes vitrées qui courent sur toute la longueur des murs deux canettes de Moose Head, prenant soin de dissimuler la sienne derrière sa caisse lorsque approche un client. Sabine propose de payer les bières, mais Jessica ayant jeté un coup œil lourd de ressentiment en direction de la vitrine où se reflète la silhouette de la patronne affairée côté restaurant, elle commente d'un ton sans réplique:

«C'est ben correct de même.

-T'es pas d'ici, toi?» Demande Sabine, amusée par la tournure.

«Pour vrai, ça fait pas ben ben longtemps qu'chu dans l'boute.»

Confirme Jessica. «Ben...ça va faire un an, là... Ch't'arrivée d' Québec avec mon chum... Pis ça l'faisait pas, 'était tout'l'temps tout'l'temps high, ç'avait pas d'bon sens! Y pissait vert. (Elle prononce «vaaart»)

-T'es pas une Nakota, ou une Black-Foot, alors?»

Jessica secoue la tête.

«Ch't'une Algonquine. De l'Abbitibi. Waskaganish, ça t'dit d'quoi?

-Il me semble que j'ai vu ça sur la carte. Et tes grands yeux bleus, là, c'est normal?

-Un arrière-grand-père hollandais... Ma mère a les mêmes.

-Jessica, est-ce que je peux te demander un service?

-Shoot...

-Le gars, là, Jack, j'ai peur qu'il se fasse des illusions sur mon compte.

-Il est pas mal beau bonhomme...

-Oui, mais non. C'est pas possible. Enfin...j' peux pas. Tu comprends?

-Ch'pas sûre, mais r'garde... ce gars là i' cruise toute qu'est-ce qui bouge, fait que...» Dit Jessica en levant dédaigneusement le menton. «J'va t'arranger ça. Y'a pas d'trouble.» Ajoute-t-elle en clignant d'un œil.

De fait, elle s'acquitte de sa promesse à la première occasion. Sabine et Jack sont attablés devant une bière ce samedi là, lorsque Jessica termine son service à la caisse. Elle les rejoint à leur table et Sabine se glisse au bout de la banquette pour lui faire une place.

«Hey, Jack! Comment va?» S'enquiert-elle aimablement. «Tu connais ma blonde?» Dit-elle en encerclant lascivement de son bras la taille de Sabine.

Celle-ci se sent rougir, mais n'en répond pas moins à l'étreinte de Jessica en la prenant par le cou. Jack les considère tour à tour, ébahi. Puis il éclate d'un gros rire.

«Okay, c'est ça!» Dit-il.«Je me demandais si j'avais pris un coup de vieux ou quoi...»

Sabine a invité sa nouvelle amie à profiter de sa plage et celle-ci ne se l'est pas fait dire deux fois. Sabine se réjouit de voir brisée sa

solitude. Quand elle ne se dore pas au soleil, Jessica cuisine pour toutes deux des plats amérindiens - une sagamité accompagnée de bannique -, ou jardine. Elle a planté un petit potager à la manière native, où pousseront en symbiose les «trois sœurs»: du maïs sur les tiges duquel grimperont des «gourganes» et des courges qui, de leurs larges feuilles, protégeront des ardeurs du soleil les racines.

«Tu as la main verte! A souri Sabine.

-Juste le pouce. Au Québec on dit «avoir le pouce vaart».

Rétorque Jessica en riant, avant d'ajouter: J'ai pas toujours fait pousser qu'des légumes, là.

-Je vois...

-Si tu crains pas trop les mouches noires, demain j'te montre...»

Le lendemain, après deux heures de marche débutées à l'aube, elles débouchent des bois sur les bords d'un étang de castor. Sur les conseils de Jessica, Sabine a passé un T-shirt blanc à manches longues et elles ont coiffé des voilettes anti-mouches. Avec un pique-nique frugal, elle transporte dans son sac à dos son appareil photo, qui, d'ailleurs, ne la quitte plus guère.

La beauté du lieu subjugue Sabine au premier coup d'œil. Ce sont des dizaines d'hectares engloutis sous les eaux, d'où émergent les silhouettes décharnées de centaines d'arbres morts aux troncs nus, émaciés, lisses, grisés par les ans, dressant vers le ciel leurs branches torses. Partout, des îlots affleurent, couverts de mousses aux couleurs variées, du vert au rouge en passant par le jaune, déclinées dans tout un éventail de nuances... Au beau milieu du marais, un grand cèdre foudroyé, étêté, aux branches tordues et noircies. Elle se saisit de son

appareil et mitraille. Jessica désigne à Sabine un carré de cannabis en pleine prospérité.

«Les castors ne sont pas amateurs? Demande Sabine.

-Je penserais pas. J'ai encore jamais vu de castor gelé...»

Elles rient de concert.

«Je m'en occupe p'us d'puis des semaines, pis, ça va pas pire, hein...» Commente Jessica en coupant des grappes de fleurs qu'elle fourre dans son sac. «Au printemps, on est tranquille pour récolter. En automne c'est surveillé par hélico.» Dit-elle en faisant tournoyer un doigt en l'air. Puis elle cligne d'un œil. «On va pouvoir se fumer un petit bat au coin d' ton rond d' feu à soir! C'est pas très haut en thc, mais c'est ben l'fun pareil...»

Le soir venu, les branches d'épinette noire, dont la fumée, Sabine l'apprend, éloigne les insectes piqueurs, flambent haut dans le ciel et les rires des deux amies portent loin sur le lac au milieu des grognements des ouaouarons et des hululements des huards.

«Ma grand-mère avait ramassé un ouaouaron qu'elle gardait chez elle pour qu'i' mange les maringouins.

-Dans la maison?» Avait pouffé Sabine. «Quand je suis arrivée, j'en avais jamais entendu, je croyais que le voisin s'exerçait à la trompette. Je trouvais qu'il faisait pas beaucoup de progrès. Et quand j'ai entendu pour la première fois le cri que pousse le huard la nuit, ça m'a glacé le sang. Et le jour où j'ai entendu son cri de jour, son espèce de rire dément, j'ai compris le sens des expressions: «crazy like a loon¹» et: «Looney bin²!»

Leur hilarité calmée, Jessica demande:

«Et qu'est-ce qui t'a amenée ici?

-J'avais besoin de prendre un nouveau départ.

-Et c'est le Nord que t'as choisi pour ça. Ça m' surprend pas. Le nord a quelque-chose de... *méditatif*. P'têt' ben parce-qu'on se le représente comme le haut, ou parce-qu'on se fie au magnétisme pour retrouver une orientation, ou à cause des lumières boréales qui sont comme des messages mystérieux... Il paraît que si on tend l'oreille, on les entend crépiter et que les anciens savaient décrypter leur langage...»

Sabine narre à Jessica sa découverte des lieux, par cette journée d'hiver ensoleillée et glaciale, et le souvenir lui revient de ces deux jeunes natives tendant le pouce au bord de la trans-canadienne. Son récit terminé, son auditrice demeure silencieuse un long moment, immobile, le dos rond, les mains jointes entre ses jambes étendues, la tête penchée de côté, comme absorbée dans de sombres pensées. Comme si la fumée de leur feu l'avait empli, le ciel s'est couvert de nuages, oblitérant les étoiles.

«Qu'est ce qui t'arrive? Tu es bien pensive, tout d'un coup.»

Demande Sabine.

Jessica secoue la tête, comme pour dissiper un mauvais rêve, esquisse un geste comme pour éloigner des vapeurs nocives.

«C'est cette maudite route...

-Qu'est-ce que tu veux dire?

- T'es pas au courant?» Jessica la considère d'un regard soudain durci. « Ça m'surprend pas. Plus de mille femmes natives ont disparu en guère plus de trente années dans ce pays toutes provinces

confondues.» Sabine ouvre de grands yeux. «Et personne n'a l'air au courant de rien. Il a fallu qu'une petite blanche - une pauvre petite innocente de dix-sept ans! - soit victime d'un camionneur – cette ordure l'a attachée derrière son camion pour la traîner sur la piste!-...» La voix de Jessica tremble. «...Avant que l'opinion commence à s'en émouvoir.»

Sabine demeure un moment coite, les yeux agrandis par l'effroi. Elle finit par lâcher dans un souffle:

«C'est horrible!»

Jessica roule entre ses doigts le joint qu'elle a entrepris de confectionner. Quelque-part, du cœur de la nuit, un huard entonne son hululement sinistre. Le cœur de Sabine se serre.

«On ignore généralement la misère des réserves où ils sont parqués. As tu déjà visité une réserve?» Sabine secoue la tête. «Je ne te parle pas de celles qui bordent les villes, qui ne sont que des banlieues quasi-ordinaires, ou de celles qui accueillent des touristes, mais de celles, comme la plupart, qui sont perdues au milieu de nulle-part, sans confort, délabrées. Quatre-vingt-douze pour cent de chômage. Ça te dit de quoi? Les gens y vivent comme au tiers-monde, il n'y ont accès à rien. Là où j'ai grandi, c'est comme en Afrique, là. Pour me rendre à l'université, ça me prenait deux heures de route non-asphaltée, puis deux heures de bus... Pour l'accès aux soins ou à n'importe quel service, ou à *whatever*, c'était la même affaire. Faut pas s'étonner que les amérindiennes font du pouce sur le bord de cette hostie d'route tout en sachant parfaitement bien ce qu'elles risquent. Elles n'ont pas les moyens d'avoir de chars, il passe un Greyhound par

jour et le billet est ben trop dispendieux. Fait qu'ont pas ben ben l'choix, t'sais...»

Elle fait une pause pour allumer son «bat» avec une branchette enflammée, puis reprend:

«Si dans les réserves, les violences conjugales et la pédophilie font des ravages, c'est juste que les natifs reproduisent les traitements qu'ils ont subis. Dans les «Écoles résidentielles» ou les orphelinats où ils ont été placés de force. C'est ça que les blancs ont fait de nous: des crisse d'wendigos! Le taux de suicides est effarant, notamment chez les adolescents. Pis c'est comme un seau plein de crabes: au lieu de s'aider mutuellement à en sortir, ils tirent vers le bas le premier qui fait mine de grimper sur le bord. Un Abishnabe, ou whatever, qui réussit, c'est un traître qu'est passé dans le camp des blancs. Du coup, pas mal de femmes choisissent de sacrer leur camp à la ville. Celles-là qu'ont le courage et les capacités d'aller à l'université sont victimes d'un racisme impitoyable. Insultes, jets de nourriture... Ils finissent par nous faire honte d'être ce que nous sommes. Même moi, j'ai ben d'la m'sère à relever la tête, t'sais.

-Là, je crois que je te comprends.» Soupire Sabine.

Mais Jessica ne semble pas l'entendre. Elle tire sur son joint d'un air absent avant de reprendre.

«Beaucoup d'autres tombent dans la drogue et la prostitution. Pour la plupart des gens, une prostituée native n'est juste pas un être humain; les blancs sont élevés dans l'idée qu'elles méritent juste pas de vivre, qu'elles font ça parce-qu'elles sont dégénérées de nature. Ça soulage sûrement leurs consciences de penser ça... Et ça fait des

natives des victimes toutes désignées pour les détraqués, qui peuvent les soumettre à leurs caprices immondes en toute impunité. Une indienne n'est rien d'autre pour eux qu'un gibier. C'est même devenu une attraction touristique. Les psychopathes États-Uniens viennent chasser de ce côté-ci de la frontière parce-qu'ils savent qu'ils peuvent y laisser libre-cours à leurs penchants sans être inquiétés.

-Et la police ne fait rien pour protéger ces pauvres femmes?

-De un, les natifs fuient les Rcmp comme la peste depuis que c'est eux que le gouvernement envoyait arracher les petits indiens à leurs familles pour les déporter dans les pensionnats où on leur lavait le cerveau à grand renfort de sévices corporelles. De deux, une femme native est réellement mieux de rester le plus loin possible de leurs sales pattes. De trois, i' font rien pantoute. Quand on leur pose la question, leur réponse est que l'enquête suit son cours...»

Jessica exhale en un soupire un nuage de fumée bleutée. Une lueur couronne brièvement le sommet d'une colline. Un grondement roule dans le lointain.

*

Un soir de cet automne-là, tandis qu'elle attend son tour à la caisse du Kil-mart tout en suivant distraitemment des yeux les allers-et-venues des clients sur le parking, son regard s'attache à une silhouette, celle d'une jeune femme aux cheveux noirs, chaussée de mocassins traditionnels, qui, poussant une voiture d'enfant, s'enfonce lentement dans la perspective de la rue, se détachant sur le soleil couchant automnal embrasant les feuillages mordorés. Sabine sent son cœur se serrer.

«C'est un génocide, Nadine... Régulièrement, on annonce que le dernier représentant d'une «nation» amérindienne vient de s'éteindre...J'ai découvert qu'un hôpital du Saskatchewan stérilisait abusivement ses patientes natives, en profitant de leur faiblesse pour leur arracher, dès leur arrivée aux urgences, ou à la maternité pour un premier accouchement, un consentement écrit. Et je suis tombée sur un article horrible qui dit que des chaussures s'échouent sur les plages de Colombie-Britannique.

-Des chaussures? Demande Nadine ahurie. Et alors?

-Des chaussures avec des pieds dedans.» Puis elle ajoute:«Des pieds, tu comprends? Plus de pieds, plus de traces.»

Sabine se tient devant la fenêtre de son petit bureau, son téléphone sur l'oreille. Elle plisse les yeux. Sous la ligne de la berge floutée par la longue focale, les silhouettes se détachent en contre-jour sur la surface claire du lac.

Elle saisit son Nikon muni d'un téléobjectif et colle son œil au viseur.

«Techniquement, ça veut dire qu'une espèce de barge coupe les pieds de ses victimes et les jette à l'eau...? Dans quel but? Narguer la police?

-Ça se pourrait. Qu'il se terre au fond du bush et jette les pieds dans une rivière qui se déverse dans l'océan...

-Charmant...

-Ouaip... Je te laisse Nadine. À plus.»

Sabine raccroche sans détacher son regard de la scène qui se

déroule sur le lac. Trois chaloupes, transportant chacune deux personnes, l'une d'elles maniant le gouvernail, l'autre agitant une longue canne.

Sabine abaisse son appareil. Enfin, son regard songeur se détache du lac. Elle s'écarte de la fenêtre et reprend place à son bureau, se penche sur son ordinateur, dont la lueur blafarde de l'écran éclaire son visage soucieux, lèvres serrées, sourcils froncé. Ses doigts courent nerveusement sur le clavier. Soudain, ses yeux comme pris d'affolement balaient l'écran en zigzag. Elle porte une main à ses lèvres, étouffant un cri.

7/

Un orage cataclysmique s'abat. Des trombes d'eau déferlent, des rigoles se creusent où se ruent des flots boueux, des feuilles arrachées aux arbres par la tourmente volent en tous sens. La surface du lac a pris l'apparence d'une coulée de vif-argent criblée de plombs, le ciel celle d'un balai à franges en usage dans l'atelier d'une station-service. Des zébrures fissurent le plafond de nuages comme sous l'effet d'un bombardement dont les déflagrations font trembler le sol. Loba, par extraordinaire réfugiée dans la maison, couchée sous la commode du vestibule, semble se demander combien de temps le ciel tiendra le coup avant de s'effondrer sur leurs têtes. La maison est plongée dans l'ombre, seulement morcelée par les éclairages d'urgence allumés automatiquement à la coupure du courant. Un arbre a du s'abattre sur une ligne électrique. Sabine, silencieuse, se tient derrière la porte d'entrée, bras croisés, le visage contracté, scrutant la tourmente à

travers la vitre ruisselante. Un pick-up est arrêté tous feux éteints au bord de la route, face à l'accès à la propriété, à moitié dissimulé à son regard par les arbres du parc. Il est là depuis une heure au moins. N'y tenant plus, elle décroche d'une patère un ciré, chausse des bottes de pluie. Elle monte l'allée à grandes enjambées, poings serrés. Elle distingue à présent la silhouette du conducteur, diluée par les ruissellements sur la vitre. Elle s'apprête à traverser la route, lorsque, dans un grondement de moteur, le véhicule démarre en trombe. Trop tôt pour qu'elle puisse apercevoir la plaque minéralogique. Deux feux de stop rougeoient brièvement, comme le clignement narquois d'yeux maléfiques, avant que le camion tourne le coin de la route et disparaisse.

Sabine lâche un mot de quatre lettres entre ses dents serrées.

Tout en s'extrayant de son Guy Cotten dégouttant, elle numérote du pouce sur son portable.

«Allô?» Une voix masculine.

«Tu me surveilles?

-Ah, c'est toi? Pourquoi tu caches ton numéro?» Rire sarcastique.

«T'occupe. Tu me surveilles, ou quoi?

-Toujours aussi parano, ma p'tite Sabine. Faut vraiment te faire soigner, hein... Pourquoi je te *surveillerais*?

-T'es collé à mes basques, j'en suis sûre.

-Si je savais où tu te caches, je te ramènerais par la peau du cou. Mais ta petite fugue durera pas. J'ai dans l'idée que tu vas rappliquer dare-dare de toi-même.

-Arrête de te bercer d'illusions. Tout ce que je veux, c'est que tu me lâches. Que tu me lâches! C'est pas difficile à comprendre?»

Ses oreilles résonnent encore du rire triomphant lorsqu'elle raccroche, frémissante de colère.

Puis, lorsqu'elle a retrouvé son calme, elle est prise de doutes. Peut-être le conducteur du pick-up s'était-il arrêté pour téléphoner? Ne passe t-elle pas elle-même des heures au téléphone avec Nadine? N'est elle pas en train de perdre la boule? N'empêche. Mieux vaut prévenir que guérir. Elle texte à Jessica un nom.

«Jessie, s'il-te-plaît, regarde sur Facebook. Regarde bien les photos. Si tu vois ce gars-là au village, si jamais qui que ce soit te questionne à mon sujet, fais-le moi savoir, d'accord?»

8/

L'air a nettement fraîchi. Le soleil passant plus bas sur l'horizon, ses rayons ricochent sur la surface du lac en y arrachant des gerbes d'étincelles. De grands vés d'oies cendrées, que Sabine dénombre un doigt pointé en l'air, passent haut dans le ciel en cancanant bruyamment avec ensemble, chaque individu lançant une note de son registre, leur succession composant une mélodie déstructurée.

«J'ai vraiment cru que le voisin écoutait Ornette Coleman, avant de me rendre compte que la musique tombait du ciel!» Écrit Sabine dans son journal. «Aujourd'hui, j'ai aperçu un ourson assis sur le bord de la route, regardant candidement passer ma voiture. Je ne me suis pas arrêtée pour lui faire la conversation, sa mère étant sans

doute occupée non-loin, dans le fourré, à piller l'un des rescapés d'une ancienne pommeraie.

J'ai terminé l'aménagement d'une des chambres. C'est pour moi un sujet de fierté: on dirait que mon projet est en bonne voie; lorsque je considère les progrès réalisés depuis mon arrivée, j'ai peine à croire que c'est à moi seule qu'en revient le mérite. J'ai passé un long moment, assise dans un coin de la pièce, à contempler le fruit de mon travail, mon cœur s'emplissant de joie. Jessica a chaudement acclamé mes progrès d'un: «Ça va ben, ton affaire! T'es belle! t'es fine! t'es capab'! tu vas l'avoir!»

Je commence, même, enfin, à me sentir un peu chez moi. Mais l'histoire de cette maison y a laissé une profonde empreinte; je ne me serai pas approprié les lieux tant que je ne l'aurai pas effacée complètement. Il me tarde d'avoir recouvert toutes les surfaces - il y en a un peu partout - que Jack a peintes dans ce rouge que j'ai baptisé le «rouge-Jack». En remplaçant les planches de la rampe qui mène à l'entrée, tout usées en creux par les piétinements des pensionnaires, j'ai découvert sous chaque interstice un monticule du sable ramené de la plage sous leurs pieds!

Je me suis même risquée à orner l'un des murs d'une photo de ma main, un paysage local, oh! encore imparfait, mais qui me semble non-dénué de qualités. Elle fait partie de la première série que j'ai jugée digne d'imprimer et d'encadrer, et Nadine d'exposer bientôt. Mes premiers hôtes, des japonais, ont chaleureusement acclamé cette première œuvre, que j'ai osé signer. Ceux-ci mitraillent de leurs appareils-photo les feuillages

colorés. Il faut dire que le spectacle est saisissant. L'été des indiens est une splendeur. Les différentes variétés d'érables et les autres essences de feuillus y allant chacun de sa note colorée, on croirait la forêt la proie des flammes. Comme j'aurais aimé m'y promener avec toi! Mon cœur saigne lorsque j'évoque les automnes de notre enfance, nos récoltes de châtaignes, que nous faisons griller, accroupies devant le petit feu de bois, savourant nos derniers instants de liberté avant la rentrée des classes...»

Un jour, non loin du lieu de sa rencontre mémorable, la première, avec un orignal, Sabine croise un pick-up qui arbore, sanglée à la cabine, une tête ensanglantée nantie du majestueux panache. Cette vision lui lève le cœur.

«Barbares!» s'indigne t-elle.

*

Levées dès l'aube, Sabine et Loba ont embarqué à bord du canot Langford. Les rais de lumière matinale mettent des touches d'or froid sur les balles de coton que roule la brise au ras de l'onde. Sabine dirige précautionneusement – un bain forcé pourrait s'avérer fatal par cette température - l'embarcation vers le milieu du lac, pose sa pagaie et lève son appareil photo, scrutant d'un œil inspiré les jeux de lumière sur la brume et l'eau. Exit le numérique pour aujourd'hui. Elle a placé dans le magasin de son vieux Leica une pellicule Ilford. Elle a choisi de *forcer* le 50 asa. Au bout de l'objectif, elle a placé un filtre jaune destiné à faire ressortir les contrastes lumineux. Un noir et blanc avec un gamma élevé va sûrement produire des effets séduisants. Elle a sorti son vieil agrandisseur de sa caisse et s'est installé une chambre

noire dans une ancienne salle-de-bain. Elle a hâte de s'y enfermer comme jadis, à ses débuts, lorsque la peur du noir le cédait à l'exaltation créatrice. Elle se souvient de ses premières expériences de solarisation, de la mine épatée de Maryline à la vue du résultat et sourit. Évidemment, on parvient aujourd'hui aux mêmes résultats en bidouillant sur Photoshop. «Quoique. Ça reste à prouver!» Se dit-elle, fermant un œil et collant l'autre au viseur. Elle cadre, déclenche, arme, recommence. À mesure que la brume se dissipe, les contours des berges se dessinent, des détails se font jour: un vieux quai flottant délabré, des nénuphars, un rocher, une prairie de quenouilles. Deux silhouettes se tiennent sur sa plage, immobiles, bras ballants. Sabine manque d'en laisser tomber son appareil. Un frisson lui glace la nuque. Cette fois, le doute n'est pas permis. Mais si elles ont à n'en pas douter forme humaine, elles n'ont en réalité, Sabine en a la certitude, rien d'humain. Sans-doute vient elle, elle-même, d'émerger des nuées, car l'une des apparitions environnées de brume lève une main, pointant un doigt dans sa direction. L'autre tourne lentement la tête vers elle et toutes deux considèrent fixement Sabine paralysée par la terreur. Elle secoue enfin sa torpeur, empoigne son appareil et le braque sur la plage. Bien-sûr, on ne verra sur les clichés une fois développés qu'une plage vide. Pourtant, Loba semble aussi avoir repéré les deux intrus: la chienne a le regard rivé dans leur direction et, oreilles dressées, échine hérissée, gronde sourdement. À cet instant, poussée par le vent, dissimulant soudain la rive à leurs regards, une balle de brume les enveloppe. Lorsqu'elle se dissipe, la berge est à nouveau déserte. Sabine reste interdite. Puis elle empoigne à nouveau sa pagaie; le

canot glisse lentement vers la plage. La berge approche, le fond du canot racle le sable. Sabine débarque prudemment, brandissant sa pagaie d'une main tremblante. Elle scrute d'un regard circonspect les alentours. Pas âme qui vive. Le silence est total, seulement troublé par les clapotis que font les pattes de Loba dans l'eau derrière elle. Mais, soudain, elle sursaute au contact contre sa jambe d'un pelage froid et mouillé; Loba file comme l'éclair, échine dressée, en direction du petit bois qui jouxte l'aile Ouest de la maison. Deux silhouettes claires s'y confondent avec les troncs des boulots. Des silhouettes à présent mouvantes. Et parlantes.

«Rappelez votre chien... S'il vous-plaît!» Supplie une voix de femme.

Les jambes encore flageolantes, Sabine embouche le pouce et l'index arrondis. Le coup de sifflet pétrifie Loba. La chienne coule vers sa maîtresse un regard chargé de reproche. Que ne la laisse t-elle chasser ces intrus de leur territoire?

«Vous cherchez quelque-chose?»

Ce ne sont peut-être pas des ectoplasmes, finalement. Un jeune couple en chair et en os, vêtus comme des vacanciers, sandales, t-shirts et bermudas, jetant à la chienne des coups d'œil craintifs. Mais Sabine redoute une menace d'un autre genre, bien réelle celle-là. Il a peut-être lancé à ses troussees des détectives privés. Oui, ça lui ressemble. Rester sur ses gardes.

Devant son air méfiant, la femme lève deux mains en signe de paix.

«On est des anciens instructeurs de la base de plein air. On passait dans le coin et on a eu envie de venir jeter un œil.

-Des instructeurs de quoi?» Demande Sabine sans se départir de son air soupçonneux.

«Tom c'était la voile et moi l'équitation. On s'est rencontrés ici...»

Pas très difficile de découvrir quelle a été la destination précédente des lieux et de se bombarder «instructeurs». S'ils viennent du Nouveau-Mexique, ils imitent très bien l'accent d'ici. Mais je suis bien capable d'imiter l'accent québécois... Ils ont une Hyunday neuve qui pourrait bien être un véhicule de location.

«On a vu que vous avez posté des photos sur le site des anciens de la base»Dit Tom, avec un sourire... qui pourrait passer pour ironique.

Quelle conne! C'est comme ça que Mark m'a localisée! Mais non, je l'ai viré de mes amis. Il ne peut pas voir ce que je publie. Ou alors un de mes «amis» de Facebook a cafété?

«Ça nous a fait rigoler de nous revoir dix ans en arrière, moi avec mes cheveux longs...» Sourit encore Tom.

Ça ne me dit rien du tout. De quelle photo il parle? Pas moyen de me rappeler... Je vais monter voir. Elle se force à sourire.

«C'est cute...» Dit elle. «Je vais devoir vous laisser, j'ai du travail qui m'attend.» s'esquive t-elle en tendant la main à la jeune femme. «Faites comme chez vous. Si vous voulez louer une chambre, faites moi signe.

-C'était bizarre de vous voir sortir du brouillard dans votre canot, avec le chien, et tout, on aurait dit...une apparition!» Dit le gars en prenant la main qu'elle lui tend.

Elle les suit du regard par la fenêtre: un jeune couple déambulant nonchalamment bras dessus-bras dessous sur la pelouse. Elle tient entre le pouce et l'index une photographie de l'instructeur de voile planté pour les siècles à venir sur un quai flottant aujourd'hui disparu, entouré d'apprentis marins d'eau douce. Il pourrait s'agir de Tom, comme de quelqu'un d'autre. Impossible d'aboutir à la moindre conclusion. D'où sortent-ils? De quel tiroir du passé ont-ils surgi?

«Si Mark a décidé de me retrouver, il me retrouvera. Et s'il me retrouve, aurai-je la force de lui résister, de le chasser de ma vie une fois de plus? Me faudra t-il à nouveau prendre la fuite? Échappe t-on jamais à son histoire?» Écrit Sabine avec angoisse. «Ne sommes-nous que des fantômes, courant sur notre propre piste, fuyant devant nous-mêmes, tentant vainement d'effacer derrière nous toutes traces de notre passage...? La vie n'est-elle qu'un cercle absurde?»

*

Les premiers flocons saupoudrent le tapis des feuilles que le vent d'automne a dispersées. Sabine a tout juste le temps de terminer la décoration d'une deuxième chambre avant que s'annonce l'hiver. Elle compte sur la relative proximité d'une station de ski pour lui amener quelques amateurs de sports de glisse. Mais en attendant l'ouverture des pistes, une fois les arbres dépouillés de leurs feuilles et les estivants partis, débutent de longues semaines de solitude au cours desquelles aucune autre lumière que les siennes ne brillent, la nuit, autour du lac. Le silence n'est désormais troublé que par le souffle du vent dans les arbres et les craquements, comme des coups de feu, des vieilles galeries lors des premiers grands froids nocturnes. Petit à petit,

tout se fige et s'engloutit sous la blancheur. Même le joyeux clapotis du lac s'est tu, muselé par la glace que recouvre déjà le linceul blanc. Seul, lorsque, surgis de nulle-part, ils s'y élancent, le bourdonnement feutré, amorti par la neige, des Skidoos rend soudain les lieux à la présence humaine. Elle suit alors du regard, avec un mélange d'envie et de défiance, les faisceaux lumineux tremblotants qui zèbrent l'obscurité.

Les animaux, pour la plupart, ont disparu comme par enchantement. Les uns ayant migré vers le sud, comme cette bande de dindons qui a traversé le jardin en file indienne d'un pas pressé; les autres - les ours, les castors, les grenouilles, les écureuils – se sont retirés dans des recoins secrets pour y tomber en léthargie. Seuls les loups témoignent de leur lointaine présence par des hurlements nocturnes qui font dresser l'oreille à Loba au fond de son tonneau dans le jardin. Sabine, à qui ses occupations estivales n'ont pas laissé le temps de s'abandonner à un quelconque état d'âme, à présent que la nature environnante se fait hostile, ressent cruellement sa solitude. Les nuits où le bruit du vent la tient éveillée, son lit lui paraît deux fois trop grand. Les souvenirs affluent alors, la vigilance diminuant à l'approche du sommeil. Lorsqu'elle lui avait demandé s'il comptait retourner à Santa-Fe, il l'avait regardée tendrement dans les yeux et, d'une voix douce, avait rétorqué: «Jamais sans ma fée!» Elle s'imagine alors se pelotonnant entre des bras protecteurs. Elle se réveille parfois en sursaut croyant Mark à ses côtés, et c'est elle-même qui se traite de noms en -asse en tentant de se rendormir, luttant contre un mélange de colère et de mélancolie. Elle se force alors à revisionner le film

d'horreur: ce coin de désert, son ombre qui s'étire, distordue par les aspérités de la dune dans la lumière du crépuscule, la poignée de cachets, qu'elle avait longuement contemplée - «Vas-y, qu'est-ce que tu attends? Ta vie ne vaut rien, tu ne vaux rien, personne ne te regrettera, juste un mauvais moment à passer et après, la liberté!» - avant de se la fourrer dans la bouche et de se forcer à l'avaler... Néanmoins, se réveiller esseulée par un matin glacé en gris et blanc qui prélude à une journée solitaire lui pèse de plus en plus. Elle se dit qu'elle en a pour six mois avant le retour des beaux jours et cette perspective l'effraie. Si elle ne n'astreint pas à un aller-retour au village tous les deux ou trois jours, elle pourrait passer une semaine entière sans voir âme qui vive.

Heureusement, il y a les journées auxquelles le bleu éclatant du ciel donne des airs de fête. Des jours sans nuage, sans fantômes du passé, comme si la vive lumière avait le pouvoir de les dissoudre. Il y a succède des nuits claires quand la lune s'en mêle, invitant à la promenade sur le lac gelé, dont s'élèvent des bruits mystérieux. «C'est un pays bipolaire, à deux visages, tour à tour lugubre et rayonnant.»
Écrit Sabine.

Deux routes mènent au village, toutes deux consciencieusement déneigées. L'une, qui rejoint l'autoroute, traverse le territoire des chevreuils, l'autre celui des orignaux. Sabine emprunte plus volontiers cette dernière depuis sa rencontre nocturne avec l'un de ces majestueux animaux et, par un matin d'été, d'une mère flanquée de sa paire de faons. Même si, elle le sait, le plaisir de voir déambuler l'un de ces nobles habitants de la forêt ne se renouvellera plus de sitôt: le

mâle tombé sous les balles des chasseurs, la femelle a sans-doute entraîné ses petits plus loin dans le bush.

*

Il arrive encore à Sabine de s'attarder au Kil'mart en compagnie de Jack et d'un bock de bière. Jack qui ne semble pas lui tenir rigueur de sa prétendue préférence pour les femmes. Il lui prodigue même de précieux conseils en matière de rénovation. Il connaît par cœur l'installation sanitaire pour avoir maintes fois bataillé avec des tuyaux gelés, des inondations printanières et autres désagréments inhérents aux rigueurs climatiques. Elle finit par comprendre que c'est ce genre de tracas qui a fini par le pousser à se défaire de sa propriété; avec l'obsolescence des locaux et le déclin de la fréquentation.

«À la fin, ça coûtait moins cher de réparer les fuites au printemps que de chauffer tout l'hiver pour empêcher les tuyaux de geler... lui confie-t-il.

-Je me demandais pourquoi tu avais fermé, admet Sabine. Il n'est jamais rien arrivé de grave?

-Grave?

-Accident? Suicide? Disparition?

-On doit mentionner les suicides lors de la vente, c'est la loi. Dit-il en riant. Il secoue la tête. Pas de suicide.

-Disparition?»

Il lui jette un regard rapide, baisse les yeux sur ses mains entre lesquelles il fait tourner sa canette vide, lève sur elle un regard en-dessous.

«Non, pas de... Pourquoi cette question?»

Sabine plante son regard dans le sien.

«J'ai trouvé sur internet un avis de recherche privé, un post partagé sur Facebook par une communauté amérindienne. Il faisait état de la disparition d'une employée de la base.

Jack lui jette un regard en dessous, un regard sombre, hagard.

«Pour vrai?» Il soupire. «Quelques années en arrière, une jeune femme native, une instructrice qui travaillait pour moi chaque été n'est pas revenue au printemps d'après... Son *nickname*, c'était...

-*Soleil?*»

Jack hoche la tête tristement.

«Elle a peut-être seulement trouvé du travail ailleurs, elle a peut-être choisi de couper les ponts avec sa famille...» Dit Sabine, ajoutant in petto: «Comme j'ai fait moi...»

«Ça se peut. Mais je l'aimais bien, tu comprends...

-Pauvre Jack, tu as le cœur brisé, alors... Bienvenue au club!» Dit Sabine en tapotant de la main le dessus de celle de Jack.

Depuis cette discussion, les soirées d'hiver solitaires paraissent à Sabine plus lugubres encore. Elle a d'abord essayé de chasser cette histoire de son esprit. Elle n'a vraiment pas besoin de ça! Une affaire de disparition à vous glacer le sang, à ressasser le soir au fond des bois dans sa grande maison vide tandis que dehors le vent hurle dans les arbres! Mais cette histoire la poursuit. Dans l'espoir de mettre un point final à ce qui menace de tourner à l'idée fixe, elle entreprend de nouvelles recherches sur l'internet. Elle va y trouver, elle en est sûre, des nouvelles rassurantes: le cas a été élucidé, la jeune-femme avait fugué avec un touriste...

«La seule mention de la disparition de Soleil, en dehors de l'avis de recherche posté sur Facebook, émane du site d'une association autochtone qui répertorie tous les cas similaires, les affaires de disparitions de femmes natives non-élucidées, ou simplement ignorées par la police, c'est à dire la totalité. Et encore, ça se résume à peu de choses: un nom, une date et de vagues circonstances: partie à une fête et n'a jamais reparu. La famille drague depuis sans relâche le lac au bord duquel la fête s'est déroulée dans l'espoir de ramener son corps à la maison. Mais ils n'ont à ce jour rien découvert qui soit de nature à relancer l'affaire, classée faute d'éléments nouveaux.» Le regard de Sabine se perd dans le lointain. Une fête. Au bord d'un lac. Draguent sans relâche... Tout à coup, une image passe devant ses yeux: celle de silhouettes dans la brume à bord de frêles embarcations, prostrées, le regard plongé dans les profondeurs... Des silhouettes de pêcheurs, ceux du lac Wendigo, qui, maintenant qu'elle y pense, paraissent toujours bredouilles. Chaque jour à leur poste, obstinés, maussades... Leurs cannes à pêche n'en sont pas. Ce sont de longues perches qu'ils plongent dans les profondeurs. Leurs prises ne sont pas non-plus des truites. Plutôt des morceaux d'étoffe, des touffes d'algues qu'ils examinent et rejettent. Comment en être sûr, à présent que le lac s'est refermé sur son mystère? Les dragueurs seront de retour au printemps, elle en est sûr. Ils poursuivront leurs recherches, inlassablement, jusqu'à ce que les eaux sombres aient livré leur secret. Seules les certitudes pèsent assez lourd pour couler au fond de l'oubli.

Bientôt, un incident fait momentanément oublier à Sabine ces turpitudes - tout en mettant un comble à sa morosité. Sabine se tient devant la fenêtre de la cuisine dans une chemise à carreaux bleus, son holster à outils autour de la taille, un masque anti-poussière relevé sur le sommet de la tête, une tasse fumante à la main. Elle examine perplexe un vieil érable totalement dépouillé de son écorce, décapité par le vent, sa couronne fracassée au sol à son pied. Ce n'est plus qu'une colonne nue, lisse et branlante qui menace de s'effondrer sur la maison au premier coup de vent du Nord. Une vibration dans son holster la prévient de l'arrivée d'un texto sur son I-phone. Une notification émanant d'Airbnb: «Félicitations! Mark est réservé avec vous du...» Elle a un rire un peu contracté, murmurant.

-Mark? Ah non pas lui...

Elle pose sa tasse sur le rebord de la fenêtre et ouvre l'application. «Mark, Santa-Fe, Nouveau Mexique».

«Non!»

Son hilarité se transforme en panique.

Elle agrandit la photo.

«NON!»

Dans sa main, son téléphone vibre à nouveau

«Malheureusement, Mark a annulé sa réservation...»

«Ah, le con!»

Sabine est blême. Elle croise bras et jambes pour juguler le tremblement qui s'est emparé de ses membres. Elle déglutit péniblement. Compose un numéro.

Nadine s'insurge:

«J'espérais quand-même que tu viendrais à *ton* vernissage! Tu as raté quelque-chose, crois-moi.

-Je suis pas encore prête pour revenir, Nadine. Vraiment, je m'en sens pas capable. À ce propos...»

Elle narre à Nadine sa mésaventure.

«J'ai pas pipé mot, je te jure. Il m'a harcelée pour que je le lui dise, mais j'ai tenu bon. Il n'a rien appris par moi. Quand-même, tu sais que tu peux me faire confiance!

-J'arrive pas à comprendre comment il m'a retrouvée. J'ai changé de ligne téléphonique; je suis en liste rouge; je l'ai viré de mes amis; j'ai pris un pseudo; j'ai changé de messagerie; j'ai vérifié: mon nom n'apparaît nulle-part sur internet...

Après un silence, Nadine dit d'une voix hésitante:

«Je vois qu'une explication...

-Vas-y, dis-moi.

-Une fille que je connaissais pas qui s'est incrustée au vernissage. Elle me dit qu'elle a vachement aimé tes photos et on se met à parler de toi, et là elle glisse comme si de rien n'était que ça la tente bien de venir en vacances chez toi... Alors, euh... Je l'ai dirigée vers ton annonce Airbnb.

-Quiconque réserve chez moi peut avoir mon adresse, mon téléphone, Nadine...Elle s'appelle comment?

-Attend, on est «amies» sur Facebook depuis la soirée. Cynthia machin...»

Sabine entend Nadine pianoter nerveusement sur son clavier.

«Ah, y'a l'autre con dans ses amis. Il s'est créé une nouvelle page avec un pseudo. J'l'avais pas reconnu. C'est lui qui a envoyé cette bitch me parler, à tous les coups. Chuis désolée!

-Je sais. Tu pouvais pas te douter. Il m'a bien eue. Il peut pas me foutre la paix? C'est tout ce que je lui demande! Y'avait un message, avec la réservation.

-Et il dit quoi?

-J'te le lis: «Ma petite Sabine; Il m'est passé par la tête de venir te rendre visite. Il faut vraiment que nous dissipions ce malentendu. Je ne peux pas accepter que tu me fasses porter la responsabilité du suicide de ta sœur. Tu sais comme moi que c'était une dépressive chronique, il était prévisible qu'elle en vienne là un jour ou l'autre.» Sabine éclate: «Sale batard! Elle ne se confiait qu'à moi.» Avant de reprendre sa lecture, d'une voix tremblante. « Et c'était sans-doute ce qu'elle avait de mieux à faire vue sa souffrance. Bref, j'avais réservé chez toi, mais tu m'excuseras le standing est pas à la hauteur de mes attentes. Il faut vraiment que tu vendes ce taudis dans ce trou paumé et que tu reviennes. Tu ne t'en sortiras jamais. Tu es partie sur un coup de tête. Tu es fichue sans moi, et tu le sais. Je peux comprendre que la mort de ta sœur t'ai fait un choc. Mais je suis sûr que tu regrettes déjà ton erreur. De toute façon tu n'as pas le choix, ta place est ici auprès de moi. Si tu ne rentres pas de toi-même, j'ai l'intention de venir te chercher. Je ne doute pas que tu me suivras et sinon je te préviens que tu risques de le regretter amèrement. On revendra le prix que tu l'as payée cette bicoque que tu as achetée avec de l'argent sur lequel j'ai des droits et que je compte bien récupérer. Alors fais tes bagages. Je

suis prêt à te pardonner ce moment d'égarement à condition que tu ne me fasses pas lanterner.»

-Ce mec est fou à lier. Des droits sur la donation de ta mère!

-Quand je te le disais... J'ai eu beau lui rappeler qu'on est divorcés, je le connais, il en démordra pas. Évidemment, s'il continue, j'ai l'intention de porter plainte pour harcèlement. Mais, maintenant, IL A MON ADRESSE...»

Tout en parlant, Sabine considère la colonne menaçante, dressée vers le ciel, de l'arbre mort qui semble la narguer.

Sitôt après avoir pris congé de Nadine, elle compose un nouveau numéro.

«Jack? Je peux te demander un service?»

10/

Dans un vrombissement assourdissant et une fumée bleutée, la lame exécute une entaille triangulaire puis, passée de l'autre côté du tronc, tranche sans discontinuer. Lorsqu'il ne subsiste plus que quelques centimètres entre les deux coupes, Jack pose la tronçonneuse à terre, insère un coin dans la fente et le frappe avec le dos d'une hache. Puis il recule de quelques pas, lève les yeux. Dans un craquement, le colosse s'incline lentement, puis sa chute s'accélère, il s'écrase au sol avec un choc sourd qui fait trembler le sol. Pile dans l'axe prévu. Sabine, postée à bonne distance, bat des mains.

«Bravo, Jack! Tu as mérité une bière.» Lance t-elle.

Jack lui lance un sourire sexy. Ses yeux bleus pétillent.

Les flammes claires d'un feu vif dansent dans l'âtre. Jack, en

chaussettes, s'appuie du dos au manteau de la cheminée, un verre à la main.

«Il est sec en tabarnak. Ça va te faire du bois de chauffe pour un boute.» Dit-il.

«Il y en a la moitié pour toi.» Rétorque Sabine assise sur le canapé.

-Non, je te remercie, mais r'garde, chuis un bûcheron du dimanche, je me chauffe au propane.» S'esclaffe t-il.

Sabine se lève et, son verre plein d'un liquide doré à la main, contournant la table de salon, s'approche de Jack. Elle s'appuie de l'épaule au manteau de la cheminée face à lui, lui sourit, plongeant son regard dans ses yeux bleus. Il lui rend timidement son sourire et pique du nez dans son verre. Est-ce le vin blanc? Elle se sent monter une tiédeur dans le corps qui se propage à la tête en une brume légère. Elle se sent trop bien, pour la première fois depuis trop longtemps, pour lutter contre le désir impérieux de poser une main sur la large poitrine, de se blottir contre elle, de lever son visage vers celui de Jack... Elle s'y abandonne, toute alanguie.

Il a un haut-le corps, recule d'un pas.

Elle le considère avec stupéfaction.

«Merci pour le verre.» Dit-il en posant son verre sur l'âtre. «Je vais aller terminer de débiter cet arbre.»

Le premier moment de stupeur passé, elle répond d'une voix lasse:

«Non, laisse, si tu veux bien me prêter ta scie à chaîne, je vais le faire moi-même. J'ai envie de faire ça. Je me sens l'âme d'une

bûcheronne.»

Il lève un sourcil.

«Pis fendre les bûches, pis toute?

-Ouaip. J' vais m' fendre la bûche comme une folle.»

Jack lui jette un regard éberlué.

«Je vais te laisser mon coin, tu vas avoir besoin de ça.

-Ok!»

Sabine se sent rougir.

Restée seule, elle enfouit son visage dans ses mains.

«Oh, là là! ma vie est un de ces bordels!» Gémit-elle.

11/

Le couvert est dressé sur la table basse près de la cheminée. À la lueur des flammes, verres et couverts pétillent de reflets dorés. Au beau milieu de la table trône une boîte enrubannée, à côté d'une bouteille de vin de la vallée du Rio-Grande, mise de côté pour l'occasion. Dans la cuisine, Sabine, nantie d'un tablier, rappe des choux dans un saladier, le combiné du téléphone coincé entre son épaule et son oreille. Elle s'interrompt un instant pour soulever le couvercle d'une casserole et en touiller le contenu à l'aide d'une cuiller en bois.

«Un coleslaw, ma poulette. Avec plein de crème. Et mon fameux chili. Et j'ai pas lésiné sur les pequin pods.»

La voix de Nadine interroge à l'autre bout du fil.

«Bien-sûr, avec des Nachos! Maison, s'il-te plaît!» Répond Sabine en ouvrant la porte du four pour jeter un rapide coup d'œil à

l'intérieur. «Et la dernière bouteille de la réserve. Tu m'en ramèneras?»
(...) «Merci. Guess what. J'ai croisé Jack l'autre jour en ville. Il conduisait un pick-up noir que je lui connaissais pas... Il doit les collectionner. Il avait pas l'air bien. Hagard. Bizarre. Et figure-toi qu'il m'a snobée! Je lui ai fait un appel de phares, un grand signe... Il a fait comme s'il m'avait pas vue!» Elle soupire. «Tant pis pour lui, hein...» Elle rit. «Tous les mêmes...»

*

Debout près de la fenêtre, un verre de vin à la main, Sabine regarde pensivement tomber la neige. Elle distingue à peine les lueurs des décorations de Noël aux façades des maisons sur le bord opposé de la surface du lac, blême sous la lune. Elle a un regard pour le repas qui refroidit. Elle s'assoit au coin du feu, pioche un nacho du bout des doigts et le porte à sa bouche. Elle consulte l'horloge de son téléphone, puis considère pensivement la photographie qui tient lieu de fond d'écran, un portrait, celui d'une jeune-femme arborant un sourire candide et facétieux. Elle passe dessus un index caressant. Cette photo, elle l'a prise elle-même, au restaurant de l'aéroport, la jour de son départ. Elles s'étaient séparées dans le hall. Embrassades. Larmes. À travers la vitre de la zone d'embarquement, elles avaient échangé un signe de la main. Plus loin, elle s'était encore retournée. Maryline avait disparu.
Pour toujours.

«Je sais que tu as essayé de me parler...»

Sabine applique promptement deux doigts sur ses yeux clos, comme pour contenir un afflux de larmes qui, déjà, perlent au bord de

ses paupières. Elle cache son visage dans ses mains et renifle, extirpe de sa poche un kleenex et se mouche, se racle la gorge.

«Sans ce taré, j'aurais été là pour toi, *tu le sais...*» Murmure t-elle.

Ses parents devant le portail des arrivées à l'aéroport. Visages battus. Yeux gonflés. Marilyn n'est pas là pour l'accueillir. Ni son sourire, ni ses bras prodigues d'étreintes. Le hall bondé paraît vide à Sabine. C'est sa mère qui conduit, le long de la Promenade Des Anglais douchée par la pluie. Elle observe son père d'un œil torve; quelles pensées macèrent, se demande t-elle, derrière ce visage gris, ce regard fixe, ces lèvres scellées? Les façades colorées si gaies sous le soleil semblent sous l'averse se liquéfier comme des gâteaux oubliés sur la table du jardin. Comme des visages au maquillage défait par les pleurs. Des ecchymoses sur des chairs en décomposition.

«Comment a t-elle...?» Demande Sabine.

Sa mère se mord les lèvres, un spasme plisse ses paupières tuméfiées. Le regard absent de son père.

Un arbre au fond du jardin. Celui aux branches duquel étaient accrochées leurs balançoires. Avec la corde tranchée de celle qui avait toujours été la sienne. Le couteau était soigneusement posé sur la planche qui servait de siège à l'autre. Elle portait le T-shirt qui lui tenait lieu de chemise de nuit. L'herbe trempée de rosée. Les oiseaux qui chantent. L'aube d'une belle journée.

Le secret de Maryline étranglé à jamais dans sa gorge par le nœud qui l'enserre.

Sabine se mouche. Compose un numéro. S'éclaircit la voix.

«C'est Sabine. Bon ben je t'ai laissé trois messages... Si tu as oublié c'est pas grave, mais donne des nouvelles, ok?»

Elle demeure un instant pensive. Numérote à nouveau.

La voix joyeuse de Nadine.

«Joyeux Noël, poulette.

- Joyeux Noël. Elle est pas venue...Chuis un peu inquiète...

-Elle a pas appelé?

-Même pas. Mais tu sais, elle est un peu sauvage. Solitaire. Des fois je la vois, à sa pause, toute seule dans sa voiture pleine de fumée, du dubstep à fond qui fait trembler la carrosserie... Une fois je lui ai fait signe, elle a même pas répondu. Je crois qu'elle m'a regardée sans me voir, tu vois ce que je veux dire. Il suffit qu'elle ait un coup de cafard et j'existe plus. N'empêche, on est très proches; mais voilà, c'est Mar... C'est Jessica... C'est une fille forte... Mais...Maryline avait l'air forte, aussi, à tel point que personne n'a rien vu venir... Surtout pas moi, et pour cause.» Ajoute t-elle, la voix brisée.

«Arrête de culpabiliser. Tu es allée toquer chez elle?

-J'irais bien, mais, tu vas pas me croire, je sais même pas où elle habite. Elle perd rien pour attendre, je vais aller la débusquer au dépanneur pas plus tard que demain. Elle aura sûrement une bonne explication à me donner.» Elle rit. «L'avantage du Chili, c'est que c'est encore meilleur réchauffé.»

Le lendemain, il faut à Sabine préparer la chambre suite à une réservation impromptue et attendre l'arrivée de ce jeune couple en road-trip. Ce n'est donc que le surlendemain qu'elle prend la route du village. Elle n'a reçu aucun appel de Jessica et ses tentatives de la

joindre sont restées vaines.

Sabine est entrée au dépanneur toute à sa joie de retrouver son amie, mais ce soir-là c'est Lisa, la propriétaire, de fort méchante humeur, qui tient la caisse.

«Jessica ne travaille pas, aujourd'hui?» Demande Sabine d'une voix qu'elle veut dégagée, en ramassant sa monnaie.

«Non, comme tu vois!» Grogne Lisa. «Tu ne cherches pas du travail?

-Elle a démissionné?» S'enquiert Sabine.

«Ça fait deux jours qu'elle n'est pas venue travailler.

-Elle est peut-être malade?

-Ça se peut, mais dans ce cas-là elle pourrait appeler. Je te le dis, moi, elle me fait le coup une fois mais pas deux!»

Sabine compose une fois de plus sur son téléphone le numéro de Jessica. Une fois de plus, une voix pré-enregistrée invite à laisser un message. Sabine reprend tristement le chemin de la maison, puis renouvelle son appel. Sans plus de succès. «Bah, elle refera peut-être surface dans quelques jours», se dit Sabine. «Quand-même, elle ne serait pas partie sans m'en avertir...» Puis elle se remémore l'étrange indifférence de la jeune-femme isolée dans sa voiture enfumée.

Une semaine passe ainsi qui voit croître la morosité et l'inquiétude de Sabine. Elle consulte à de multiples reprises ses e-mails et guette la sonnerie de son téléphone. Elle se rend quotidiennement au dépanneur, chaque fois avec l'espoir que Jessica y aura repris son poste.

Ce jour-là, comme elle vient de pousser la porte de l'épicerie,

elle avise Jack en grande conversation avec une femme d'âge moyen nantie de poches sous les yeux, de cheveux blonds filasses et ternes. Sabine se saisit d'un quotidien au présentoir des périodiques avant de s'attabler à proximité du couple; disparaissant derrière son journal déployé, elle tend l'oreille. Un gros titre accroche son regard: «BC: Les pieds échoués sur les plages charriés par la rivière Fraser?» La voix rauque de la femme enfle, lui faisant lever les yeux de sa lecture.

«C'est deux mois que tu me dois. Si j'étais toi, je me ferais pas prier. Tu sais ce qui t'attend si tu te défiles!»

Les réponses de Jack sont inaudibles. Sabine, absorbée dans la lecture de l'article, ne prête plus qu'une oreille distraite aux invectives de la mégère. «Des investigations sont conduites pour déterminer si les chaussures contenant des pieds humains retrouvées sur les plages de la Salish Sea en Colombie Britannique ont été jetées en amont de la rivière Fraser, le plus important fleuve de la région...» La voix courroucée porte plus loin que nécessaire, comme pour prendre la clientèle à témoin de l'injustice qui est faite à son émettrice, ou faire planer une menace de divulgation... Sabine glisse un œil par-dessus son journal. La femme s'est levée en s'appuyant des deux mains sur la table. Elle se récrie en agitant un index comminatoire:

«J'ai qu'à décrocher mon téléphone et c'est fini pour toi. Je te donne jusqu'à demain, pas plus tard, t'entends?» Puis elle s'éloigne vers la sortie d'un pas mal assuré.

Sabine replie son journal et se lève à son tour. Jack, le dos rond, plonge un regard consterné dans sa tasse de café. Sabine prend place en face de lui.

«Hey, Jack. Des ennuis?»

Il sursaute, lui jette un regard lugubre sitôt remplacé par un sourire embarrassé.

«Oh, Salut Sabine. C'est une alcoolique. Toujours des questions d'argent! Plus je lui en donne, plus elle en réclame.

-Une ex-femme?

-Quoi d'autre?» Lance-t-il avec un rire sans joie.

Quoi d'autre, en effet? se demande Sabine. *Un maître-chanteur?*

«Jack, tu as vu Jessica dernièrement?

-La dernière fois que je l'ai vue, c'était derrière sa caisse, y'a une semaine à peu près...

*

«Je veux bien croire qu'elle soit partie sans rien me dire, après tout, c'est possible.» Expose Sabine, assise au volant de son camion, à la petite silhouette de Nadine sur l'écran de son téléphone. «Mais elle aurait bien mis quelqu'un au courant, son propriétaire, je sais pas...Ça aurait fini par se savoir, d'une manière ou d'une autre, tout le monde se connaît, ici, tout le monde fait ses courses au dépanneur.

-J'avoue que ça fait sens.» Approuve Nadine. «Va voir chez elle... Interroge les voisins...»

À cet instant, une tonalité discrète tinte dans le récepteur de Sabine.

«Attends, bouge pas, j'ai un double appel» interrompt-elle précipitamment.

Elle appuie sur une touche, puis replace prestement le combiné contre son oreille.

«Allô?»

Seul lui répond un borborygme strident, comme si on frottait le manche d'une fourchette sur le bord d'une assiette, de derrière une vitre épaisse depuis une pièce remplie de frelons. Elle sent son échine se glacer, comme si la température venait de chuter de vingt degrés dans la cabine du pick-up.

«Jessica? C'est toi? Tu m'entends?» Crie-t-elle presque. «Je te reçois mal...! Allo?»

À l'autre bout du fil, l'étrange bourdonnement se poursuit, mêlé à de lointains chocs métalliques assourdis, comme des coups lents assénés sur des tuyaux au fond d'une piscine.

«Je ne comprends pas ce que tu me dis, essaie de m'envoyer un texte. Un TEX-TE»

On a coupé. Sabine demeure figée stupidement, le téléphone collé à son oreille. Elle se ressaisit et appuie à nouveau sur la touche pour reprendre Nadine.

«C'était elle, j'en suis sûr. Mais...c'était...inaudible.

-Sûre sûre? C'était son numéro?

-Non.

-D'où?

-Local.

-Donne. Je regarde sur internet.

-Tu as raison. Nadine, j'ai la trouille, je suis sûr qu'il lui est arrivé quelque-chose.

-Mais enfin, qu'est-ce qui te fait dire ça, ça ne veut rien dire du tout, une mauvaise réception, ça arrive tout le temps, surtout à

Perpette-les-trois-érables, non?

-Je sais pas, une intuition...

-Mmm. Juste une fausse impression. Calme toi. Sûrement un faux numéro ou ton plombier, ou chais pas qui. T'inquiète.

Sabine entend les crépitements

«J'ai pas de plombier.»

du clavier de Nadine.

«Rien sur internet.

-Rien? C'est un mobile, donc, ou un numéro en liste rouge.

-Oui. On est bien avancées...»

À cet instant le téléphone de Sabine vibre par deux fois.

«J'ai un texto. Je te rappelle.»

Sabine s'emmêle dans la procédure d'affichage du message et jure copieusement, recommence. Il s'affiche enfin: «Ceci est un message de Bell mobilité. Le paiement de votre facture est en retard.»

«Shit!»

Elle pose sur sa cuisse la main qui tient le téléphone et attend - un improbable texto de la part de Jessie... Elle est au Québec chez sa mère, elle *en avait son voyage de sa job de marde*, elle va commencer une nouvelle vie, mais elle va bien et elle pense à elle, Sabine. Une demie-heure passe. La lumière décroît et la température chute. Les réverbères s'illuminent. Sabine frissonne et réajuste le col de son anorak. La buée qui s'échappe de ses lèvres gèle sur le par-brise, produisant petit à petit une croûte translucide qui se déploie comme les ailes d'un rapace nocturne, comme si un harfang s'abattait lentement sur la voiture. De temps à autre une portière claque et une

voiture s'éloigne en faisant bruyamment crisser la neige glacée sous ses roues. De petits flocons tournoient à présent dans le vent. «Je pourrais aussi bien guetter un texto depuis la maison...» se dit Sabine. Elle met le contact et actionne le dégivrage du pare-brise. Avant que la glace ait fini de fondre, les petits flocons se sont mués en un duvet fourni qui tourbillonne en rafales, comme échappés d'oreillers crevés par des galopins. Sabine sourit tout à coup. Cette image l'amuse. Le fou-rire de la petite Maryline, sept ans ce jour-là, résonne, se mêlant au cliquetis du projecteur 16 mm; elle revoit, sur l'écran portable, les garçonnets en chemises de nuit sautant sur les lits, les plumes envahissant le dortoir.

«Zéro de conduite!» Lance Sabine. Puis, pour Loba qui a dressé les oreilles de surprise et la considère en remuant interrogativement la queue: «Le B&b...On va l'appeler «Zéro de conduite». Pas mal, non? Tu vois pas? J't'expliquerai. En attendant, on va y aller avant d'être bloquées!»

Cette petite récréation inopinée a rendu à Sabine son optimisme. Cet appel avorté horripilant n'était sans doute qu'une erreur. Depuis qu'elle a emménagé toute seule dans ces parages nouveaux à la nature hostile, elle a les nerfs à fleur de peau. Et sans doute ne peut-elle se faire à l'idée que Jessica a «Crissé son camp» sans lui dire au-revoir, même si, après tout, c'est son droit et que, peut-être, elle finira par donner des nouvelles.

Tout en se livrant à ces réflexions, Sabine s'est engagée sur la route des originaux. Le rideau fourmillant des flocons reflète la lumière des pleins-phares, comme un écran de cinéma celle du projecteur, où

les plumes des oreillers de Zéro de conduite n'en finiraient pas de tomber. L'image de Maryline, rieuse, le jour de ses sept ans, y flotte en surimpression.

En feux de croisement, la visibilité est à peine meilleure. Sabine allume ses feux de brouillard. À la radio, une voix de femme égraine les conditions météo pour toutes les villes du pays. Partout de la neige. Un bulletin d'alerte a été émis. Ne prendre la route qu'en cas d'absolue nécessité.

Elle pose sur la tempête un regard absent. Dans son rétroviseur, les lumières de la rue principale s'enfoncent dans l'obscurité.

Maryline... Le bonheur de cette séance de cinéma improvisée, un dimanche après-midi d'il y a si longtemps, passent et repassent devant les yeux de Sabine. Derrière les rideaux tirés, la pluie tambourine sur les vitres du salon de la maison familiale près de Nice. Leur père s'affaire autour du projecteur 16mm de location, traçant avec le film un méandre d'une bobine à l'autre selon un cheminement mystérieux à travers le mécanisme compliqué. Enfin, il enclenche le moteur. Claquements de l'obturateur, surgissement sur l'écran du rectangle lumineux parcouru de zébrures contorsionnées, comme des éclairs en négatif dans un ciel d'orage. La petite Sabine sent une bouffée de joie expectative l'envahir. Papa éteint prestement le plafonnier et lance dans l'obscurité un «Bon anniversaire Marilynne!» Repris en chœur par tous. Marilynne bat des mains, aux anges. Un jour où elle a été visitée par ce souvenir, Sabine veut écrire à sa sœur pour le lui évoquer. Mais - est-ce une coïncidence?- un message de son père,

le premier en quatre ans, attend dans sa boîte mail. «Ma petite Sabine; C'est un bien triste jour, quelque-chose de grave est arrivé à ta petite sœur.» Tout à coup rappelée au présent, Sabine sursaute, écarquille les yeux et lâche un cri

une silhouette aux contours dissous par la tourmente a surgi dans la lumière des phares; une silhouette qui agite les bras.

«En voilà un qui a pris le banc de neige...» Commente Sabine.

De plus près, elle distingue une silhouette féminine. Elle s'étonne d'abord de ses mains et de sa tête nues; puis d'un sentiment de familiarité. Portant une main à sa bouche, elle étouffe une exclamation. Mais déjà, la silhouette tourne les talons et s'élance, saute lestement le fossé et s'engouffre sous le couvert des arbres, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux. Sabine ouvre précipitamment sa portière, recevant en pleine figure la bourrasque glacée. Elle crie le nom de son amie de toute la force de ses poumons. Mais son appel se perd dans la tourmente.

Sabine a mis pied à terre. Elle recule pour prendre l'élan nécessaire à sauter à son tour le fossé, va s'élancer, lorsque, tout à coup, un vacarme assourdissant dans son dos la fait bondir... Elle exécute une volte-face précipitée. Un puissant faisceau de lumière blanche l'aveugle, se ruant sur elle en un clin d'œil dans un rugissement de bête furieuse. Comme elle place son avant-bras en visière, une voix assourdie lance:

«Outta my way, bitch!»

Elle n'a que le temps de se jeter de côté, glisse, trébuche. En une fraction de seconde, l'engin a traversé la chaussée, survolé le fossé

et plongé dans le sous-bois. La neige et les soupirs contrariés des grands arbres avalent le bruit du moteur. La lueur du phare danse encore entre les arbres, puis s'évanouit. La forêt est rendue au mugissement blanc de la tempête.

Sabine se dresse sur son séant, abasourdie. Les flocons charriés par le vent la cinglent, s'amoncellent sur sa tête et ses épaules, se glissent entre son col et son cou. Le froid intense la saisit tout à coup; elle se lève à grand peine, regagne la voiture en toute hâte, précédée par la chienne, claque la portière sur elles. Elle demeure un moment médusée, grelottante, au volant du pick-up immobilisé au beau milieu de la route, moteur tournant, tous feux allumés. Cependant, le contenu d'un gigantesque édredon flottant dans le ciel continue de se déverser sur la route, sur la forêt, l'annihilant petit à petit.

«Jessica, c'était toi, c'était toi, j'en suis sûre... » Articule Sabine, le regard perdu dans le vague.

Mue par une impulsion subite, elle saisit son téléphone et compose: 911.

12/

La voiture de patrouille, ses gyrophares éclaboussant de rouge et de bleu la route et le sous-bois, s'est garée silencieusement sur le bas-côté derrière le pick-up de Sabine. Elle met pied à terre. C'est le plus grand des deux patrouilleurs, un grand roux à moustaches rapidement constellées de flocons, qui prend la parole. L'autre, un petit brun, suit l'échange sans piper mot. Ils étaient en faction au village, lorsque la standardiste du 911 les a dépêchés sur les lieux.

Sabine leur montre la direction qu'ont pris la fuyarde et son poursuivant. L'engin a creusé une profonde ornière dans l'épaisse couche de neige du sous-bois.

«Et vous dites que vous connaissez cette personne?» Demande l'officier.

Sabine hoche la tête.

«C'est la jeune-femme qui tenait la caisse du Kil'mart.

-Comment vous dites qu'elle s'appelle?

-Jessica Gélinas. C'est une Québécoise...»

Les deux agents échangent un bref regard. Que Sabine qualifie à part elle de *complice*. Elle jurerait même y lire une jubilation contenue.

«Elle avait disparu sans avoir prévenu personne depuis plus d'une semaine.

-Et le gars sur la motoneige, vous avez pu voir à quoi il ressemblait? Vous avez noté un détail quelconque qui permettrait de l'identifier?» Demande le moustachu.

«Ça a duré quelques secondes en tout... Il portait une cagoule...»

Les deux policiers échangent un nouveau regard entendu.

«Vous allez partir à sa recherche, ou je sais pas, faire quelque-chose?» Les mots s'étranglent dans sa gorge. «Il a du la rattraper, maintenant, c'est sûr...»

«Nous ne sommes que la patrouille routière... Je vais faire mon rapport au chef et c'est lui qui décidera quelles suites donner à cette...affaire. Si on a signalé une disparition...

-Moi, je vous en signale une! Coupe Sabine.

- Est-ce que vous êtes apparentée avec cette personne?

Demande le fonctionnaire avec un flegme où perce une pointe d'agacement.

-Non... Mais... Il est peut-être en train de l'assassiner, en ce moment même!

-Vous avez vu une jeune-femme traverser la route que vous croyez avoir reconnue et une motoneige qui la suivait. Il peut s'agir d'une fugueuse, ou des suites d'une scène de ménage... Quant à votre amie elle est peut-être au lit avec une grippe ou en voyage...

-Vous avez beaucoup d'imagination, Madame.» Renchérit l'autre fonctionnaire. «Rentrez vous mettre au chaud. C'est ce que vous avez de mieux à faire.»

Les deux agents reprennent place dans le véhicule de patrouille qui exécute un lent demi-tour puis s'éloigne sans hâte, gyrophares éteints, en direction du village.

Sabine est demeurée plantée au milieu de la route. Le halo des phares forme une cloche rappelant ces boules de Noël tapissées de poudre blanche qui se met à tomber quand on les a retournées d'une torsion du poignet. Au-delà s'étend le néant glacé, ou même la neige est noire. *Là-bas*, au cœur des ténèbres hurlantes, dans l'enfer ouaté, le motoneigiste va rattraper Jessica... Loba renifle quelque-chose à même la route. Une éclaboussure écarlate. Un gémissement assourdi s'échappe entre ses doigts des lèvres de Sabine. Jessica est blessée! Il n'y a plus à hésiter. Sabine regagne la voiture, ouvre la portière d'un geste décidé, éteint les phares, coupe le moteur. La nuit l'enveloppe de

ses ailes, emplit ses oreilles et son cœur de son chant lugubre. Elle prend sur la banquette du passager son téléphone. Elle se penche dans la boîte du pick-up et tâtonne dans la neige amoncelée au fond.

«Putain, elles sont où?»

Elle brandit l'une, puis l'autre. Loba regarde, interloquée, sa maîtresse chausser ses raquettes, enfiler ses gants et son bonnet, s'entourer le cou jusqu'aux yeux de son écharpe.

«Qui m'aime me suive!» Lance t-elle en actionnant la fonction lampe-de-poche de son téléphone.

13/

Sabine franchit le fossé qui sépare la route du sous-bois. Au-delà, les traces de la motoneige sont parfaitement distinctes. La piste suit un tracé tortueux, un méandre sinuant entre les arbres. Il semble que la fugitive ait cherché à égarer son poursuivant, ou qu'elle ait perdu tout sens de l'orientation sous l'effet de l'affolement. Presque partout, le sillon creusé par la motoneige recouvre les traces de pas de la fugitive. Ce n'est que là où celle-ci s'est faufilée à travers un passage trop étroit pour l'engin ou lorsqu'elle a du louvoyer en raison du relief que les pistes divergent pour se rejoindre ensuite. Partout, l'engin a coupé au plus court, semblant se rire des accidents de terrain. Ici, cependant, un arbre couché lui a barré la route lui coûtant sans-doute de précieuses secondes, tandis que Jessica a pu se glisser dessous ou l'enjamber. Là, un bosquet touffu a offert à Jessica une cachette provisoire. Mais combien de temps aura-t-elle tenu avant qu'affaiblie par sa blessure, l'épuisement la terrasse? Le faisceau tremblotant,

blafard, cahote le long de la déchirure du manteau, trébuchant de loin en loin sur de nouvelles floraisons écarlates, coquelicots éclos dans le sillage de la fuyarde. À chaque nouvel indice du déroulement de la poursuite, Sabine se le représente par l'imagination et ces visions la mettent au supplice. Jessica bute sur une souche invisible, trébuche, arrêtant sa chute de ses mains nues plongeant dans la neige, transie, grelottante, à bout de forces...

Sabine progresse aussi vite qu'elle en est capable, luttant contre l'épuisement, s'efforçant d'ignorer la brûlure de ses cuisses et de ses mollets, la morsure du vent glacé chargé de flocons qui lui cinglent le visage comme du gros sel en nuées d'insectes mauvais. Cependant, elle surveille anxieusement le niveau de charge de son téléphone. Une fois celle-ci épuisée, elle le sait, elle se trouvera plongée dans une nuit d'encre. Au milieu de la tourmente. Sans autre recours que d'attendre le lever du jour en luttant contre le sommeil. Un sommeil dont elle ne se réveillerait pas. Là-haut, dans les cimes des arbres s'élève un chœur de plaintes, un requiem discordant, accompagné de grincements sinistres, rythmé par les claquements des rameaux qui s'entrechoquent, les arbres semblant se livrer à une danse martiale, mimant une lutte, en un rituel hermétique et barbare. Dans le faisceau livide du téléphone, les tourbillons de flocons soulevés par les bourrasques semblent des spectres folâtres et goguenards.

Cela fait bien deux heures que Sabine chemine. Elle s'exhorte à une progression régulière, sans précipitation: si elle transpire, c'est l'hypothermie assurée. Déjà, elle sent une moiteur sur son front sous son bonnet. La neige, que le vent balaie presque à l'horizontale, la

mitraille dans un crépitemment lancinant, se glisse dans le moindre interstice entre ses vêtements, fondant au contact de sa peau. Jessica, sans gants, sans bonnet, vêtue de son seul blouson de tartan, en prévision d'un bref trajet en voiture, celui qui devait la mener de chez elle à chez Sabine, par cette tragique nuit de Noël... Combien de temps survivra t-elle par cette température?

La neige s'engouffre aussi dans toutes les aspérités du sol, les comblant petit à petit, inexorablement. Les empreintes de pas de la fugitive, moins profondes, sont les premières à disparaître. Mais le sillon de la motoneige va connaître le même sort sous peu. La charge de la batterie du téléphone de Sabine approche, comme elle-même, de l'épuisement. Mais s'il demeure une chance, une seule, de retrouver Jessica saine et sauve, rien ne fera reculer Sabine.

Bientôt, en effet, le derme neigeux achève de cicatriser. La tempête a oblitéré toute trace du drame, comme s'il ne s'était agi que d'un cauchemar. Il n'y a plus rien à faire. Ses propres traces s'estompent petit à petit. Elle n'a pas parcouru plus de quelques centaines de mètres dans le sens du retour qu'elles ont déjà totalement disparu. Les méandres de la piste ont fait perdre à Sabine toute orientation. Il reste six, peut-être sept heures avant le lever du soleil. À l'idée de devoir passer tout ce temps à attendre le jour dans la tempête au milieu de l'obscurité, le vent hurlant dans les branches au dessus de sa tête, la panique menace de s'emparer d'elle... Elle énumère mentalement les quelques recours à sa disposition. Il lui semblent se limiter aux possibilités qu'offre son téléphone, que la faible charge de la batterie réduit encore. Il lui faut à tout prix tirer le

meilleur parti de cette ressource. Comment? Appeler les secours? Les chances qu'on la retrouve avant l'aube dans cette tempête sont minimales. Il lui semble se rappeler qu'il existe des techniques de survie en pareil cas. Mais un coup d'œil au niveau de charge, figurant en rouge, suffit à la convaincre qu'il ne lui permettra pas de mener à bien une recherche sur l'internet. Nadine... Elle retire ses gants pour pianoter à toute vitesse un texto avant d'éteindre l'appareil. Puis elle remet ses gants, ajuste son bonnet et son écharpe, s'appuie contre le tronc d'un arbre, croise les bras. La silhouette de Loba va et vient, disparaissant dans la tourmente, puis en surgissant pour s'immobiliser dans une pose interrogatrice et disparaître à nouveau. bercée par les oscillations du tronc sous les assauts du vent, Sabine ferme les yeux. Elle sent petit à petit l'engourdissement la gagner. La forêt mugit un chœur à bouches closes. Des visions de cauchemar passent sous ses paupières baissées – Jessica traquée comme une bête blessée... La motoneige gagne du terrain sur elle; elle trébuche, se relève; mais l'engin l'a rattrapée à la faveur de ce faux pas; il fond sur elle, la renverse, l'écrase... - Sabine lutte de toutes ses forces contre le sommeil mais l'épuisement la submerge comme une vague. Le sifflement lugubre du vent et les craquements des branches au dessus de sa tête parlent un langage inconnu, celui dont les arbres se servent entre eux, en un formidable et impétueux conciliabule plein de douleur et de tristesse. Par moments, du fond de sa somnolence, dans les grincements du tronc contre lequel elle s'est laissée aller, Sabine croit entendre articuler le nom de son amie. À ces appels répondent des plaintes lointaines au milieu desquelles il lui semble

distinguer une litanie: «C'est trop tard, beaucoup trop tard... Il n'y a plus rien à faire... C'est la fin, la fin...» Un grand craquement retentit soudain tout près au dessus de sa tête, suivi d'un choc sourd qui fait trembler le sol sous ses pieds. Sabine se raidit, les yeux soudain écarquillés par la frayeur; elle veut crier, mais la terreur la rend muette. Un grand arbre vient de succomber à la tourmente.

Elle rallume d'une main tremblante son téléphone. À la vue du texto de Nadine, elle pousse un soupir de soulagement. Mais lorsqu'elle l'a ouvert, elle ne peut en retenir un second, de désappointement. «Il faut que tu trouves des troncs, tu les empiles contre des arbres penchés, tu te fais une litière avec des branches pour t'isoler du sol et tu t'allumes un feu.» Sabine laisse échapper un hoquet d'amère d'hilarité: les troncs d'arbres morts gisent sous un mètre de neige. Quant à allumer un feu... Elle n'aurait jamais pensé que ne pas fumer puisse s'avérer fatal. «Super!» Tape t-elle. «Tu as un plan B?». Un nouveau texto s'annonce au bout de quelques minutes. «Selon la balise de Loba, tu es sur le bord d'une route qui mène tout droit chez toi.» La balise! Comment n'y a t-elle pas pensé? Pour une fois qu'elle lui aurait été utile à quelque-chose... en tous cas davantage que rangée dans la boîte à gants de la voiture... «Oublie ça.» Compose t-elle. Nouvelle attente, nouvelle sonnerie. «Ok. Ton I-phone a une boussole.» Enfin une information utile. Elle sait se trouver quelque-part à l'Est de la route. Mais elle n'a pas plutôt envoyé: «Merci.» que son téléphone s'éteint à cours de batterie. Elle jette alentour un regard désespéré. Les flocons fusent en essaims indifférents, hostiles, dressés par des bourrasques tourbillonnantes qui agitent les branches des

arbres en tous sens - secouant en nuées frigorifiques la neige qui s'y est amoncelée et qui déferle alors sur elle. Impossible d'en déduire la direction du vent. De temps à autres, un bourdonnement lointain indique le passage d'un avion, mais le vacarme de la tempête rend impossible d'en déterminer la trajectoire. Cependant, loba continue ses allers et venues. Son manège finit par intriguer Sabine: la chienne vient se planter devant elle, la considère un instant oreilles dressées, avant de s'éloigner de quelques pas, pour stopper et se retourner à nouveau... Puis elle s'enfonce dans la tourmente et reparaît au bout de quelques minutes. Soudain, Sabine se frappe le front. «Tu ne pouvais pas le dire que tu connaissais le chemin?» lance t-elle en emboîtant le pas à la chienne qui cette fois s'élance résolument dans le sous-bois, ne faisant halte que pour attendre sa maîtresse en lui jetant par-dessus son échine des jappements impatients.

Après avoir débarrassé le pare-brise du pick-up d'une épaisse couche de neige, elle s'apprête à prendre le volant, puis, prise d'une inspiration subite, dénoue de son cou son écharpe. Elle en entoure un arbre du bas-côté, y fait un nœud solide.

Sabine est enveloppée dans une couverture auprès du poêle où crépite une flambée; elle tient contre son oreille son téléphone et dans l'autre main un grand mug de café fumant. De la cuisine proviennent des bruits de léchage et de déglutition et les grincements d'une gamelle sur la carrelage.

«Je l'entends d'ici bâfrer son p'tit dej'.

-Pauvre bête... Tu lui dois un os à moelle. Sans son instinct de loup...

-Tu vois, finalement, c'était pas une connerie de l'adopter. Si j'avais eu un lap-dog...

-J'avoue.

- C'était elle, Nadine. C'était Jessica. Qu'est-ce que je suis censée faire maintenant? La police s'en fout...Et même j'ai trouvé ces deux flics louches...Ils échangeaient des regards pas clairs...Notamment quand je leur ai dit son nom...

-Putain... Mais je vois pas comment tu peux être si sûre que c'était elle: entre l'obscurité, la tempête de neige et tout... À mon avis tu es obsédée par elle et tu la vois partout.

-J'en sais rien...Je sais plus. J'ai un extrait du film qui passe et qui repasse devant mes yeux c'est quand elle me fait signe, qu'elle a ce mouvement de panique et tourne les talons...

-C'est ta voiture, c'est sûr. Elle a d'abord vu des phares, et puis quand tu as été plus près elle a vu le modèle, la couleur...

-Tu as raison, j'y ai bien réfléchi, c'est la seule explication. La voiture de ce taré ressemble à la mienne. Elle a du se dire c'est quitte-ou-double, ça peut être elle, ça peut être lui. Mais la meilleure hypothèse c'était que ce soit lui... Pas de chance. Mais ça me donne un avantage sur lui. Je sais ce qu'il a comme voiture et lui ne peut pas se douter que je le sais.

-Arrête tes conneries: lui il t'a vue et bien vue. À l'heure qu'il est, il est peut-être déjà à tes trousses et, si ça se trouve, pour une raison ou pour une autre, ça arrange ces deux flics que Jessica ait disparu. En admettant que ce soit bien elle que tu as vue. Et même si c'est pas elle. Dans tous les cas, tu as été témoin d'un truc que tu

n'aurais jamais du voir. Si j'étais toi, je ficherais le camp et en vitesse. Mais je sais que tu le feras pas. Si j'étais pas clouée à ce fauteuil à roulettes, je rappliquerais illico, tu le sais?

-Oui. Je vais le retrouver, ce salaud. S'il y a un espoir qu'elle soit encore en vie, je ne peux pas rester sans rien faire.»

Nadine soupire.

«Fais gaffe à toi. Et donne des nouvelles parce que je vais être plus morte que vive, okay?

-Okay. Nadine?

-Yup?

-Le pick-up qui était arrêté devant chez moi l'autre jour...

-So what?

-Ça vient de me revenir... Il me semble...

-Oui?

-Qu'il était...

-Quoi?

-Rouge.»

14/

Terrassée par la fatigue, Sabine s'est laissée glisser dans le sommeil sur le canapé du salon, les genoux repliés, les mains jointes entre les cuisses.

Sur le bord de l'autoroute, une silhouette, pouce tendu, stoïque sous la douche de flocons que crache le réverbère, le visage environné d'un panache sulfureux de vapeur qui enfle puis se désagrège et recommence. Derrière le nuage en dissolution se profile le visage de

Maryline qui se voile à nouveau dans une exhalaison tandis que se dessine celui de Jessica. Maryline. Jessica. Maryline. Derrière elles, menaçante, la paroi de roche noire où sont plantés les crocs de glace. Un grondement monte du sol qui tremble comme au passage d'un énorme camion chargé de grumes. Dans leur dos, la paroi rocheuse glisse lentement vers elles. Jessica-Maryline demeure imperturbable, inexpressive, lèvres exsangues, teint gris, cireux, figée par le froid, bras absurdement tendu, pointant vers le ciel un pouce nécrosé. De part et d'autre de la langue de bitume, les gencives noires hérissées de crocs se rapprochent dans un roulement de tonnerre. La mâchoire va se refermer. Sabine leur crie de s'enfuir. Mais déjà, les pointes de glace acérées vont les transpercer.

Réveillée en sursaut de sa sieste, elle met de longues secondes à se rappeler où elle se trouve. Le feu s'est éteint dans l'âtre. Elle grelotte. La fenêtre découpe un rectangle de ciel gris cendres. La neige a cessé de tomber.

Elle roule à petite vitesse le long de la route des originaux. Penchée sur son volant, elle inspecte le bas-côté. «C'était par là, j'en suis sûre...» Soudain, elle la distingue: une tâche rouge: l'écharpe qu'elle a nouée la veille au tronc d'un cèdre. Elle met pied à terre et longe le bord de la route en inspectant les frondaisons. Il est tombé dans la nuit près de deux pieds de neige. Il ne subsiste aucune trace de son périple nocturne, pas le plus petit indice qui puisse la mettre sur la piste de Jessica. Au-delà du fossé qui borde la route, celui qu'elles ont franchi la veille, l'immensité sauvage s'est refermée sur ses secrets.

Sa journée de travail au Kilmart achevée, Jessica, sans se résoudre à sortir, était demeurée un long moment derrière la vitrine à scruter la parking. La tourmente avait atteint son intensité maximale. La neige, qui était tombée toute la journée, recouvrait d'un épais matelas sa voiture; il allait lui falloir, le temps de l'en débarrasser, endurer les assauts de la tempête. Mais ce n'était pas ce qui retenait la jeune-femme dans la lumière froide des néons du dépanneur quand Sabine l'attendait pour ce qui s'annonçait comme une joyeuse soirée agrémentée d'un festin au coin d'un bon feu de cheminée. En fait, elle se réjouissait même des conditions météo, parfaites pour une nuit de Noël. La cause de son hésitation était autre. Elle cherchait des yeux, à travers les tourbillons d'ouate, quelque-chose. Ce quelque-chose, c'était un véhicule. Un pick-up rouge. Celui qui, lorsqu'au matin elle avait pris le volant de sa Honda pour se rendre au Kilmart, attendait sur le parking de son immeuble. Celui qu'elle avait déjà remarqué par la fenêtre la veille, passant à petite vitesse devant chez elle. Ce matin-là, elle l'avait vu démarrer dans son rétroviseur, il lui avait filé le train à distance jusqu'à destination; s'y était garé à l'écart de l'emplacement, près de l'entrée du magasin, où elle avait elle-même, comme à l'accoutumé, parké sa voiture. Il était demeuré là un moment puis, aussitôt après qu'elle ait pris son poste derrière sa caisse, il avait disparu. Elle avait soupiré d'aise. Elle n'était pourtant qu'à demi soulagée; une partie d'elle-même demeurait tendue, aux aguets. Elle avait beau essayer de se convaincre qu'il s'agissait probablement d'une coïncidence, quelque-chose dans le manège du véhicule l'avait mise

mal à l'aise. Ou peut-être était-ce l'ample capuche qui dissimulait le visage du conducteur? On l'avait mise en garde contre les clients entrant encapuchonnés dans le magasin. C'était une pratique répandue chez ceux qui nourrissaient de mauvaises intentions, les mettant à l'abri des caméras de surveillance. Des impressions de clichés de clients portant capuche, extraits des bandes vidéo, avaient même été scotchés à sa vue par «la direction», dans l'espoir qu'elles permettent d'identifier un récidiviste. Mais au-delà de cette phobie des vestes de sport à capuche, elle devait bien le reconnaître, en dépit de son désir de dissiper la vague angoisse qui l'étreignait depuis le matin, le comportement même du conducteur lui semblait peu naturel. Il pouvait certes avoir fait halte sur le parking pour téléphoner, envoyer un texto, chercher un morceau de musique dans son smartphone, programmer son gps - les raisons ne manquaient pas. Il pouvait avoir arrêté son camion sur le parking du dépanneur le temps de s'apercevoir qu'il avait oublié son portefeuille, ou reçu un appel l'obligeant à repousser l'achat de ses cigarettes ou de son pack de bière. Mais lorsqu'elle avait vu reparaître le pick-up en fin de journée, trois quart d'heure environ avant la fin de son service et de la fermeture du magasin, avancée ce jour-là en raison des fêtes, elle avait attendu en vain que le propriétaire mît pied à terre pour se livrer à une emplette avortée. Le camion stationnait dans un emplacement reculé du parking, dans l'ombre. À présent que la tempête avait redoublé de violence, Jessica avait peine à distinguer les uns des autres, à travers les rafales, les véhicules saupoudrés de neige garés à l'extrémité la plus éloignée et la plus obscure du parc de

stationnement.

Quoiqu'il en soit, elle n'allait pas passer sa nuit de Noël dans le magasin fermé... Il lui fallait sortir sur le parking, déneiger sa voiture. Une fois à l'intérieur, portières verrouillées, elle serait en sécurité. Elle se félicita de n'avoir pas à rentrer seule chez elle ce soir-là. Elle sortit de sa poche son trousseau de clés, pressa le bouton de démarrage à distance. Elle vérifia qu'un volute de fumée blanche s'élevait dans la lumière du lampadaire sous lequel elle avait garé sa Civic. Elle attendit que Lisa, sa «boss», soit prête à sortir et lui emboîta le pas. Lorsque celle-ci eut rejoint son véhicule, qu'elles se furent souhaité mutuellement un joyeux Noël, il restait à Jessica à parcourir une cinquantaine de mètres jusqu'à sa voiture. Elle hâta le pas, jetant à droite et à gauche des regards inquiets, s'attendant à tout moment à voir surgir de la tourmente une silhouette hostile.

16/

C'est la fin de l'après-midi, l'heure où les clients du dépanneur font leurs courses après leur journée de travail. Derrière la caisse officie la nouvelle employée. Sabine a choisi, pour s'y installer, la table la plus reculée du restaurant. Elle a ouvert un recueil d'Emily Dickinson, mais la lecture n'exerce aucun attrait sur son esprit, qu'occupe une unique pensée: Jessica. Sabine fait cependant mine de lire, son regard allant de la page à la salle, de la salle à la rue et inversement. Chaque fois qu'un mouvement entre dans la périphérie de sa vision, elle tressaille et tourne la tête. Si, la nuit dernière, la motoneige a rattrapé Jessica, son ravisseur se sera emparé d'elle à

nouveau, il l'aura à nouveau séquestrée. Si elle lui échappé, quelles sont ses chances d'avoir survécu au froid glacial dans sa tenue légère? N'est-ce pas à l'Instinct de Loba, et seulement à lui, qu'elle doit elle-même d'avoir survécu? La seule chose à faire à présent c'est de retrouver la trace du dingue qui l'a enlevée et espérer qu'il la détient encore, vivante. Le temps presse. Chaque minute est comptée. *Il* la tient totalement à sa merci. À tout moment, *il* peut décider de la supprimer. Mais où se cache t-*il*? Il faut bien qu'il se ravitaile. À moins qu'il fasse ses courses à cinquante kilomètres d'ici, *Il* finira par se montrer. Sait-il qu'elle a deviné qu'il se déplace dans un pick-up rouge? A t-*il* changé de véhicule? La nuit descend comme un oiseau de proie, jetant sur le village et la forêt environnante l'ombre de ses ailes. Au Kilmart', la clientèle se raréfie. Sabine n'a pas repéré le moindre camion dont la couleur se rapproche tant soit peu du rouge. La lumière orange des lampadaires au sodium douche soudain le parking. Sabine se lève pour aller régler à la patronne sa soupe et son sandwich.

«Est-ce que vous avez des nouvelles de Jessica?» Demande t-elle, retenant son souffle, osant à peine espérer.

La patronne secoue la tête avec un pincement les lèvres qui semble signifier: «Peut bien faire ce qu'elle veut celle-là...»

«Vous connaissez son adresse?»

Lisa hausse les épaules.

«J'vais aller te chercher ça.»

Elle disparaît dans le fond du restaurant un temps qui semble à Sabine interminable, puis elle est de retour, pointant un index au bout

duquel est collé un post-it jaune portant une inscription au stylo bleu.

Sabine s'en saisit, déchiffre l'inscription.

«Et...c'est où?»

La femme tend de nouveau l'index vers la rue.

«Tu tournes à gauche sur Cavanagh, puis tu prends Ryan, ensuite tu traverses la 16, et après c'est tout droit...»

Dans la façade bardé de vinyle bleu ciel d'un petit immeuble cubique isolé au bord d'une route perdue dans la forêt, deux fenêtres obscures font comme des yeux fermés dans un visage cyanosé. Le stationnement est éclairé par un projecteur braqué sur une enseigne recouverte par le panonceau d'un agent d'immeuble. La Civic de Jessica n'est pas au nombre des voitures, garées dans un coin du parking, qui se serrent les unes contre les autres comme une meute de chiens de traîneau. Au rez-de chaussée, une fenêtre jette sur la neige un rectangle jaune distordu. Sabine frappe à la porte contiguë. Un roquet jappe derrière le battant. Puis la porte s'ouvre sur une jeune-femme de haute taille aux formes amples, tirant sur son T-shirt de ses mains rougeaudes, puis pointant un index boudiné vers l'étage supérieur.

«C'est en haut. Mais sa voiture est pas là...

-Quand est-ce que vous l'avez vue pour la dernière fois?

-Oh, ça fait une bonne semaine. Il lui est arrivé quelque-chose?

-Je le crains. Est-ce que vous avez déjà vu un pick-up rouge ici?»

La locataire tend le cou et coule un regard entre Sabine et l'encadrement.

«Y'en a un maintenant.

-C'est le mien. Mais auparavant?

-Non, j'crois pas...

-Vous connaissez quelqu'un qui en a un?»

Le regard de la femme dévie, ses lèvres se pincent et ses yeux se plissent cependant qu'elle fouille sa mémoire. Enfin, elle secoue lentement la tête, les yeux agrandis en proportion de l'étendue de son ignorance.

«Ça m' dit rien.»

Au premier, les fenêtres obscures comme des yeux aveugles. Sabine s'engage dans un escalier extérieur rectiligne, long comme un jour sans pain, qui aboutit à une porte d'entrée. Elle actionne la sonnette, frappe, tend l'oreille. Elle tend la main pour saisir la poignée, mais suspend son geste: il lui a semblé voir, derrière l'imposte qui jouxte la porte, se glisser, comme un oiseau nocturne, une ombre furtive. Une frisson glacé lui parcourt la colonne. Vite, pour ne pas se donner le temps de réfléchir, elle tourne d'une main aux doigts tremblotants la poignée qui cède. Le battant pivote sur ses gonds, s'effaçant sur l'obscurité.

17/

Jessica vit avec un serrement de cœur s'éloigner le rav4 de Lisa, quitter le parking, s'engager dans la rue principale, la lumière de ses feux arrières colorant en rouge le panache de ses gaz d'échappement. Quelque-part, assourdi par la neige mais non-moins distinct, un bêlement de démarreur le céda à un grondement de moteur.

Il ne restait plus au milieu le parking que sa propre voiture. Dans un coin, contre le mur du garage, deux monticules de neige, sépultures recelant des véhicules hors d'usage. À l'extrémité opposée, pare-brise déneigé béant sur la pénombre de la cabine, phares jaunes dardés dans sa direction, grondant, environné d'un volute incandescent,
le pick-up rouge.

Les feux de la Civic clignotèrent à travers la couche de neige qui les obturait. Jessica ouvrit la portière arrière, trouva sur le plancher le racloir, et à l'aide de la balayette dont il était muni, entreprit de débarrasser le pare-brise de la couche de poudreuse qui l'encombrait. Tout en s'escrimant avec son ustensile inadapté à l'épaisseur de la couche - une pelle eut été plus indiquée - Jessica jetait par-dessus son épaule des coups d'œil angoissés à la paire d'yeux luminescents braqués sur elle. Le déblaiement prenait un temps qui lui parut interminable. La neige enfin balayée, il lui restait à gratter la couche de glace qui s'était formée en dessous. Elle s'y attela fébrilement, les mains tremblante, pestant à haute voix chaque fois que l'embout de plastique ripait stupidement sur la gangue glacée au lieu de l'attaquer. Au bout de cinq minutes d'effort soutenu, elle avait dégagé, côté conducteur, un périmètre tout juste du diamètre d'un hublot de bathyscaphe. Ça suffirait, se dit-elle, le chauffage ferait le reste. Elle gratta sur la vitre latérale, à la hâte, un orifice suffisant pour surveiller son rétroviseur extérieur, déglança celui-ci, jeta le racloir dans l'habitacle, prit le volant et mit le contact. Le moteur démarra au quart de tour. Ouf. Elle se félicita d'avoir fait tester sa

batterie à l'occasion du montage de ses pneus d'hiver. Elle régla le chauffage à fond, braqué sur le pare-brise. Elle démarra un peu vivement et sentit les roues patiner dans la neige fraîche.

Un coup d'œil dans le rétroviseur extérieur suffit à confirmer ses craintes de la journée. Si elle avait espéré jusque-là s'être trompée sur les intentions du conducteur du pick-up, il n'était plus question de bercer d'illusions à ce sujet. Les phares jaunes traversaient le parking à sa suite. Elle s'engagea dans Kilmar street, entre les façades crépitantes de lumières colorées. Si la patrouille de police était en faction à la sortie du village, pensa t-elle, ils ne manqueraient pas de l'arrêter pour lui faire compléter son déneigement sommaire. Cela suffirait peut-être à mettre en déroute le conducteur du pick-up. Même si les deux hosties d'caves étaient de service ce soir-là et qu'elle devait passer un mauvais quart d'heure, ce serait un moindre mal. Mais elle dépassa la dernière maison sans que les lumières bleues et rouges des gyrophares, comme celles d'une hostie de guirlande de Noël, surgissent derrière elle. En revanche, plantés dans son rétroviseur, les yeux jaunes étaient toujours là.

«Chris' de malade...»

Le cou tendu pour scruter la route à travers le trou dans la glace s'agrandissant lentement sous les assauts de l'air à présent presque tiède de la soufflerie, Jessica sentait chasser la voiture et patiner les roues au moindre coup de volant. Jusqu'à l'autoroute, la route courrait au fond d'un vallon, presque à plat. Mais elle le savait, l'autoroute accusait une forte montée. Si le chasse-neige n'était pas passé, parviendrait-elle au sommet avec sa traction avant et ses pneus

bon-marché? Dans le cas contraire, il n'y aurait de salut que dans un demi-tour, ce qui signifierait emprunter l'autoroute à contre-sens sur plusieurs kilomètres. Elle pouvait aussi lâcher l'affaire, prendre à la prochaine intersection le chemin de chez elle. Mais rentrer toute seule avec ce malade sur ses talons, un soir de fête où ses voisins seraient absents ou highs ou loadés, en train de festoyer bruyamment...trop risqué. Elle pensa un instant à appeler Tyson. Elle savait pouvoir compter sur lui. Mais le risque était trop grand de succomber elle-même à la protection virile de ses bras musclés. Une autre route menait bien chez Sabine, mais sinueuse et déclive en tabarouette.

L'autoroute

la maudite autoroute!

restait la seule solution. Lorsqu'elle s'engagea dans la voie d'accélération débouchant sur l'autoroute 16, Jessica dut se rendre à l'évidence: le chasse-neige n'était pas passé depuis deux heures au moins. La chaussée était tapissée d'un bon trois pouces d'hostie d'marde blanche. «Sti, qu'j'haïs ça, l'hivar!» Elle pesa à fond sur l'accélérateur. Il lui fallait accumuler assez d'élan pour propulser l'hostie d'bazou au sommet de la côte. Lorsque celle-ci surgit en avant, Jessie, bandée comme un arc, les mains enserrant le volant, le dos rond, les yeux rivés sur la route, le souffle court, pied écrasant l'accélérateur, murmura:

«À nous deux!»

La Civic grimpa allègrement les trois quarts de la montée. La jeune femme émit un soupir de soulagement. Plus que cinquante mètres. Quarante. Ça allait pas pire. La Honda perdait de la vitesse,

mais le sommet approchait. Jessie jeta un coup d'œil en arrière. L'autre abordait tranquillement la côte. Il n'en ferait qu'une bouchée, avec ses quatre roues motrices et ses pneus écrase-marde. Il lui restait, à elle, vingt mètres avant le haut de la montée.

Dix.

«Vas-y! Vas-yyyyy!!!»

18/

Comme Sabine franchit le seuil, une forte odeur de cannabis lui saute au visage. Ce n'est pas le remugle que laisse dans une pièce une consommation régulière, mais bien une bouffée de fumée. Un volute s'élève contre la lumière du réverbère qui filtre entre les stores vénitiens, dont la projection forme dans l'air des hachures turbides. Une fois sa vue accommodée à l'obscurité, Sabine distingue la masse sombre du canapé et le point rougeoyant de l'extrémité incandescente du joint dans le rond du cendrier sur la table basse. Son cœur bat à se rompre.

«Jessica?» Appelle Sabine d'une voix enrouée par l'émotion.

Un bruit de pas précipité dans son dos. Elle pivote sur ses talons avec un petit cri de frayeur. Mais déjà retentissent le claquement de la porte puis les chocs sourds et les crissemments de l'escalier de bois couvert de neige glacée dévalé en toute hâte. Sabine franchit sur des jambes flageolantes les quelques mètres qui la séparent de la fenêtre. Juste à temps pour apercevoir un jeune homme vêtu d'une chemise de tartan dont émerge une capuche, coiffé d'un bonnet de snowboarder, s'engouffrant dans une Mazda 3 délabrée.

«M'a foutu une de ces trouilles, ce con...»

Elle s'attend à voir la Mazda démarrer en trombe, mais au lieu de cela lui parviennent les bêlements dérisoires d'un moteur récalcitrant. Après avoir écrasé le joint dans le cendrier et refermé derrière elle la porte de l'appartement, Sabine se dirige les mains dans les poches vers la voiture dont le conducteur, tout en actionnant désespérément le contact, lui jette des regards anxieux. Le démarreur n'émet plus qu'une toux catarrheuse, puis des cliquetis. Elle toque à la vitre qui s'abaisse au ralenti de cinq centimètres dans un meuglement apathique. Dans l'entrebâillement, il rive sur elle des yeux injectés de sang.

«J'ai des câbles dans mon camion», dit-elle, «mais vu tout ce que vous avez fumé, je vais plutôt vous raccompagner. Descendez.» Ajoute-t-elle en ouvrant la portière.

Le gars la dévisage un instant, bouche-bée, la main sur la clé de contact.

«De toute façon, vous avez pas le choix, elle partira pas...

Il retire avec mauvaise grâce la clé du contact et met pied à terre.

«Loba, derrière.»

Sabine abaisse la ridelle du pick-up et la chienne saute dans la boîte. Elle désigne au jeune-homme la cabine.

«Montez...»

Une fois à bord, tandis que Sabine manœuvre pour sortir du parking, le jeune-homme la considère la mâchoire pendante. Il déglutit, puis articule, avec un fort accent Québécois:

«Who are you?

-Vous êtes culotté! C'est moi qui pose les questions.» Dit Sabine en français. Devant son air effaré, elle ajoute sur un ton radouci: «Une amie de Jessica. C'est par où chez vous?

-Au village.» Il hésite. «Vous savez où elle est?»

Sabine serre les lèvres en une moue de dépit.

«J'espérais que vous me le diriez.

-Ça fait un bout que je l'ai pas vue.

-Qu'est-ce que vous faisiez chez elle?

-J'étais à court de pot et je sais où elle cache le sien.

-Vous avez une clé?

- Non... Je suis venu lui en demander l'autre jour... Du pot...

Y'avait personne, mais la porte était débarrée.

-Qu'est-ce qui vous a pris de détalier comme un lapin?

-Ben... c'est qu'j'étais pas s'posé d'êt' là, là... J'm'attendais pas à ce que vous ouvriez la porte, fait que j'me suis tassé en arrière, pis après comme e' était ouverte...Chuis sorti, pis c'est ça...» Explique le gars en rigolant, comme s'il venait de faire à Sabine une bonne farce.

«Vous avez noté quelque-chose d'inhabituel dans son appartement?

-J'ai pas fait ben-ben attention... J't'étais pas en état d'noter grand-chose, là, mais tout avait l'air comme d'habitude. Dans le placard où elle cache son pot y'avait encore toutes ses bobettes, maintenant que j'y pense...» Il avale péniblement sa salive et ajoute: «Et même un peu d'argent. Comme dix piasses, là...»

Sabine lui jette un regard de côté et s'enquiert:

«Tu t'appelles comment?

-Tyson.

-Thaï Zone, comme le restaurant? Demande Sabine éberluée.

-C'est ça! Rigole Tyson.

-Tu es le chum de Jessica?

-Son ex-chum. Corrige Tyson.

-Thaï Zone, tu vas me rendre un service. Je voudrais que tu appelles au Québec pour savoir si Jessica est là-bas.»

Il opine.

«J'ai le numéro de sa mère sur mon phone. Tournez à droite à la prochaine. C'est au bout.»

Sabine gare le pick-up dans l'allée d'une maison au bardage blanchâtre décati. Tyson a collé son appareil à son oreille. Une sonnerie d'attente retentit dans le silence de l'habitacle. Puis une voix de femme se fait entendre.

«Allô?

-Suzanne? C'est Tyson...Ça va, toi?...Pas pire...As-tu des nouvelles de Jess?»

Il jette à Sabine un coup d'œil et esquisse à son intention une moue de dénéigation.

«Non, c'est juste que ça fait un bout que j'l'ai pas vue, pis son cell répond pas, fait que... Mais inquiète toi pas, c'est pas comme si c'était la première fois, là... Oué, c'est ça. 'Tention à toi. Bye.»

Sabine passe pensivement un pouce sur ses lèvres en silence, puis demande.

«À ton avis, est-ce qu'elle avait des problèmes? Est-ce qu'elle

devait de l'argent à quelqu'un, est-ce qu'elle avait de mauvaises fréquentations?»

Tyson ne prend même pas le temps de réfléchir.

«Elle avait des problèmes *en masse*. De un, c'était une guerillera.

-Une *quoi?*»

Tyson rigole.

«E'fsait du *guerilla grow* pour les hells. Elle faisait pousser de l'herbe dans la forêt pour sa consommation personnelle, mais ils l'ont su et ils l'ont forcée à travailler pour eux.

-Et elle n'est jamais allée voir la police?»

Tyson secoue la tête avec une réprobation indulgente.

«De un, quand tu travailles pour les Hells, tu te tiens à l'écart des cochons. De deux, quand t'es une native, ça te donne une autre raison de les éviter.

-Qu'est ce que tu veux dire?

Tyson baisse les yeux et tripote le cordon de sa veste à capuche.

-Un jour ils sont venus chez elle. Après ça elle est restée une semaine enfermée sans ouvrir à personne ni répondre au téléphone. Pis elle est venue me voir pis e' m'a dit qu'elle préférait me laisser.

-Tu veux dire qu'elle a rompu? Demande Sabine, la voix brisée par l'émotion.

-Oui. Dit Tyson, les yeux toujours baissés. C'est ça que j'veux dire.

-Pourquoi elle est pas rentrée au Québec pour échapper à tout ça?

-Elle avait des problèmes, là-bas, encore pires. Elle faisait de la culture hydroponique dans son sous-sol, pis sa maison a pris feu et les cochons sont arrivés avec les pompiers. Ils savent que les growers font des branchements électriques sauvages pour avoir plus de puissance et c'est ça qui met le feu. Aux arbres d'abord, pis à la maison...

Après avoir tripoté son cordon un moment, Tyson ajoute:

«Elle voulait se sortir de toute ça. C'est pour ça qu'é s'était pris une job.»

Sabine suit des yeux Tyson descendant l'escalier menant au

sous-sol qu'il habite. Loba regagne la cabine à l'appel de sa maîtresse. Sabine reprend, à travers la forêt obscure, le chemin de la maison à la façade de vinyle bleu.

Chemin faisant, elle récapitule dans son esprit les nouvelles informations dont elle dispose. L'argent et les bobettes dans le tiroir. La porte restée ouverte. Quant à ça...elle-même ne prend pas toujours la peine de verrouiller la sienne. Comme Jessica, elle ne possède rien qui puisse tenter un voleur. «Se peut-il qu'elle ait eu, tout bêtement, un accident? Une sortie de route est si vite arrivée, surtout au volant d'une voiture pleine de fumée hallucinogène...» Se dit Sabine sans conviction. Elle examine le bas-côté le long duquel les nombreux passages du chasse-neige ont édifié une muraille de neige sale qui paraît infranchissable. «Mais si elle a tout bêtement fait une embardée sur une route de montagne, elle peut avoir fini dans un précipice, comme ceux qui bordent la route des chevreuils.»

L'inspection de l'appartement de Jessica n'apprend rien à Sabine. Il ne comporte aucun signe d'un départ précipité, pas de «traces de lutte», comme disent les journaux et les romans policiers. Seul le vieil ordinateur conserve son mystère, l'accès en étant barré par un mot de passe. Après en avoir essayé quelques-uns sans beaucoup d'espoir, Sabine, baille. Dehors, dans la boîte du pick-up à demi-pleine de neige, Loba dort déjà, roulée en boule, la truffe dans les poils de la queue. Sabine s'étend sur le divan en cuir noir fatigué, déplie et tire sur elle la couverture qui s'y trouve. Elle passe une nuit agitée, ne trouvant le sommeil qu'à l'aube.

À son réveil, la voiture de Tyson a disparu.

Sabine s'engage sur la route des chevreuils à petite vitesse, s'effaçant pour laisser les autres véhicules la doubler, inspectant le bas-côté, scrutant le sous-bois en contrebas. Depuis plus d'une semaine que Jessica n'a pas donné signe de vie, exception faite de son hypothétique apparition nocturne, la neige a largement eu le temps de recouvrir une Honda Civic, blanche de surcroît se dit-elle. Mais pour que personne ne la remarque depuis la route, même si l'accident est survenu au cours d'une tempête, il faut que la pente qu'elle a dévalée soit très abrupte et le sous-bois très touffu. La petite route rejoint l'autoroute où Sabine s'engage. Parvenue dans une zone où le bas côté plonge dans les bois, Sabine laisse le pick-up sur la bande d'arrêt d'urgence et entreprend de la longer à pied. Les camions la frôlent dans des hurlements de pneumatiques et des renâclements de bêtes furieuses. Elle parcourt ainsi plusieurs centaines de mètre, s'efforçant de percer du regard l'entrelacs des branches, son cœur se serrant chaque fois qu'un détail – une ombre, un reflet, une nuance de couleur – lui fait croire un instant à la présence d'un objet étranger à la forêt, puis se serrant à nouveau, de déception, une fois levée l'illusion. Elle va renoncer, lorsque soudain, son cœur fait un bond dans sa poitrine. Derrière le rideau des taillis, à guère plus d'une dizaine de mètres du bord de la route mais en contrebas de celle-ci, ce qu'elle a d'abord pris pour les branches noires d'une épinette gisant au sol lui semblent esquisser les contours d'une carrosserie.

haut que possible sans perdre l'adhérence. Peine perdue. La Honda ralentissait inexorablement. Que n'avait-elle déneigé complètement la voiture?? Avec le poids de la neige en moins, elle aurait peut-être gagné les quelques mètres qui lui manquaient pour parvenir au sommet de la côte... La lumière des phares du pick-up réfléchi par le rétroviseur extérieur lui faisait plisser les yeux. Les roues motrices de la Civic se mirent à patiner, l'avant à chasser. En désespoir de cause, Jessica écrasa à nouveau l'accélérateur, aggravant la dérive. Elle mit le levier de vitesse sur trois, puis sur deux, et enfin sur un. Sans résultat. Elle ne progressait plus d'un pouce.

«Hostie d'marde!»

Elle remit sur D, enfonça l'accélérateur. Le moteur rugit, les pneus hurlèrent, creusant une ornière jusqu'au bitume. La Honda se remit à gravir lentement la pente, centimètre par centimètre. Jessica braquait à droite puis à gauche pour contrer les caprices de la direction.

«Go!Go!Go!» Gémit-elle.

Courbée en avant sur le volant, comme si la voiture pouvait s'en trouver allégée, crispée comme si elle fournissait elle-même l'effort... L'autre attendait, ses pleins phares braqués sur elle, se repaissant sûrement du spectacle de sa proie se débattant dans le piège, savourant sa détresse, son cœur pourri gonflé de joie sadique. Une odeur de caoutchouc brûlé envahit l'habitacle. Les pneus? La courroie? Pas le moment que ça lâche!

«Allez! Vas-y! Vas-y!»

Sabine s'élance dans la pente sans même, cette fois, avoir pris le temps de chausser ses raquettes. À mesure qu'elle se rapproche de son objectif, elle se convainc qu'il s'agit bien d'une épave. Mais vu son état, vitres absentes, tôle noirâtre - elle semble avoir séjourné dans le sous-bois des années. Sans doute une voiture volée bien des années en arrière...

À moins que...

Petit à petit, l'horrible hypothèse s'impose à l'esprit de Sabine: la carcasse est bel et bien calcinée, ainsi que les branches des sapins qui l'entourent. Sabine stoppe net, une main sur la bouche, pétrifiée... Elle n'ose pas approcher davantage, redoutant ce qu'elle va découvrir. Elle a beau réunir tout son courage, ses membres sont comme figés. Elle devine le spectacle insoutenable qui l'attend, peut-être, à quelques pas. Il lui reste trois ou quatre mètres à parcourir avant que son regard pénètre à l'intérieur de l'épave par la fenêtre sans vitre. «Vas-y, tu dois savoir!» La presse une voix. Elle s'exhorte à rebrousser chemin, à laisser à la police le soin de découvrir si oui ou non... Mais c'est plus fort qu'elle, elle veut savoir et savoir tout de suite. Elle fait un pas, puis un autre, puis un autre encore, se penche, s'appuyant des mains sur les genoux, prise à la gorge par l'odeur de brûlé, et soudain tourne la tête et un gémissement déchirant, un cri de bête blessée s'échappe de ses lèvres. Elle se redresse précipitamment et plaque sur son visage deux mains gantées, d'entre lesquelles s'échappe une litanie inaudible. Son estomac vide lui semble se retourner. Elle demeure ainsi un long moment, prostrée, puis finit par faire volte-face et s'acheminer vers la

route, escaladant le ravin en trébuchant à chaque pas, aveuglée par les larmes qui jaillissent et inondent son visage convulsé d'horreur et de chagrin.

Elle est assise sur le banc de plastique qui sert de banquette arrière au véhicule de patrouille. Elle est enveloppée dans une couverture, un mug en acier inox entre les mains, le regard tourné en dedans, tremblant de tous ses membres. Une femme en uniforme de police se tient debout près d'elle, accoudée à la voiture, les pieds croisés, une main sur les hanches, le menton dans l'autre. Le gyrophare lui jette sur le visage des lueurs bleues et rouges. La voie de droite de l'autoroute a été barré. Le dispositif de sécurité routière a été déployé. Une ambulance attend, et en arrière du véhicule de police, un agent ouvre le barrage de cônes pour livrer passage à la dépanneuse. Les occupants des véhicules de passage la dévisagent avec un mélange de curiosité et d'effroi, la prenant sûrement pour la victime de l'accident. Une équipe s'affaire à déneiger un périmètre autour de la carcasse calcinée, déjà un policier en combinaison blanche, les mains gantées de vinyle bleu, une mallette ouverte à ses pieds, est accroupi devant le siège du conducteur. La portière gît dans la neige à quelques pas, noire, tordue. Un agent, le collègue de la patrouilleuse, un sexagénaire athlétique, déchiffre la plaque minéralogique. Enfin, le fonctionnaire ganté de bleu fait signe aux brancardiers qui s'engagent dans la pente, l'un d'eux portant une civière, l'autre un paquet noir sous un bras. Le premier pose la civière à terre, le second déroule dessus ce qu'il transportait, un grand sac noir. Sabine entend le chuintement de la fermeture éclair et ferme les

yeux. Elle ne les rouvre que lorsque des claquements de portière et un bruit de moteur lui indiquent le départ de l'ambulance, pour la voir s'engager à petite vitesse sur la route en direction du village. Elle a le temps d'apercevoir le visage blasé du conducteur, l'un des deux brancardiers: pour lui, comme pour tous les autres acteurs de la scène ce n'est qu'un accident de la route de plus.

Le patrouilleur mâle a regagné le véhicule de police pour consulter l'ordinateur, tandis que le dépanneur, un petit bonhomme rondouillard au look de biker, entreprend de dérouler le câble du treuil.

«C'est vous qui nous avez appelés la semaine dernière, n'est-ce pas? Demande la blonde avec douceur.

-Exact. Votre collègue va sûrement vous le confirmer, cette voiture est apparemment celle de la jeune-femme que, selon les agents en faction cette nuit-là... j'ai *cru voir* s'enfoncer dans les bois poursuivie par un motoneigiste.» Répond Sabine d'une voix encore faible et tremblante.

La patrouilleuse tourne vers son collègue un visage interrogateur. Celui-ci lui retourne un petit signe de tête affirmatif. La blonde se tourne à nouveau vers Sabine:

«Il serait bon que vous veniez me voir au bureau pour faire une déposition.»

Sabine hoche la tête affirmativement.

Le petit bonhomme à barbiche blanche et au bandana noué sur la tête déroule le câble du treuil. L'ayant arrimé à l'axe des roues de l'épave, il regagne la chaussée en ôtant ses gants puis actionne un des

boutons de sa télécommande. La carcasse s'ébranle, s'extrait de la couche de neige et commence alors sa lente remontée, sous les yeux horrifiés de Sabine. Tous les spectateurs de la scène découvrent les tôles noircies, les pneus fondus, les sièges sans garniture, les restes d'un brasier infernal dont la température a du atteindre un niveau effrayant. Le coffre bée, sans doute soufflé par l'explosion du réservoir.

Après un long silence, Sabine sort de sa prostration, se racle la gorge et articule, faisant effort pour s'exprimer distinctement:

«Ce n'est pas elle qui était dans la voiture.»

La fonctionnaire se frotte un instant le menton et répond doucement:

«C'est ce que l'autopsie déterminera, si l'état du corps le permet.»

Sabine dit pour elle-même, entre ses dents, en secouant faiblement la tête, quelque-chose comme:

«On ne peut pas attendre jusque là.

-Comment?» Demande la patrouilleuse.

Mais Sabine, à présent, se tait. Elle s'extrait de la voiture de police et se dirige, toujours drapée dans sa couverture de survie dorée, vers le dépanneur, à présent occupé à charger l'épave carbonisée sur le plateau de son camion. Il jette à Sabine un coup d'œil tranquille.

«C'est vous qui l'avez trouvée?» Demande-t-il.

Sabine opine, puis, se sentant encouragée par la bienveillance du bonhomme, demande:

«Est-ce que vous pensez que le choc a été suffisant pour provoquer l'incendie?»

Il la dévisage un moment. Sabine aperçoit le regard de l'agent de police braqué sur elle.

«J'ai vu beaucoup d'accidents, Madame. Et je ne pourrais pas jurer que le choc est la cause de l'incendie. La neige a dû ralentir la voiture pas trop brutalement. L'airbag était même pas déployé. C'est le genre de cas où le conducteur s'en sort avec une belle frousse et une facture de remorquage. Si elle avait pas brûlé, elle redémarrerait sûrement au quart de tour une fois remise sur ses roues.

-Vous n'avez pas reçu un appel pour le secteur, il y a une semaine de ça?

-Je suis pas de service 24 heures -7 jours. On est quatre chauffeurs à la compagnie.

Le gars qu'était de service a sûrement classé l'affaire s'il a pas vu la voiture ni le client et que le client a pas répondu au téléphone.

-Je comprends, dit-elle. Est-ce que je peux avoir votre carte? J'aimerais discuter avec vos collègues.»

L'homme va prendre dans la cabine du camion une carte et la lui tend.

«Je vous remercie...» Dit Sabine.

Elle a tourné les talons, lorsque, dans son dos, le dépanneur l'interpelle.

«Madame...»

L'homme marque une brève hésitation. Il jette un coup d'œil à la blonde toujours appuyée bras croisés au véhicule de police qui ne les quitte pas des yeux, puis fait signe discrètement à Sabine d'approcher. Sabine revient sur ses pas. L'homme darde sur elle un

regard fixe et dit à voix basse, à peine audible:

«Le levier de vitesse était sur neutre.»

Sabine demeure un instant sans comprendre, puis écarquille les yeux.

«Vous voulez dire que...»

Le dépanneur lève la main d'un geste impuissant, serre les lèvres en signe d'ignorance et tourne les talons sans rien ajouter.

21/

Le sommet de la côte! Elle l'a fait! Elle est passée! Un immense soulagement envahit Jessica. La Civic dévale la descente. À présent, l'autoroute n'est plus très loin. Elle se remémore le trajet jusque-là. Non, non, plus de montées. Sauvée! Quelle frayeur. Elle est prise d'un rire nerveux. Bientôt, elle aborde la voie d'accélération. Le chasse-neige est passé il y a peu sur la 16, qui n'est tapissée que d'une fine couche de neige. «Ça va ben, mon affaire!» Elle s'élance. Les phares de l'autre ne s'encadrent même plus dans son rétroviseur. Il se peut qu'il ait lâché l'affaire pour cette fois. Que peut-il espérer à présent? Dans dix minutes, elle sera en sûreté chez Sabine. S'il tente quelque-chose alors, les cochons débarquent au premier coup de fil. «Joyeux Noël, 'sti'd'cave!» lance t-elle en pointant un doigt d'honneur en direction de son rétroviseur. La Civic file à présent bon train sur l'autoroute. Jessica allume la radio, sourit. Sa station préférée diffuse un dubstep aux accents de pow-wow, la marque d'un dj Anish-nah-be de Winnipeg. Elle visse le bouton du volume. Des soubresauts secouent la voiture, le moteur hoquette et cale, tous

les voyants du tableau de bord allumés.

«Non! Non!»

Il lui reste juste assez d'élan pour aller s'échouer sur la bande d'arrêt d'urgence. Elle tourne la clé à plusieurs reprises convulsivement en gémissant. Une fois, le moteur repart. Puis cale. Elle demeure un instant consternée, impuissante, dans le silence écrasant de l'habitacle. D'un coup d'œil au rétroviseur, elle l'a repéré: deux trous d'épingle dans le rectangle obscur. Comment est-ce possible? Pourquoi le sort s'acharne t-il ainsi sur elle? Soudain, elle est frappée d'une évidence: ce n'est pas le sort qui s'acharne. Du sucre. Il a mis du sucre dans son réservoir. Comme on empoisonne un gibier et le traque jusqu'à ce qu'il succombe. De sa poche, elle extirpe d'une main tremblante son téléphone. Contacts.

CAA.

«Pour le service en Français, appuyez sur le 2. Tous nos représentants sont présentement occupés. Le temps d'attente est d'environ...

La voix calme du standardiste. Elle l'interrompt pour lancer:

«Je suis en panne sur la 16 en direction Est, près de la sortie du lac Wendigo...

-On vous envoie quelqu'un. Comptez au maximum trois quart d'heure.

Déjà, la lumière des phares derrière elle envahit l'habitacle. Le ronronnement du moteur. Juste avant de raccrocher, elle entend la voix du standardiste: «Madame?»

Il n'y a plus rien à faire

que se jeter dehors

arrêter une voiture...

Son cœur bat violemment. Elle déboucle sa ceinture aussi vite qu'elle le peut de ses mains moites et tremblantes, saisit la poignée.

Elle pousse une cri de terreur. Une ombre obscurcit la vitre qui, l'instant d'après, vole en éclats. Elle se jette sur le siège du passager, ouvre la portière opposée, jaillit de la voiture.

Il est sur ses talons. Elle entend son souffle, son ombre la dépasse. Elle n'a pas parcouru trois mètres dans la neige du bas côté qu'il est sur elle.

22/

Le petit appartement de Jessica est éclairé par l'ampoule nue du plafonnier. Les fenêtres dépourvues de rideaux, miroirs obscures, reflètent les silhouettes affairées de Sabine et Tyson. Tous deux sont penchés sur des boîtes en carton béantes.

Sabine intrique les coins des rabats de l'une d'elles, qu'elle vient d'achever de remplir, puis la porte sur une pile dans le vestibule. Elle se dirige vers la chambre à coucher. Au-dessus du lit est accroché un grand piège à rêves qu'elle empaquette soigneusement. Puis elle entreprend de s'emparer un à un des livres que contient une étagère, et, après en avoir lu le titre, les range dans une boîte. Intercalés avec des romans sentimentaux, figurent un recueil de poèmes de Pauline Johnson, un volume intitulé «Anish-nah-be – contes adultes du pays Algonquin», des ouvrage de botanique... L'étagère dépouillée de ses livres, Sabine la déplace pour jeter derrière un coup d'œil. Elle

aperçoit quelque-chose, s'agenouille et tend le bras pour s'en saisir. Un bandeau garni de perles de couleurs, noires, turquoises et jaunes, organisées en un motif géométrique, doté d'un cordon en guise de fermoir. Un bracelet algonquin. «Ravissant.» Murmure t-elle.

Lorsqu'elle le montre à Tyson, à peine l'a-t-il aperçu qu'il s'exclame:

«Oh, tu l'as trouvé!» Puis ajoute: «Elle l'a cherché partout.» Il prend le bijou, le tourne et le retourne entre ses doigts religieusement. Puis il le tend à Sabine en souriant tristement. «Prend-le,» dit-il, «elle aurait voulu que tu l'aies.»

Sabine hésite un instant puis s'en empare avec reconnaissance et se le passe autour de son poignet.

«Je suis contente d'avoir quelque-chose qui provient d'elle.»

Dit-elle avec émotion.

«Je vais t'aider.» Dit il, en faisant à Sabine signe d'approcher.

Cependant qu'il noue le cordon adroitement, elle contemple avec intérêt – et même avec plaisir, doit-elle s'avouer - le visage de Tyson, sa mâchoire carrée, son nez à peine busqué, ses lèvres pleines, ses grands yeux d'un noir profond ombrés par de grands cils, ses bras noueux. Ses cheveux de geais comme ceux de Jessica tombent sur ses larges épaules. Il lui paraît plus grand qu'elle l'avait estimé d'abord, la dominant d'une tête. Il porte des vêtements noirs près du corps et des bottines de cuir dont l'ensemble contraste avec sa mise négligée de leur première rencontre. Sabine ne reconnaît plus en lui le jeune-homme «paumé» et un peu veule d'alors. Il prend la main de Sabine dans la sienne et contemple le poignet ainsi orné.

«Il te fait vraiment bien!»

Il lève les yeux sur elle et leurs regards se croisent, demeurent un instant plongés l'un dans l'autre.

«Je le lui rendrai.» Dit-elle d'une voix tremblante mais déterminée en retirant doucement sa main de celle de Tyson.

Elle a une brève hésitation, puis lève l'autre main, brandissant un livre.

«J'ai trouvé ça, aussi.

-Barbara Cartland. Mmm. C'est pas ben ben mon style.»

Elle ouvre le volume. Les pages en ont été découpées et dans l'espace ainsi ménagé est nichée une épaisse liasse de billets.

«Les dix piasses dans le tiroir à bobettes, c'était un leurre... Si tu me donnes l'adresse de sa mère, je vais lui envoyer tout ça.»

Tyson lève sur elle un regard de chien battu.

«J'vais la voir pas plus tard que d'main...

-Je sais.»

Elle le considère d'un œil scrutateur.

«Ok, j'comprends. Y'a pas de problème.» Dit Tyson, en se baissant pour reprendre son empaquetage.

Sabine se racle la gorge. Elle lui tend le livre.

«Tu y ajouteras les dix piasses et tu les lui donneras?»

Tyson se lève, ouvre le tiroir de la commode qui contient encore les sous-vêtements de Jessica. Il y fourrage et en tire un billet de dix dollars qu'il brandit.

«Je suis désolée...» Dit Sabine, penaude. «J'ai vécu trop longtemps avec un homme qui vivait à mes crochets. Il se servait dans mon porte-monnaie...

-Y'a pas d'trouble.» L'interrompt Tyson. «Mets ça avec le reste. Pis si ça t'tente d'emballer les bobettes...c'est mieux que ça soit toi qui le fasse, non?

-Tiens.» Dit Sabine en lui tendant le volume. «Prends-le. Je suis contente de connaître un homme en qui je peux avoir confiance.»

Il se saisit du livre, y glisse le billet de dix.

«Je pense que c'est plus le genre de lecture à Suzanne.»

Commente t-il avec un clin d'œil.

Sabine le dévisage comme frappée d'une évidence. Ses pommettes hautes, ses yeux sombres, sa chevelure noire.

«Tu es amérindien, toi aussi, hein?»

Il sourit.

«Jess et moi on est de la même communauté. On a quasiment grandi ensemble. Ma mère l'avait plus ou moins adoptée, parce que ça allait pas ben ben chez elle. Son père s'est suicidé quand e'était p'tite et sa mère était portée sur la bouteille. Ça allait pas ben ben chez moi non-plus, mais c'était correct.» Dit-il avec un rire sans joie. «Elle a eu un passage particulièrement difficile à l'adolescence. Elle avait douze ans quand elle a essayé d'en finir, comme son père. Elle avait écrit une lettre où elle expliquait qu'elle voulait aller le rejoindre. On l'a trouvée à temps, avant que les cachets aient fini d'agir.» Il garde le silence un instant, puis: «On dirait qu'on a ça dans l'sang, nous autres. Mon frère s'est jeté sous le métro de Montréal...

«Ça n'a rien à voir avec le sang, Tyson...» L'interrompt Sabine.

Un sourire énigmatique et doux passe sur ses lèvres. Puis il reprend:

«Elle a été ballottée de réserve en réserve, pis sa mère a fini par revenir se fixer dans notre communauté, où vivaient encore ses parents. Elle était malmenée par les autres. Moi-même j'étais un peu mis à l'écart, aussi, à cause que ma mère était une Cree. Jessie était petite quand elle est arrivée chez nous. Mais elle a jamais été bien acceptée. Elle était sauvage et solitaire. À l'adolescence, ça a juste tourné au harcèlement. Après sa tentative, j'ai pris soin d'elle. Je l'ai emmenée dans l' bush, trapper, pêcher, ou juste faire des *rides* sur mon Skidoo... Sa kokum l'a prise avec elle dans la tente de sudation, ça l'a aidée beaucoup aussi à se débarrasser de ses mauvaises pensées...»

Sabine, accroupie face à Tyson, l'écoute avec une attention silencieuse, en hochant seulement la tête de temps en temps. Tout en prêtant une oreille attentive à ses confidences, elle se laisse envahir par un sentiment nouveau contre lequel elle n'essaie pas de lutter.

«Et toi, qu'est-ce que tu fais ici, maintenant...?» S'enquiert-elle enfin.

«Tu veux dire alors que Jessie m'a laissé?» Il hausse les épaules. «Je continuais à veiller sur elle. C'est ce que j'ai toujours fait. Ma vie a... avait pas tellement d'autre sens que ça.»

Il baisse la tête, contemplant le plancher entre ses pieds, soupire.

«Fait qu'maintenant, j'sais pas ben. Ça se peut que j'rentre chez nous.»

Sabine demeure un instant silencieuse, se mordant les lèvres.

«Tyson, je devrais peut-être pas te le dire, mais... J'ai revu Jessica après sa disparition. Je veux dire: après son... soit-disant...

accident.»

Il lève sur elle un regard blasé, hoche la tête tristement.

«Elle a brûlé dans sa voiture.»

Sabine secoue la tête, déglutit, articule:

«Je ne pense pas que c'était elle.»

Il la considère avec un étonnement à demi-sceptique.

«Ben, là?»

Elle le dévisage.

«Je pense que le taré qui l'a enlevée a mis le cadavre d'une autre femme à sa place avant de mettre le feu à la voiture. Elle a appelé le remorquage, Tyson.

Il secoue la tête.

«Ça veut rien dire. La voiture peut avoir pris feu après qu'elle ait appelé. Ça se passe pas comme dans les films, là, le char qui sort d'la route pis *bang!*» Il illustre son propos en mimant des deux mains une explosion.

«Je l'ai vue, Tyson. Par une nuit de tempête. Dans la forêt. C'était elle.»

Il secoue à nouveau la tête:

«Ou son fantôme...

-Les fantômes, ça laisse pas d'empreintes de pas dans la neige!

-Pis même si c'était elle, c'est quoi ses chances d'avoir survécu dans la forêt, la nuit, en plein hiver, en pleine tempête!» Il se tait un instant puis ajoute: «Et... blessée, en plus.

Sabine, bouche-bée, le considère les yeux ronds.

«Je ne t'ai pas dit qu'elle était blessée.» Articule t-elle enfin

sourdement.

Tyson demeure muet, baisse les yeux.

«Tyson... Comment tu peux savoir ça?»

Il pose sur elle un regard en dessous.

«J'en sais rien. Je le sais, c'est tout.»

Elle pose sur lui un regard durci.

«Je te conseille de me fournir une meilleure explication. Parce-que...»

Tyson hoche la tête.

«Ok, mais tu vas pas me croire. J'aurais mieux fait de me taire, là. J'ai un don... Je vois des choses... Des fois je sais des affaires sans savoir comment. Je les sais, pis c'est ça.

-Et qu'est-ce que tu sais d'autre?» Interroge durement Sabine.

Il contracte les lèvres et hoche la tête.

«Rien. That's it, that's all. C'est ça qu'est ça.

-Donc, tu admetts que c'était peut-être pas elle dans la voiture?

-Que ce soit elle ou pas, elle est morte pareil, à c't'heure.

R'garde, j'vais pas donner de faux espoirs à sa mère. Je vais aller l'enterrer. Ou celle qui la représentera auprès des siens. Je ferai comme si c'était elle qu'était dans le cercueil. Et je ferai mon deuil pareil. J'vais sortir mon vieux Skidoo pis faire des runs plein gaz sur la rivière, en espérant que les souvenirs restent en arrière. Pis si j'passe à travers la glace, ça s'ra pas pire. J'irai la r'joindre.

Sabine pose une main sur le bras de Tyson. Elle garde le silence un instant, pensive, puis:

«Si jamais tu avais d'autres...visions... Ça m'aidera sûrement...»

Tyson hausse les épaules.

«Pas d'trouble. Je te laisserai savoir. Mais comptes pas trop là-dessus, là.» Ajoute t-il en souriant amèrement. «C'est pas comme si j'avais des crises aux cinq minutes.»

Après voir terminé d'emballer le petit avoir de Jessica, ils transportent les boîtes dans la Mazda de Tyson. Elles emplissent tout juste le coffre et la banquette arrière. Ils se serrent longuement dans les bras l'un de l'autre et il semble à Sabine troublée que ce n'est pas qu'un hug amical. Lorsqu'il a pris place au volant, il actionne la commande d'ouverture de la vitre.

«Ça marche, cette fois. Tu as une batterie neuve?» Commente Sabine en souriant.

«Ça va me prendre ça. J'ai une longue route à faire. Pour aller...et revenir.» Ajoute t-il.

Elle se penche, plonge un instant son regard dans celui de Tyson. Il la dévisage d'yeux agrandis par une surprise malicieuse, puis un large sourire illumine son visage, tandis qu'elle se redresse, rougissante.

«Fais bonne route.»

23/

Avant que Jessie ait eu le temps de se relever, une masse s'abat sur elle. Le visage enfoncé dans l'hostie d'marde blanche, elle étouffe. Les bras tordus dans le dos, elle sent les liens lui entrer dans la chair des poignets. Elle sent qu'on lui lie les pieds. Elle se cabre, se tortille frénétiquement comme un saumon hors de l'eau, tandis qu'elle est

soulevée de terre, jetée sans ménagement dans la boîte du pick-up, sa tête heurtant la tôle. Une ombre mouvante. La portière droite s'ouvre à la volée. On extrait du siège passager quelque-chose de lourd et de volumineux. La silhouette encapuchonnée se penche derechef sur elle. Elle a un mouvement de recule, mais l'ombre s'efface à nouveau, tirant à elle un objet cubique. Un temps. Elle n'entend plus que le grondement du moteur du camion, en sent les trépidations dans tout le corps. La neige lui fouette le visage. Puis le camion s'ébranle, moteur rugissant, lancé à plein régime, parcourt quelques mètres et s'immobilise. Une minute s'écoule. Puis une lueur orangée monte dans le ciel. L'instant d'après, le pick-up se rue en avant, patinant de droite et de gauche; comme, sa trajectoire stabilisée, il prend de la vitesse, une violente explosion retentit, illuminant un bref instant le ciel, transformant les flocons en une pluie d'or.

Le pick-up roule à tombeau ouvert. Les lampadaires défilent, dans un clignotement lumineux accéléré, comme si la gueule qui l'a happée la mastiquait. Après quoi l'obscurité la déglutit.

24/

Comme chaque fois qu'elle prend le volant, Sabine tourne le bouton de la radio. Ce n'est que lorsque le moteur s'est échauffé à gravir la première côte qu'elle lance à fond la ventilation du chauffage, la température réglée au maximum, le jet d'air chaud dirigé vers le pare-brise. Pour empêcher la vapeur de son souffle de s'y condenser et d'y geler. C'est ainsi qu'elle a vu s'y former une craquelure d'un pied de long, par un matin particulièrement glacial de

janvier. Un véhicule sans chauffage n'est pas plus utile ici en hiver *«qu'un trou dans la tête»* lui avait dit Jack. La voix de l'animateur de la CBC est couverte par le souffle de la ventilation, mais le mot «pied» fait dresser l'oreille à Sabine. Elle donne un de tour de vis au bouton du volume. «...le mystère semble enfin élucidé. Nous recevons Erin Sullivan, légiste au département des personnes disparues, qui va nous en dire plus. -Merci de me recevoir... Oui... Ce qui nous a mis la puce à l'oreille, c'est que les chaussures échouées dans lesquelles les pieds étaient enfermés avaient des caractéristiques communes: elles possèdent toutes des semelles à coussin d'air. Ce modèle de baskets a connu un engouement à une certaine époque et c'est ce qui explique l'émergence, passez-moi l'expression, du phénomène, de manière aussi subite. Je m'explique. Les pieds, les mains et même les têtes ont tendance à se détacher spontanément des cadavres des noyés qui ont séjourné un certain temps dans l'eau. Mais une fois séparés, ils coulent ou sont mangés par des animaux marins et on ne les retrouvait jusqu'à présent pas davantage que les autres parties des corps. Mais ces chaussures ont la propriété de flotter et la configuration de la Salish, son étroitesse, ses nombreuses baies, courants etc, fait que tout ce qui y flotte finit par s'échouer sur ses côtes. L'intérêt pour mon département de ces découvertes, c'est qu'elles permettent dans certains cas d'apporter des réponses aux attentes douloureuses des familles de proches disparus en mer dont le décès n'a jamais été confirmé faut d'avoir retrouvé les corps. Il est assez facile de déterminer, d'après le modèle de chaussure, ce que nous faisons en collaboration avec les fabricants, l'année de leur fabrication et de les comparer avec les listes

de naufragés ou de cas de suicide par noyade de cette année-là et encore plus facile, bien-sûr, de déterminer le sexe du ou de la propriétaire de la chaussure. Nous pouvons ensuite affiner nos recherches en localisant les points de vente ayant commercialisé ce modèle de chaussure pour la période considérée et confirmer nos hypothèse en comparant les ADN quand c'est possible...» Sabine d'abord stupéfaite, demeure pensive à l'écoute de ces explications. Elle coupe la radio pour pouvoir se concentrer sur ses réflexions. Ainsi, se dit-elle, ce que les media présentaient comme la possible provocation macabre d'un tueur en série n'était que le fait du hasard. Est-ce que je ne serais pas moi-même victime de mon imagination morbide? Se peut-il que, comme ces malheureux pêcheurs de Colombie Britannique, Jessica ait péri dans un banal accident? Que la jeune-femme et le type en moto-neige aient été simplement à la recherche de leur chien? Après tout, pense t-elle, au milieu de la tempête nocturne, conditionnée comme elle l'était par la disparition récente de son amie et ces histoires d'enlèvements de femmes natives, elle peut fort bien avoir amalgamé les informations en une théorie convaincante. Se méfie t-on jamais assez des raisonnements les plus *convaincants*? La nature ne nous apporte t-elle pas toujours de nouvelles preuves que l'inventivité du hasard surpasse la faculté de raisonnement humain?

*

Dans les verres des lunettes de Nadine, la silhouette de Sabine en ombres chinoises se reflète, encadrée sur fond lumineux. Un arceau matelassé noir ceint son front maintenant appuyée au dossier du fauteuil une tête démesurément grande par rapport au buste d'enfant

sur laquelle elle est posée sans, semble t-il, y être reliée par un cou. Des lèvres au dessin gracieux découvrent une dentition prognathe. La bouche est surmontée d'un nez droit et délicat. Ses grands yeux noirs brillants et mobiles sont dominés par un front haut. Son visage est encadré par une cascade de beaux cheveux noirs, sa grande fierté, déferlant sur ses épaules.

«Qu'est-ce qui te permet d'affirmer que la voiture n'a pas pris feu spontanément?» Questionne t-elle.

«Le levier de vitesse était sur le neutre...

-Et donc?

- Ça ne veut peut-être rien dire, elle peut s'être trompée sous le coup de l'émotion. Mais logiquement, le moteur a du caler, donc il est peu probable qu'elle ait éprouvé le besoin de mettre le levier de vitesse sur «park». Mais encore une fois, l'habitude prend souvent le pas sur la logique. Mais qu'elle l'ait mis sur «neutre», ça n'a aucun sens. Sauf si quelqu'un a mis au point mort pour pousser la voiture dans la pente. Le gars qui était de service cette nuit-là à la compagnie de remorquage a reçu un appel pour le secteur. Il s'est rendu sur les lieux, mais il est rentré bredouille, après avoir essayé d'appeler plusieurs fois, sans succès. Il a du en déduire que le conducteur s'était tiré d'affaire avant son arrivée. Je pouvais douter parfois d'avoir bien reconnu Jessie l'autre nuit, mais là, là, j'ai plus de doute. Et le soir où cette jeune-femme me déboule sous le nez, c'est une semaine après l'accident. Parce-que je suis certaine que Jessica se rendait chez moi quand elle a quitté la route. Je te rappelle que je l'attendais pour souper. De là où elle a surgi du bois à la Transcanadienne, il y a peut-

être dix kilomètres à vol d'oiseau. Qu'est-ce qui passé dans le temps et l'espace entre les deux, c'est ce que je compte bien découvrir.

-Donc, selon toi, C'est une mise en scène. On a fichu le feu à sa voiture pour faire croire à sa mort?

- C'est pas Jessie qui a brûlé, j'en donnerais ma main à couper. Et donc elle est peut-être encore en vie quelque-part. La seule explication, c'est qu'elle a été enlevée par un frappé qui passait par là, qui voulait s'offrir un cadeau de Noël. Un frappé avec un pick-up rouge. Qui ne sait pas que je sais qu'il a une voiture qui ressemble à la mienne et qui n'a aucune idée de l'avantage, si mince soit-il, que ça me donne.

-Et qui habite le coin... Peut-être quelque-part entre la route des Chevreuils et celle des originaux, puisqu'il a changé de moyen de locomotion pour la prendre en chasse.

-En plein ça, comme dit Jessie. Sauf s'il transportait un Skidoo dans la boîte du camion, ce qui est courant ici.»

Tout en conversant avec Nadine, Sabine pianote sur le clavier de son ordinateur.

«Je suis sur Google. Il y a en gros une demi-douzaine de maisons regroupées le long d'une petite rue, la rue des Érables, figure toi, pour l'imagination ils repasseront, qui prend sur la routes des originaux, et trois propriétés isolées. Un truc qui s'appelle «Suffolk Pink»... J'ai déjà vu ça quelque-part, mais où?

-Sabine, va chez les flics. Ne prends pas de risques.

-J'y suis allée, chez les flics. L'autopsie n'a pas permis d'identifier le corps. Trop brûlé. Elle n'avait pas de dossier dentaire.

Tout ce que l'examen a révélé, c'est que c'était bien une femme, jeune. Mais la comparaison avec des personnes disparues est quasiment impossible. Et quelque-chose me dit que la police n'est pas déterminée à tenter l'impossible. La position du sélecteur de vitesse n'a pas l'air de les troubler plus que ça. Ils vont classer l'affaire, Nadine. Le cadavre va être inhumé au Québec. Je n'ai que trop perdu de temps. Je n'irai pas à l'enterrement. J'ai mieux à faire ici. PUTAIN!!!

-Qu'est-ce qu'y a? Tu m'as foutu une de ces trouilles!

-L'autre taré, là, le Jack...

-Oui, quoi? Je croyais qu'il était sympa?

-Plus maintenant. Je viens de regarder sur l'acte de vente.

-Et?

-Il habite rue des fucking Érables!

-Et il a un pick-up rouge?

-Non, merde. Mais j'en sais rien, p't'être qu'il les collectionne...

Il en a peut-être un dont il ne se sert que pour faire ses saloperies...

-Tu crois? Un genre de Dr Jeckyl des red-necks?

-Et ce qui est bizarre c'est que la propriété était à son seul nom, il est pas fait mention de sa femme...

-Il est marié?

-L'autre jour je l'ai vu au dépanneur en compagnie d'une femme que j'entendais lui réclamer de l'argent...J'ai cru qu'il s'agissait d'une pension alimentaire...

-Tu crois qu'elle le faisait chanter?

-Va savoir... Putain!

-Quoi, encore?

-Le truc sous l'escalier...

-Quel escalier?

-Je te laisse, Nadine. J'ai un truc à vérifier.»

Elle se lève précipitamment de sa chaise, disparaît de l'écran de Nadine.

Sabine s'arme de sa visseuse et d'une lampe-torche et se dirige d'un pas résolu vers l'escalier menant au sous-sol. La porte du réduit s'ouvre en grinçant. L'ampoule nue qui pend au plafond oscille en projetant sur les parois d'inquiétantes ombres mouvantes. Sabine s'agenouille et entreprend fébrilement d'ôter les vis maintenant le panneau qui ferme le fond du placard. Cela fait, elle dépose au sol la planche de contreplaqué. L'ampoule éclaire à présent le double-fond, qui révèle ses moutons de poussière, ses toiles d'araignées, et une trappe de visite circulaire, comme celle des bouches d'égout, encastrée au sol. Sabine la considère les yeux agrandis par un mélange de stupeur et d'effroi. Elle saute sur ses pieds, pour revenir équipée d'un pied de biche. Elle introduit l'extrémité de celui-ci dans l'interstice entourant la lourde plaque de fonte et bande ses muscles. L'outil ripe, tinte sur le sol cimenté. Elle recueille son coude droit dans sa main gauche et grimace. Elle s'en veut de ne pas avoir pris le temps de chercher ses gants de cuir. Mais elle ne peut se résoudre à prolonger l'anxiété qui la tenaille. Lorsque les picotements dans son bras ont cessé, elle recommence sa manœuvre en redoublant d'application et cette fois parvient, en pesant de tout son poids sur son outil, à soulever suffisamment la plaque pour la faire pivoter de côté. Une odeur fétide s'échappe de l'ouverture. Une odeur d'œuf pourri. «La

porte de l'enfer!» Songe t-elle. S'appuyant du dos au mur, elle pousse des pieds la plaque, de toute la force de ses jambes, dégagant un espace suffisant pour y couler un regard tout en y passant la main tenant la torche. Le trou d'homme donne accès à de gros tuyaux, sûrement ceux du système d'assainissement. De sa main endolorie, Sabine promène le faisceau livide de droite et de gauche. La fosse semble former un angle droit et se poursuivre au-delà de la portée de son regard et de la lampe. Il va lui falloir descendre dans ce trou humide et puant. L'odeur de sulfure d'hydrogène ne semble cependant pas assez forte pour indiquer une concentration dangereuse. Sabine s'assoit au bord du trou; enfin, après une hésitation, s'appuyant des mains au rebord, elle se coule dans l'obscurité d'encre. Ayant pris pied au fond de la fosse, sa tête émerge de l'ouverture; elle saisit sa lampe, se baisse et, fronçant le nez, s'engage plus avant dans la cavité. Elle en examine tous les recoins. Toutes les surfaces disparaissent sous une épaisse couche de poussière, y compris les toiles d'araignées qui drapent les coins des murs et du plafond et, dans un coin, ce qui semble le squelette d'un petit animal -un rat à en juger par la taille. Et un autre un peu plus loin. Et un autre encore. Pourtant, pas trace de poison... Sabine frissonne et pointe d'une main tremblante sa lampe-torche vers le coude qu'accuse la fosse à l'extrémité opposée, où s'enfonce le tuyau. Elle rassemble tout son courage et se dirige à pas mesurés de ce côté, chacun d'eux l'éloignant de l'issue d'où tombe la lueur chaude de l'ampoule, du monde familier, de l'intérieur rassurant de la maison dont elle s'enfonce à présent dans le cloaque. Des nuages de vapeur s'échappent de sa bouche, panaches blancs dans le faisceau

blafard de sa lampe. À mesure que s'efface le coin du mur qui lui cache le prolongement du sous-terrain, son cœur bat plus fort, sa respiration s'accélère, elle sent de la sueur s'insinuer entre ses doigts malgré le froid qui règne dans le trou. Un détail étrange attire son attention: des trous dans la chape qui couvre toute la surface du trou d'homme, disposés en arc de cercle. Des trous creusés par des doigts dans le béton frais. Une main gauche.

Celle du diable!

Elle hausse les épaules. Le maçon a du perdre l'équilibre en lissant manuellement la chape. (Impossible de descendre un hélicoptère dans ce réduit.) Un droitier, qui devait donc tenir dans sa main droite sa taloche.

Jack est-il gaucher ou droitier?

«Ton imagination s'emballe, ma vieille. Ton imagination à cent balles. Ah ah!»

*

Dans le bureau de Sabine plongé dans la pénombre, sur l'écran de son ordinateur, le visage interdit de Nadine apparaît, scrutant les quatre coins de l'écran.

«Sabine? Tu es là? J'ai cherché Suffolk Pink. C'est une couleur, celle d'un badigeon à la chaux teinté avec du sang de cochon, utilisé dans le Suffolk en Angleterre pour peindre les granges...»

Une fente lumineuse se forme sur l'écran, un reflet allant s'agrandissant, celui de la lumière du séjour encadré par la porte du bureau pivotant lentement sur ses gonds.

«T'as trouvé quelque-chose sous l'escalier?»

Soudain, elle tressaille, sa voix s'étrangle, sa bouche s'entrouvre, ses yeux s'agrandissent...

«Vous êtes qui?» Lance t-elle d'une voix que l'émotion rend chevrotante.

Une silhouette s'encadre dans le reflet sur l'écran du rectangle lumineux de la porte. Et ce n'est pas la silhouette de Sabine. Celle-ci est de haute stature. Elle obture l'ouverture dans son entier.

Nadine saisit son portable et compose fébrilement un numéro en jurant entre ses dents.

«Putain de bordel de merde!»

Une sonnerie retentit aussitôt. L'ombre s'avance envahissant l'écran, une large main se tend. La sonnerie cesse.

«Allô, crie encore Nadine. Allô, putain!»

Le rectangle lumineux dans l'écran rapetisse. La porte se referme lentement sur l'obscur silhouette.

Sabine tourne le coin du souterrain et s'avance dans l'étroit boyau qui le prolonge. Puis elle pousse un soupir de soulagement. Ce recoin n'abrite qu'une pompe, sans doute destinée à faire remonter les eaux-vannes vers un champ d'épuration situé en amont.

Nadine pianote à présent sur le clavier de son ordinateur.

«Bureau de police de Perpette-les-trois érables...» Gémit-elle.
«Alleeez...»

Elle saisit à nouveau son téléphone et en tapote les touches, le colle à son oreille, se mordant les lèvres tandis que s'égraine la sonnerie.

«Oh non...Pourquoi j'ai parlé de l'escalier...Quelle conne!!!»

Jessica tremble de tous ses membres, tant sous l'effet de la panique qu'à cause du froid terrible qui la transperce. Ne prévoyant que de passer d'un intérieur à un autre dans une voiture chauffée, elle n'a prévu qu'une tenue légère. Elle s'efforce, en dépit de tout, de faire marcher sa cervelle. Réfléchis. *Réfléchis!* Tu fais quoi, maintenant? Sauter en marche? L'autre chauffait en chien sale. À cette vitesse, les mains liées dans le dos, c'était un plongeon mortel. Son cell? Il n'avait pas pris la peine de le lui prendre. Et pour cause: comment seulement le sortir de sa poche? Couper ses liens... Avec quoi? Des colliers en plastique, si elle en jugeait par la rapidité avec laquelle il lui avait lié les poignets avec et par les angles aigus qui lui entraient dans la chair. Tout à coup, elle est projetée contre le bord latéral de la boîte. Il a pris un virage serré à droite. Elle est à présent ballottée en tous sens. Il a quitté l'autoroute, roule sur une piste. Les ombres d'arbres décharnés défilent sur le semblant de clarté du ciel. Vite! Si tu ne penses pas à quelque-chose maintenant, c'est la fin. Un nouveau cahot plus violent que les autres la soulève. Lorsqu'elle retombe, c'est sur un objet dur qui lui meurtrit les reins. Elle lâche un cri de douleur, roule sur le côté. Presque sans y penser, elle trouve l'objet dans son dos endolori. Elle s'en saisit, et, tout de suite - rond, lisse – le reconnaît. Sti d'niaiseux! Pas une seconde à perdre. Elle jette tant bien que mal la bouteille à ses pieds et s'efforce de l'écraser contre un montant métallique. Le verre, rendu cassant par le froid, éclate. Elle se tortille pour approcher ses mains des débris. Elle fouille de ses doigts la neige qui tapisse le fond de la boîte. Le tranchant d'un tesson lui entaille

l'index, lui arrachant un gémissment. Elle grimace. Palpe. Un gros, bien tranchant. Elle attaque le lien de plastique. L'éclat lui déchire la peau sur le dessus de la main. Si elle se coupe une des veines qui passent là... Pas le choix. C'est un risque à courir. T'es belle, t'es fine, t'es capab'! Tu vas l'avoir! Soudain, le collier cède, libérant ses mains. Les pieds, maintenant. Un coup de frein brutal la projette en avant contre la cabine. Le tesson lui échappe. Elle cherche fébrilement à l'aveuglette. Ses mains lui font un mal de chien, tailladées, exsangues, transies. Le froid la mord, la peur la tenaille. Le moteur se coupe. Silence de mort. La portière claque. Il est où? Il doit être par là, par là! La neige craque sous des semelles de bottes. À quatre pattes, elle enfonce dans la neige glacée ses doigts tremblants. Elle l'a trouvé. Elle se recroqueville, tranche. Une ombre se dresse sur la faible clarté du ciel. Elle se ramasse et bondit, roule dans une épaisse couche de poudreuse, saute sur ses pieds et court, court, droit devant elle, levant haut les pieds. Des branches lui fouettent le visage, elle se cogne à des troncs qu'elle distingue trop tard. Tout à coup, le sous-bois s'illumine, son ombre distordue, et des centaines d'autres, celles des arbres, s'allongent devant elle. Il a allumé les phares. Elle oblique pour échapper à leur faisceau. L'obscurité l'avale à nouveau. Le terrain accuse une forte pente. Elle progresse avec peine, les jambes et la poitrine en feu. «Pas l'choix d'tenir. ». Un cri rauque déchire la nuit - quelque-chose comme «Andy!», «Randy!» ou «Wendy!»... Le ronflement du moteur. La lumière des phares balaie le sous-bois. Elle entend haleter derrière elle. Grogner.

Un grognement de bête!

Quelque-chose saisit sa botte. Elle trébuche, projetant les mains en avant qui heurtent un obstacle, dans un cliquetis. Elle agrippe, le sentant à peine, le métal collant à ses doigts...LE GRILLAGE. Elle se hisse, tandis que ce qui a saisi sa botte tire de son côté. Elle lance un coup de son pied libre; ça lâche prise avec un couinement grotesque. Elle escalade tant bien que mal la clôture; parvenue au sommet, elle distingue une lueur entre les arbres!

se laisse glisser de l'autre côté

une maison!

reprend sa course, achevant de gravir la colline. La lumière des phares ne projette plus devant elle que des ombres vagues. Le moteur vrombit dans le lointain, la faisceau balaie une dernière fois le sous-bois et disparaît.

Elle émerge du bois. Une étendue de neige vierge qu'éclaire la lumière tombant de la façade arrière. Au-delà, une volée de marches dessert une terrasse. Une porte-fenêtre y bée sur l'obscurité où clignotent les lueurs colorées d'une guirlande. Elle colle son visage à la vitre. Rien ne bouge à l'intérieur. Pas un bruit. Elle toque. Appelle.

«Quelqu'un? S'IL VOUS PLAÎT!» Seul le silence lui répond. Elle actionne la poignée de ses mains gourdes et insensibles. Le panneau coulisse. Elle fait un pas à l'intérieur. La chaleur lui fait du bien. Elle referme la fenêtre derrière elle, s'avance dans la lumière du sapin, comme un ovni au milieu du salon. Appelle à nouveau.

«Allô?»

Petit à petit, elle sent de nouveau ses mains; enfin, la douleur se rue, lui arrachant un gémissement. De la veine tranchée sur le

dessus de sa main gauche, le sang se met à sourdre à grands traits. Les ombres dansent autour d'elles, ses jambes la trahissent, elle chancelle.

26/

Sabine, le dos collé au mur de béton dans l'encoignure noyée d'ombre, le cœur battant à cent à l'heure, distingue le raclement en provenance du placard. Un raclement qui sonne sinistrement à ses oreilles, qu'elle ne reconnaît que trop bien! Un son qui lui glace le sang! Celui de la plaque de fonte glissant sur la dalle cimentée du sous-sol! Pétrifiée, elle imagine le rai de lumière en forme de croissant de lune qui rapetisse jusqu'à l'éclipse totale. La plaque claque en se remplaçant dans son logement. Puis une série de chocs sourds. Qui que ce soit qui vient de refermer la trappe, il a posé dessus les sacs de plâtre entreposés dans le couloir du sous-sol. Puis lui parviennent, atténués, les chocs mats d'une planche de bois contre la maçonnerie et le vrombissement de la visseuse.

Puis des pas lourds qui s'éloignent.

Sabine entrouvre sans bruit la porte du dortoir où, après s'être hissée par le trou d'homme, elle s'est réfugiée in extremis, alertée par des bruits de pas furtifs au-dessus de sa tête. À présent, les pas s'éloignent. Elle se coule dans le couloir et s'élance sur la pointe des pieds vers la sortie de secours dont elle escalade l'escalier juste à temps pour voir une paire de feux arrières remonter son allée. Elle se précipite à l'étage, enfile son anorak – question de vie ou de mort – fourre son téléphone dans sa poche – on ne sait jamais. Nadine, sur l'écran, tente de capter son attention.

«Pas le temps, Nadine.»

Sabine grimpe dans son pick-up à la suite de Loba qui s'installe sur le siège du passager.

«On va pas en balade, ma belle...»

L'instant d'après, elle est agrippée au volant de son petit camion, lancé à une vitesse folle sur la route enneigée. Bientôt, deux points rouges, une paire de feux arrières, percent, loin en avant, l'obscurité. Sabine lève le pied. L'autre roule à petite allure. À présent qu'il croit s'être débarrassé d'elle, il a l'esprit tranquille, se dit-elle. Lancé à pleine vitesse, gyrophares illuminés et sirène hurlante, déboule à leur rencontre un véhicule de police. Sabine multiplie les appels de phares et les gesticulations. Peine-perdue. Ils s'encadrent bientôt dans son rétroviseur.

«Heckel and Jeckel.» Murmure Sabine entre ses dents.

Lorsque son regard se porte à nouveau en avant sur la route, les points rouges des feux grossissent tout à coup à toute vitesse, comme deux gouttes de sang sourdant d'une morsure se diffusant dans l'étoffe nocturne.

«Merde!» Souffle t-elle en écrasant le frein. «Le stop!»

Elle fait halte et coupe ses phares.

Au lieu de repartir, le véhicule s'attarde au croisement. Elle s'est d'ailleurs étonnée qu'il ait seulement marqué le stop

«Keski fout?»

et lorsqu'il redémarre, c'est sur les chapeaux de roues.

«On est repérées, ma vieille. On lâche l'affaire.» fait Sabine en exécutant un demi-tour.

Devant l'ancien dortoir, la voiture de patrouille stationne, gyrophares en berne.

L'un des patrouilleurs, le petit brun, tourne le coin de la maison une lampe-torche à la main. Quelques instants plus tard il est rejoint par le grand rouquin à moustaches, les pouces glissés derrière son ceinturon. Celui-ci s'adresse à Sabine en inclinant la tête d'un air soupçonneux.

«On a appelé des États, soit disant que vous étiez en danger.

-On a essayé de m'emmurer dans mes égouts, sauf que j'y étais pas, dit Sabine. Mais j'ai aucune idée qui. Je l'ai pris en chasse, mais il m'a repérée.

-Que faisiez-vous dans les égouts à une heure pareille?»

S'enquiert le fonctionnaire, de plus en plus soupçonneux.

L'autre la considère les yeux ronds comme pour renchérir muettement à la question de son collègue.

«Je promenais mon chien. Répond Sabine en haussant les épaules.

-Ne jouez pas au plus fin avec moi.» Menace le policier, en ôtant son pouce de derrière son ceinturon pour agiter un index sous le nez de Sabine.

Sans se démonter, elle demande:

«Combien avez-vous croisé de pick-ups rouges en venant?»

Les deux fonctionnaires échangent un regard et secouent la tête de concert.

«Pick-ups rouges?» Fait le petit. «Aucun pick-up rouge.

-Bravo pour le sens de l'observation.»

Sabine scrute le sol à ses pieds.

«Vous avez perdu quelque-chose?» Demande le plus petit.

«Et en plus vous avez piétiné ses traces de pas!»

Nadine est toujours à l'écran lorsque Sabine regagne le bureau.

«Ah, putain, t'es là!» S'écrie celle-ci. «J'ai failli crever de trouille. C'était qui, ce type?

-Pfiou... Aucune idée. En tous cas, qui que ce soit, il est à mes trousses. Il a essayé de m'avoir. Il s'est raté, mais il va pas lâcher. Il faut que je le trouve avant qu'il me tombe dessus.

-Non, mais t'es malade? Lâche tout, reviens ici!

-Je demanderais pas mieux! Mais j`peux pas, Nadine. Jessie n'a que moi.» Sabine baisse les yeux sur ses poings serrés. «S'il l'a, je suis sa seule chance.»

27/

Lorsque Jessica ouvre les yeux, un visage connu est penché sur elle, que dans sa demi-conscience, elle met quelques secondes à reconnaître.

«Qu'est-ce que...tu fais là?» S'exclame t-elle faiblement.

«Ben là! Qu'est-ce que je fais là? J' rentre chez moi et je te trouve allongée par-terre dans une marre de sang, au pied de mon sapin, comme un cadeau déposé par Saint-Nicolas! Pis c'est toi qui me demande ce que je fais là?» S'esclaffe t-il.

Jessica promène un regard trouble autour d'elle. Une chambre, aménagée sous les toits. Le mobilier se compose du lit où elle est couchée et de deux chaises, l'une servant de table de nuit sur laquelle

est posée la lampe de bureau qui jette une lumière malade dans la pièce. Sur l'autre chaise, les traits déformés par la lampe placée sous son visage, est assis Jack. La sous-pente murmure et craque sous les bourrasques. Jessica s'avise soudain qu'elle est nue et la tire la couverture jusqu'à son menton. Elle contemple sa main bandée et grimace sous l'assaut des souvenirs qui affluent à cette vue.

«Tu étais plutôt mal en point. Heureusement que je suis secouriste... Tu as perdu beaucoup de sang.» Il rigole. « Mon tapis est bon à changer. Mais c'est correct, il était loin d'être neuf.

-Désolée... J'ai été...enlevée...par un crisse d'malade...» Elle grimace, l'évocation convoquant les images de la nuit. «J'ai crissé mon camp pis j'me suis réfugiée dans la première maison...

-Ch-ch-ch!» L'interrompt-il, un doigt sur les lèvres. «Reste tranquille. Il ne faut pas te fatiguer. Tu me raconteras ça plus tard. Je vais te monter un repas chaud, tu as besoin de reprendre des forces.»

Elle sourit faiblement. Il se lève et se dirige vers la porte, son ombre gigantesque distordue glissant sur le rampant. Le corps seul émergé dans la lueur de la lampe, le visage noyé dans l'obscurité, où luisent faiblement le blanc des yeux et l'ivoire des dents, il se tourne vers elle la main posée sur la poignée.

«Ça sera pas long!»

Restée seule, Jessica se dresse sur ses coudes, s'assoit. Elle se sent faible et la tête lui tourne. Elle porte une main à son front, attendant que l'étourdissement se dissipe. Puis elle jette un regard circulaire à la chambre, plongée dans la pénombre au-delà du halo restreint de la lampe. Elle y cherche en vain du regard ses vêtements.

Bientôt, elle entend craquer l'escalier. Jack pousse la porte, tenant à deux mains un plateau. Après l'avoir posé sur les genoux de Jessica, il sourit.

«Voilà, Miss. De quoi te retaper un peu.»

Elle jette un œil plein de reconnaissance à l'assiette de fèves au lard et à la tasse de chocolat fumant. Tout en mastiquant, elle demande:

«Jack, où sont mes vêtements?

-Oh, je les ai mis à laver. Ils étaient pleins de sang...

-Merci, tu es une vraie mère pour moi... Est-ce que je pourrais avoir mon téléphone? Il faut que j'appelle Sabine, je me rendais chez elle, elle doit être folle d'inquiétude, et le Kilmart, aussi, j'avais travailler aujourd'hui ou demain... Quel jour on est?»

Il hoche la tête gravement.

«Désolé, j'ai vidé tes poches avant de mettre tes vêtements dans la machine, j'ai pas trouvé de cellulaire... Ça se peut tu que tu l'aies perdu?

-Ça se peut très bien... Calice... Tu pourrais me prêter le tien?»

Il s'esclaffe.

«Tu vas pas me croire, je me suis fait fourrer par la compagnie. Y'a pas de réseau ici. J'suis obligé d'aller à un kilomètre d'ici, en haut de la côte, pour téléphoner.»

Il a un geste d'apaisement de la main.

« Mange tes beans et inquiète-toi pas. Je vais aller les appeler moi-même.» Fait il en se levant.

Après avoir avalé jusqu'au dernier haricot et raclé tout ce

qu'elle a pu de sauce avec son pain, Jessica se glisse sous les couvertures et sombre dans un sommeil sans rêve.

Elle s'éveille plutôt dispose. Il lui semble que son cœur bat dans le dos entaillé de sa main. La coupure lui fait un mal de chien. Elle décolle un coin du pansement. C'est blanchâtre et tuméfié. Néanmoins, elle se sent d'attaque. Elle n'a pas du perdre trop de sang. Elle se dresse sur son séant. La pièce semble bien campée sur ses bases. En revanche, il lui faut trouver des toilettes de toute urgence. Elle se met sur ses sur pieds, puis, enveloppée dans sa couverture, se dirige vers la porte. Elle pose la main sur la poignée, tourne, tire.

Le battant résiste. Incrédule, elle tire de plus belle, agite la poignée dans tous les sens. Aucun doute, cette fois:

La serrure est verrouillée.

Elle est prisonnière.

Jack est un malade!

Elle a échappé à un détraqué pour tomber dans les griffes d'un autre!

28/

Perchée sur un escabeau, braquant sa visseuse, Sabine achève de fixer le toit de la cabane à oiseaux. Elle désescalade son perchoir, s'éloigne de quelques pas pour juger du résultat. On devine à peine, à travers le trou d'entrée rond percé dans le pignon, l'objectif de la caméra de surveillance reçue le matin même par Ups. Elle sort de sa poche son smartphone. L'angle de vue est parfait, embrassant tout le jardin, l'allée et le perron.

À présent, elle inspecte mètre par mètre le sol enneigé. Elle a tôt fait d'identifier ses propres traces de pas et celle des patrouilleurs, les plus nombreuses, d'un modèle identique mais de deux tailles différentes - l'une en-dessous et l'autre au-dessus de la moyenne. Mais bientôt, elle s'immobilise, sort de sa poche son téléphone et, courbée en avant, prend quelques clichés; puis, à l'aide d'un mètre, des mesure.

*

Au rayon chasse du magasin Canadian-Tire le plus proche, elle déniché le modèle de bottes dont le dessin des semelles correspond aux empreintes qu'elle a photographiées. Des bottes de chasse à motif de camouflage. La longueur qu'elle a mesurée correspond à une pointure de 11 1/2.

*

Elle marche d'un pas vif, le long de la route, les mains enfoncées dans les poches de son anorak, comme pour une promenade. À chaque respiration, elle exhale un panache blanc immédiatement dissout, précipité par le froid intense. La neige glacée crisse sous ses pas. Le long de la route, les maisons de bois adossées au couchant, scintillent de toutes leurs guirlandes dont les couleurs déteignent sur la meringue hivernale.

Ce jour-là, presque un an plus tôt jour pour jour, sur les hauteurs de Nice, les décorations rituelles semblaient incongrues entre les palmiers ruisselant de pluie, sur les façades blanches des villas, la mer, au loin, luisant faiblement comme une feuille d'étain. Elle donnait le bras à sa mère qui semblait avoir tout à coup basculé dans le troisième âge, voûtée, la démarche mal-assurée, transfigurée par la

douleur. Son père fermait la marche derrière elles. La voix faible de sa mère près de son oreille.

«Elle se faisait beaucoup de souci pour toi. Elle avait compris que Mark s'ingéniait à couper les ponts entre vous et que s'il avait choisi une française, c'était pour mieux t'accaparer, régner sur toi sans partage, là-bas en Amérique, loin de ta famille.»

Elle se tut un instant, le regard pensif baissé sur le bitume luisant.

Ainsi, Maryline savait. Tout le monde semblait avoir compris sauf elle. Sa mère reprit:

«Elle craignait que, si elle s'ouvrait à toi de ses souffrances, ton mariage en pâtisse.»

«Et moi? Est-ce que je n'avais pas des raisons de partir? Tu ne t'es jamais posé la question? Est-ce qu'il faut... en venir là pour vous ouvrir les yeux? Il est bien temps de marcher la tête basse et de ronger votre frein.» Elle contint les mots derrière ses lèvres closes. À quoi bon? La procession avait obliqué entre les piliers du portail, le gravier crissant sous les roues du corbillard et, tout à coup, après les rues sinueuses, l'alignement implacable des pierres tombales dans la perspective inexorable des allées. Les flaques comme des regards absents rivés au lent défilement des nuées. Elle avait marqué un temps d'arrêt, déchirée, égarée, incrédule.

Sabine marche les mains dans les poches. Tête basse, la vue troublée par le panache qu'elle exhale et les larmes. «Rien que le vent.» Elle s'essuie les yeux du revers de la manche, dents serrées. La neige crisse avec la régularité d'une horloge. L'hiver, le sol est gelé.

Trop dur pour y enfouir les souvenirs. Et son cœur gelé trop dur pour les en extraire. L'été viendra. Un jour.

Elle est parvenue sans s'en rendre compte en vue de la rue des érables. Bientôt, elle reconnaît, pour en avoir examiné une vue sur Google, la maison de Jack, pimpante, bardée de clins de cèdres peints en blanc, coiffée d'une toiture de tôle noire. La maison voisine s'y accote, identique dans sa conception, mais une version symétriquement opposée et délabrée de la première. Sur la porte d'entrée de celle Jack, une couronne enrubannée, piquée de petites lumières clignotantes. Sabine relève son écharpe sur son nez et abaisse les bords de son bonnet jusqu'aux yeux, chausse ses lunettes de soleil. Pas de voiture dans le parking, pas de lumière aux fenêtres. Pas de bruit. Elle s'engage dans l'allée, gravit les quelques marches du perron. Elle sonne et feint d'attendre tout en jetant un regard circulaire alentour. Personne en vue. Elle s'approche d'une baie vitrée et, la main en visière, scrute l'intérieur, obscur et silencieux. Elle tente d'actionner la poignée qui résiste. Elle essaie tour à tour toutes les baies ouvrant sur la terrasse, sans succès.

Elle enjambe le garde-corps et, s'y accrochant des deux mains, se glisse dans l'espace entre le rebord de la galerie et le tas de neige, produit des déblaiements successifs. Elle prend pied, courbée en deux, sur le sol nu sous le plancher de la terrasse. Des soupiraux percent le sous-bassement en béton au ras du sol. L'un d'eux n'est pas verrouillé. Le cœur battant, elle fait coulisser le panneau vitré, tape ses bottes l'une contre l'autre pour les débarrasser de la neige collée sous les semelles, et se coule pieds les premiers dans l'encadrement. Elle

s'immobilise et retient son souffle, prête, si une alarme se déclenche, à prendre la fuite. Il filtre peu de jour dans l'interstice entre le manteau neigeux et la terrasse qui surplombe les soupiraux; la saleté de ceux-ci n'arrange rien, non-plus que les montagnes d'objets qui les obstruent aux trois quarts: l'obscurité règne dans le sous-sol. Sabine doit allumer la d.e.l de son téléphone. Elle en promène le faisceau alentour. Elle balaie d'un regard circulaire la pièce où elle se trouve; un débarras où sont entassés des vélos, du matériel de chasse et de pêche, crosses de hockey, battes de base-ball, skis de toutes sortes et de tous âges, et des objets dont elle distingue mal les contours, couverts de poussière, drapés de toiles d'araignées. Elle examine les crosses de hockey. En prendre une en main lui remémore les parties de hockey sur gazon. Chaussures à crampon, chaussettes jusqu'aux genoux, jupe à carreaux plissée, «jersey» numéroté aux couleurs de l'université... Les crosses de Jack sont toutes pour gaucher. *Or la chape du trou d'homme a été coulée par un droitier.* Elle examine les bottes de chasse, jetées pêle-mêle de droite et de gauche, les unes d'une facture ancienne, portant les marques d'un long usage, les autres semblant neuves, toutes poussiéreuses. Rien qui s'approche du modèle qu'elle recherche et d'ailleurs rien ici ne paraît avoir servi depuis des années. Dans le mur mitoyen, une porte murée à l'aide parpaings drapés de toiles d'araignée poussiéreuses. Dans un lointain passé, les maisons jumelles communiquaient.

Dans le garage règne un désordre du même acabit: colonnes instables de pneus de dimensions et de degrés d'usure variés, outillage électrique empilé jusqu'au plafond, établi jonché d'outils à main – de

mécanique, de jardinage, de menuiserie, de plomberie, de maçonnerie - divers contenants vides – bouteilles d'eau, de vin, de bière, bidons d'huile, d'essence...- appareils électroménagers désuets, pièces de voiture rouillées et maculées de cambouis, et même une antique trottinette et un raton laveur empaillé mangé aux mites. Au milieu de ce capharnaüm a été ménagé une place pour une voiture; et encore seul le renforcement de l'escalier offre t-il le débattement nécessaire pour entrouvrir une portière. Il lui faut chercher son chemin à travers le dédale obscure à la lumière de son i-phone. Elle progresse prudemment, redoutant les lames tranchantes des outils tapis dans l'ombre et les objets pesants posés en équilibre instable, menaçant de s'abattre sur elle au moindre faux-mouvement. Elle photographie, à toutes fins utiles, une trace huileuse de pneus sur le sol de ciment. À l'étage, il lui faut progresser en crabe au fil de couloirs sur toute la longueur desquels s'empilent du mobilier démodé ou brisé, des caisses pleines d'électroménager portatif obsolète et de vaisselle, des étagères branlantes, parmi lesquelles Sabine reconnaît celles, peintes en «rouge-Jack», provenant de la base de plein air. Celle-ci croule littéralement sous les bocal vides, les boîtes usagées, les livres, les cassettes, les disques laser, les babioles made in china dans leur emballage Dollarama d'origine... Dans la moquette crasseuse, une trace d'usure sinue comme un sentier champêtre. Des cartons regorgeant de vêtements et de chaussures de tous modèles encombrant le vestibule; elle en explore le contenu sans y dénicher de bottes de chasse à motif de camouflage. Elle renonce à visiter la cuisine, jonchée de plusieurs couches de sacs de plastique bourrés d'ordures puantes,

aux meubles croulant sous la vaisselle sale, la salle de bain où s'entasse du linge duquel se dégage une odeur rance... Les pièces à vivre aux rideaux tirés sont autant de dépotoirs: le salon offre tout un choix de banquettes, de canapés, de tous styles, où, dans la pénombre, s'amassent du linge de lit, des magazines, des pieds de lampes, des abat-jours, plusieurs téléviseurs... À l'un des murs pend un cadre à la vitre étoilée qui contient une photo où elle distingue deux hommes posant côte-à-côte, deux exemplaires de Jack, la fracture du verre s'étendant entre eux, comme si l'original se reflétait dans un miroir brisé. Dans le même mur, on distingue encore, comme à la cave, l'encadrement aveugle d'une ancienne porte. Un fatras indescriptible de vieilleries encombre, mur à mur, du sol au plafond, l'espace entier d'une des chambres. La porte en a été démontée pour pouvoir disposer de l'espace jadis nécessaire à son ouverture, où sont empilées des chaises qui barrent l'entrée. La seconde chambre comporte un lit défait au linge crasseux et une commode aux tiroirs béants dont déborde le trop-plein hétéroclite et dont le dessus, comme le plancher, disparaît sous plusieurs couches de magazines, de dvd, de sous-vêtements souillés, d'emballages alimentaires, de canettes de bière, de vaisselle contenant des restes de nourriture... Il règne dans tout l'étage une puanteur lourde, nauséuse, résultant du mélange de remugles divers, aliments avariés, odeurs corporelles, moisissure, bière frelatée, graisse froide, urine... Sabine, son bonnet plaqué sur sa bouche et son nez, promène autour d'elle des yeux agrandis par l'effarement.

Des crissements de pneu sur la neige glacée. Elle sursaute. Elle sent ses cheveux se dresser à la base de son crâne. Un bruit de

gargarisme monte du sous-sol: le moteur de la porte automatique. Elle évalue la distance qui la sépare de l'issue la plus proche. Mais, déjà, des portières claquent. Elle jette autour d'elle un regard affolé. Le placard? Plein à craquer. On monte l'escalier. Elle s'agenouille, soulève la jupe de lit. Entre les formes vagues tapies dans la pénombre, il reste tout juste la place de se glisser. Elle rampe sur genoux et coudes. Des pas lourds remontent le couloir. Ils foulent le parquet de la chambre. Des bottes. Noires. Une masse s'abat sur le lit qui grince et tremble. Le chuintement de la capsule d'une canette. Musique. Une porte claque, puis des hauts-talons. Gémissements, grincements de lit subitement interrompus. Silence. Une voix de femme. «J'en étais sûr, cochon! Et avec ma meilleure amie en plus!» Une voix d'homme: «Ne te fâche pas, Cindy, viens nous rejoindre. Cynthia m'a confié que tu en rêvais...» Deuxième voix de femme: «Oui, oui! Cindy, viens nous rejoindre...» Voix de Cindy: «D'accord, je vous pardonne.» Froissements de vêtements. Gémissements redoublés.

Le sommier au-dessus de la tête de Sabine grince répétitivement. Son occupant respire fortement et geint. Silence. Sabine retient son souffle, l'oreille aux aguets. Des ronflements s'élèvent. Elle glisse prudemment la tête hors de sa cachette, jette un rapide regard circonspect dans la chambre, puis fait suivre le reste du corps. Tandis qu'elle franchit la porte à pas de loup, retentit dans son dos une exclamation ensommeillée. Elle sursaute violemment.

«Cynthia, Cindy, salopes...»

Plaquée dos au mur du couloir, Sabine pousse un soupir silencieux de soulagement. Elle gagne au plus vite une baie vitrée

donnant sur l'arrière, la déverrouille d'une main tremblante... stoppe net sur le seuil. La neige, immaculée, comme une feuille blanche, semble n'attendre que le message typographié de ses pas: «C'est moi, Sabine, j'ai fouillé partout et je me suis sauvée comme une voleuse.» Que n'a t-elle des ailes? Réfléchis! Une idée folle lui traverse l'esprit: elle se glisse à pas feutrés dans le vestibule, s'empare au hasard d'une paire de bottes parmi la douzaine qui s'y entasse et les chausse par-dessus les siennes. Impossible que leur propriétaire s'avise jamais de leur disparition. Elle bondit dans le crépuscule, ses bottes de sept lieux aux pieds.

Parvenue sous le couvert des arbres, elle jette un regard en arrière. Une silhouette s'encadre dans la fenêtre de la cuisine illuminée. Moins une! Il déballe paisiblement ses courses. Le jour a décréu; la pénombre règne dans le sous-bois. À quelques pas, barrant l'accès à la propriété voisine, une haute clôture métallique, le prolongement de celle qui sépare le jardin de Jack de celui de la maison mitoyenne. S'en étant approchée, elle distingue le portillon du même grillage rouillé que l'enceinte, fermé par un cadenas. À quelques centaines de mètres en contrebas, une étendue de forme arrondie, blafarde dans la lueur lunaire d'entre chien et loup, nue comme une pelade parmi la foule hostile des arbres. Sur son bord, comme une verrue sur une paupière, se dresse une bâtisse délabrée, une grange aux murs de bois rongé et noirci par les ans. Sous l'emprise d'une funeste fascination, elle plonge longuement son regard dans les tréfonds de ce décor sinistre; l'aspect du lieu la glace et la subjugué tout à la fois. S'étant arrachée à sa contemplation, elle jette un dernier

regard à la maison où se découpe, dans un rectangle de lumière orange, la silhouette de Jack, le front collé à la vitre, immobile, le regard perdu dans l'obscurité du jardin. Projetée sur la neige dans un rectangle orangé aux contours sinueux, comme auréolée de flammes, son ombre s'étire comme une flaque, déformée par les aspérités. Sans trop savoir pourquoi, Sabine frissonne. Elle se hâte à travers le sous-bois en direction de la route.

29/

Jessica, hors d'elle, cogne du poing sur la porte. Elle hurle:

«Jack! Jack! Open the fucking door!»

Un bruit de pas précipité dans l'escalier. Jessica sert les poings. Le dingue approche. La porte s'entrouvre. La tête de Jack apparaît.

«Eh, Jessie, calme-toi!

-Que j'me calme, espèce d'hostie d'moron? Je veux partir d'ici t'd'suite. J'veux mes habits et mon cell. T'd'suite! Comprends-tu? Tasse toué! J'décalisse à c't'heure!» Martèle t-elle en tapant du pied.

«Du calme, ma belle. Du calme. Écoute-moi!» Implore t-il les deux mains levées paumes vers elle en signe de paix. «Je t'ai enfermée pour ta protection. Y a... un pick-up rouge qui rôde dans le coin. Il est passé et repassé cette nuit.»

Jessica sent ses jambes se dérober sous elle.

« Il sait que tu es là. Il n'attend qu'une occasion de venir te chercher.»

La pièce se met à tourner comme un manège.

«Tu vas devoir rester ici quelque temps. Il va finir par lâcher

l'affaire. Alors je te ferai sortir d'ici. D'accord? Mais, maintenant, c'est beaucoup trop dangereux.

-Qu'est-ce qui me prouve que tu dis la vérité?

-Pourquoi je te mentirais?» S'exclame t-il avec une stupéfaction vertueuse, ajoutant, sans lui laisser le temps de rétorquer: «Tu vas voir. J'vais rev`nir. Ça sera pas long..

-J'ai besoin d'aller à la toilette!

-Y' en a dans le coin là-bas.» Il pointe un recoin obscure.

La tête de Jack disparaît. La porte se referme. Le cliquetis de la clé dans la serrure.

Les pas dans l'escalier.

Lorsque le penne claque à nouveau, Jessie est assise sur le lit, les genoux entre ses bras croisés, morose. Jack entre et lui tend son I-phone. Une vidéo y joue. Le point de vue est celui de l'une fenêtre du rez-de-chaussée. On y voit un pick-up rouge garé sur le bord opposé d'une route, une ombre au volant.

Jessica est prise de tremblements. Elle enfouit sa figure entre ses bras.

«Fucking creep!» Sanglote t-elle. Elle relève la tête. «Je veux mon téléphone. Tout de suite.»

Jack se baisse, puis se redresse en brandissant quelque-chose, éberlué.

«Regarde!» Fait il, tout ébahi, en désignant le plancher de sa main tendue. «'Était là, à terre! Il a du tomber de ta poche quand je t'ai déshabillée!»

Elle a un frisson à cette pensée. A t-il profité de son

évanouissement pour la déballer comme un crisse de cadeau de Noël au pied du sapin, et...?

«Me touche plus jamais, 'k? Donne.» Ordonne t-elle en tendant la main.

Il lui tend l'appareil.

Elle s'en saisit. Scrute l'écran, presse le bouton d'allumage. Elle lève la tête vers lui, incrédule.

«Il est déchargé.»

Il la considère avec un sourire niais. Elle ajoute, comme si elle s'adressait à un enfant de cinq ans.

«J'ai besoin de ton cordon...»

Il secoue la tête d'un air navré.

«J't'un dinosaure, moi, Jessie... Un homme des bois... J'ai rien qu'un vieil I-phone5, là. La prise est pas compatib'...»

Il écarte les bras en signe d'impuissance, mains ouvertes. Elle jette le téléphone sur le lit et pose le menton sur ses genoux avec un soupir.

«Tu veux-tu que j'appelle les RCMP?»

Elle jurerait qu'il y a mis un soupçon d'ironie.

«C'est ça! Appelle-les!»

Il secoue la tête avec une expression réprobatrice.

«Tu veux pas qu'je fasse ça, Jessie. C'est vraiment mieux que je les appelle pas. Tu sais ça, non?»

Là-dessus, il tourne les talons. La porte claque derrière lui, puis la serrure.

Cette fois, Jessica ne proteste pas. La vidéo ne lui a laissé aucun

doute. Jack en profite, c'est sûr. Mais l'autre est bel et bien sur ses talons. Si elle réussit à fausser compagnie au «gentil» malade, il lui faudra aussi échapper aux griffes du prédateur qui la guette, là, dehors, en ce moment même. Et même si elle échappe à celui-là, même si elle part loin, il s'en trouvera toujours un autre sur sa route, un porc lubrique ou un taré sanguinaire... Le seul homme au cœur pur qu'elle ait jamais connu, c'est Tyson. Si elle se sort de ce cauchemar, elle ira le retrouver, elle lui dira tout, il comprendra, il ne la rejettera pas. Il la prendra dans ses bras et la serrera contre lui, comme toujours. Et alors elle ne le quittera plus jamais.

30/

Loba dort roulée en boule dans un coin de la boîte tapissée de neige du pick-up, stationné dans une rue secondaire. Sabine est attablée dans le coin le plus reculé du Kil'mart. Elle a coiffé une casquette sur ses cheveux courts et chaussé des lunettes de soleil. Avec son blouson de snowboard, on pourrait la prendre pour une skieuse (ou même un skieur) de passage. Elle en est à son troisième café. Elle a ré-écouté tous les albums des Foo-fighters dans son I-phone.

Combien de fois je t'ai dit de pas écouter cette merde?

Comme pour faire écho à cette réminiscence, un texto s'échoue sur son portable: «Depuis quand tu t'es remise à la photo? À chier.».

Elle pianote avec rage: «Depuis que je pense par moi-même et que je fais ce que je veux. Fuck off.»

Elle numérote.

«Bonjour. Je voudrais changer de numéro...»

Après avoir raccroché, elle s'apprête à supprimer le message d'un doigt vengeur. C'est alors qu'elle aperçoit l'icône de pièce jointe. Un cliché de la chambre qu'elle a décorée de sa première œuvre. «Holy shit! Il est là-bas...» Elle blêmit, se lève précipitamment de son siège comme s'il venait de prendre feu.

Puis elle s'y laisse retomber, le visage dans les mains, exhalant un long soupir tremblotant. Elle vient de reconnaître la photo qu'elle a prise elle-même pour son annonce sur Airbnb. «Putain, quelle conne...» Elle est secouée d'un rire nerveux.

*

Elle surveille les allers-et-venues des clients depuis deux heures déjà. Les habitants viennent de vingt kilomètres à la ronde faire leurs courses ici. Si celui qu'elle traque et qui la traque vit dans ces parages, il appartient certainement à la clientèle du «Kil'mart». À moins qu'il ne se nourrisse que de la chair de ses victimes. Sabine guette les spécimens masculins de grande taille, susceptibles de chausser du 11 1/2. Le premier de ceux-ci dont la stature se révélera supérieure à la moyenne, portant des bottes de chasse à motif de camouflage et conduisant un pick-up rouge, sera le kidnappeur de Jessica. Alors, elle... elle ne sait pas trop ce qu'elle fera s'il se montre... Mais elle le fera.

Les heures passent. Bientôt le jour décline et aucun client répondant aux caractéristiques supposées de celui qui a tenté de l'emmurer vivante n'a fait son apparition. Avec la tombée du soir, Sabine se sent gagnée par le découragement. Trois semaines déjà se sont écoulées depuis la disparition de Jessica. *Est elle seulement encore*

en vie?

Le café ayant fait son effet, Sabine a dû se rendre dans ce lieu que Nadine appelle le Pipi-room. Ayant regagné sa place, tout en ruminant de sombres pensées, elle s'empare machinalement d'un exemplaire du journal local qui traîne sur la table, ouvert à la page des petites annonces. L'une d'elles est entourée plusieurs fois au stylo rouge. Une offre de location immobilière. Les photos lui évoquent quelque-chose. Elle les examine. La cuisine, la vue par la fenêtre... Aucun doute n'est permis. C'est le petit deux pièces que louait Jessica. Ce journal...Était-il sur la table à son arrivée? Rien n'est moins sûr. L'a-t-on déposé là à son intention, profitant que son attention était absorbée par la surveillance du parking et de l'épicerie, ou de son séjour aux toilettes? Ou bien, une fois encore, est-elle le jouet de son imagination, comme lorsqu'elle s'est figurée que sous l'escalier... En parcourant le texte de l'annonce, un détail insolite la fait tressaillir: le texte en est caviardé, la plupart des mots ont été biffés avec la même encre rouge qui a servi à encercler l'annonce. Néanmoins, certaines lettres ont été soigneusement laissées visibles. Sabine n'en doute plus, c'est intentionnellement que ce journal a été déposé sur le siège en son absence et les caractères qui sont demeurés lisibles forment un message... Elle jette des regards dans toutes les directions, tendant le cou de droite et de gauche... Un vieil homme fait l'emplette d'un paquet de cigarettes à la caisse du dépanneur. Elle l'examine d'un air soupçonneux. Un panier de plastique rouge au bras, une femme flanquée de deux jeunes enfants, tous trois affublés de combinaisons de ski, arpentent à pas lents de cosmonautes les allées, dans la lumière

irrédelle des néons. Le regard de Sabine se tourne vers le parking où les réverbères vomissent des flocons orangés. Tout à coup, elle se lève d'un bond et colle son visage à la vitrine, la main en visière: tout au bout du stationnement, derrière une succession de rangées de voitures, un véhicule rouge semble glisser vers la sortie. C'est bien un pick-up Mazda, d'un modèle ancien qui lui est familier. Trop tard. Le temps de rejoindre le sien, garé à l'abri des regards dans une rue adjacente, l'autre sera loin. Jurant entre ses dents, elle regarde s'éloigner en direction de la sortie du village les feux arrières du camion. Elle baisse les yeux sur le journal qu'elle n'a pas lâché et déchiffre le mot que forment les lettres non-biffées, un mot suivi d'un chiffre: «PRANK 5». Blague 5. *L'enfoiré. Il veut jouer.*

Sabine jette le journal sur la table et quitte précipitamment le Kil'mart, rejoint son pick-up, démarre en trombe.

Sur le parking de la maison bardée de vinyle bleu, le panneau porte encore, à moitié effacé par les intempéries, le numéro de téléphone du propriétaire.

«La clé est sous le paillason. Visitez et rappelez moi...»

L'engage une voix d'homme au bout du fil.

Sabine grimpe quatre à quatre l'escalier rectiligne et raide comme les marches d'un de ces autels Aztèques dédié jadis au sacrifice des vierges.

À l'intérieur, le mobilier est encore en place - c'est une location meublée. Sabine, campée au milieu, du salon, balaie la pièce d'un regard circulaire. «Où il l'a planquée, sa blagounette, ce taré?»

Faute d'inspiration, elle entreprend une fouille méthodique,

selon une spirale cartésienne, d'abord les meubles alignés le long des murs, pour finir par le canapé dont elle retourne tous les coussins, fouille les recoins. Son butin se monte à 75 cents en menue monnaie et des épingles à cheveux. Elle soulève le tapis crasseux. Il ne dissimule que les tâches sur la moquette. Dans la chambre, elle soulève le matelas, fouille les tiroirs des tables de nuit... Dans la salle de bain, elle ouvre l'armoire de toilette; soulève même le couvercle de la chasse d'eau. Sans résultat. Sur le seuil du salon, elle stoppe, perplexe, perdue dans ses réflexions. Le silence est total, un silence de mort, oppressant, que le ronronnement intermittent du réfrigérateur ne fait que souligner. Sabine sursaute. Le frigo. Dans le compartiment principal, rien que l'habituelle boîte de bicarbonate Arm & hammer destinée à absorber les odeurs. Sabine se remémore cette blague de Jessica: «Quand il n'y a plus rien au frigo que la «Petite vache»... Elle ouvre le bac à glaçons. Il semble avoir été oublié par la femme de ménage: il contient un Ziplock renfermant un morceau de viande. Sabine s'apprête à refermer la portière, mais, poussée par elle ne sait quel scrupule, le produit d'elle ne sait quelle observation subconsciente, la rouvre, et se saisit du paquet, pour le lâcher aussitôt avec un cri d'horreur. Elle sait maintenant quel détail a capté son regard: *LES STEAKS N'ONT PAS D'ONGLES!* Sabine, tremblante, s'agenouille sur le carrelage de la cuisine pour examiner le contenu du sachet. Une main de femme. Sciée net. Trois des doigts et le pouce – le majeur est nu - sont ornés de faux ongles, taillés au carré et bariolés. Malgré l'horreur que lui suscite cette découverte, Sabine ne peut s'empêcher de s'indigner de tant de mauvais goût. En tous cas, ce n'est

pas la main de Jessica, aux ongles toujours impeccablement peints en noir, relique d'une adolescence vouée au style «Emo». Sabine prend du bout des doigts, avec une grimace, le coin du Ziplock et le retourne. Elle fronce les sourcils: pas de doute, la paume de la main comporte une inscription à l'encre bleue. Un tatouage, à demi couvert de givre. Sabine écarte les lèvres du sachet, le soulève par les coins inférieurs. La main tombe sur le carrelage avec un bruit sec, comme si elle était en bois. Elle souffle dessus l'air chaud de son corps vivant. Le givre fond, l'inscription apparaît. Sabine plisse les yeux. Tracée d'une main malhabile, elle est presque illisible dans la seule lumière du frigo resté ouvert. «Prank 4:Your grave. Talk to the pigs, she's a goner.». *Blague 4: Ton tombeau. Parle aux flics, elle meurt.*

Un frisson glacé parcourt l'échine de Sabine. Elle pose un regard plein de compassion sur le morceau d'être humain. Elle prend la main dans la sienne, la replace dans son suaire de plastique et glisse le tout dans sa poche.

Rentrée chez elle, elle commence par examiner les traces dans la neige sur le parking. Seules y sont imprimées les siennes et celles de Loba. Elle consulte sur son ordinateur l'enregistrement des prises de vue de la caméra de surveillance dissimulée dans la cabane à oiseaux. Une haute silhouette encapuchonnée chaussée de grotesques bottes de chasse à motif de camouflage. Il sort de sa poche une clé et entre comme chez lui. Comment n'y a t-elle pas pensé plus tôt? La moitié du village a travaillé au camp à un moment ou à un autre. Les copies de clés doivent pulluler. «Changer les serrures.» Cinq minutes plus tard, la silhouette au visage dissimulé par une capuche reparaît et traverse

à nouveau, en sens inverse le champ de la caméra. Sabine a beau scruter l'image, l'intrus conserve tout son mystère.

Dans la cuisine, elle place le Ziplock et son contenu dans le congélateur entre un saumon surgelé et un pot de crème glacée. Puis elle se dirige sans hâte vers le sous-sol: elle sait ce qui l'y attend. Ce cinglé veut jouer, mais il joue tout seul. Elle sait aussi ce qui lui est promis au bout de la piste. Ou, tout au moins, elle s'en fait une idée. Désormais, c'est Sabine qu'il veut.

Dans le trou d'homme, elle trouvera l'autre main, dans une boîte métallique sans-doute destinée à la protéger des rongeurs.

Blague 3: le chien.

«Non!»

Sabine se rue dans l'escalier. Elle appelle, d'une voix anxieuse:

«Loba! Loba!»

La chienne n'est nulle part dans la maison. Rien de surprenant à cela: elle n'y entre pas volontiers; c'est le sang de loup qui parle. Le froid ne la dérange pas. Elle aime mieux coucher par tous les temps dans un tonneau de plastique sous la neige. Sabine ouvre la porte d'entrée. Couchée sur le seuil, la chienne est en train de déchirer de ses crocs un emballage en plastique tenu entre ses pattes.

«Donne ça!»

La chienne grogne et montre les crocs.

«Lâche, je te dis!»

Avec des gestes lents, Sabine se saisit du paquet et tire. Loba se laisse destituer avec un grondement sourd qui se résout en geignement. Sabine examine le paquet. Après les deux mains, qu'est-ce

que c'est, cette fois, un pied? Elle tente de défaire l'emballage, mais il est solidement entouré de Duct Tape.

Le cœur gros, Sabine prend dans le tiroir de la cuisine une paire de ciseaux et découpe non-sans mal l'épaisse couche de ruban adhésif. «Pourquoi il l'a scotché comme ça?» L'explication la frappe soudain, suggérée par son impatience à déballer le contenu du paquet: «Pour se donner le temps de préparer sa prochaine blagounette!!!» C'est bien un pied de femme. Un pied droit.

Cette fois Sabine n'y tient plus, la vulnérabilité de ce pied nu la bouleverse. Elle se laisse glisser au sol en gémissant. Assise par-terre le dos au frigo, elle cache son visage dans ses mains et sanglote, agitée de violents soubresauts.

Lorsqu'elle se reprend, essuyant ses larmes, elle se saisit entre le pouce et l'index par l'un des coins du sac en plastique sur lequel repose le membre humain et l'attire à elle. Elle fait basculer le pied, en examine la plante. Les instructions y figurent.

Prank 2: Your bloody red truck! Red outside, red inside now, too! *Ton sacré/sanglant camion rouge! Rouge dehors, rouge dedans aussi, maintenant!*

Oh, non, non, pitié, quoi encore? La gorge serrée, elle déglutit péniblement. Qu'est-ce qui t'attend dans la voiture? Cette fois, c'est trop dur. Tu n'y arriveras pas! Il faut savoir. Il faut y aller. Tu es allée trop loin pour reculer. Marche. Lorsqu'elle sort sur le perron, la chienne a de nouveau disparu. Elle avise, de loin, son camion. Il y a quelque-chose qui cloche.

Jessica est tirée de sa torpeur par des cris. Combien de temps a-t-elle somnolé? Elle n'a aucune idée de l'heure. Elle ne saurait dire si c'est le jour ou la nuit. Les échos d'une violente dispute montent de l'étage inférieur. Elle se dresse sur son séant. Tend l'oreille, le cœur battant, le souffle court. Impossible de saisir le sens des propos qui lui parviennent, assourdis, à travers le plancher. Deux voix d'hommes. Imprécations. Menaces. Puis, soudain, des piétinements, des chocs, des cris de rage et de douleur. Ils se battent. Meubles renversés, verre brisé. Enfin, le silence. Jessica se jette à bas du lit. À quatre pattes sur le plancher, elle y colle son oreille. Pas un bruit. Se sont-ils entre-tués? Mais des pas lourds montent l'escalier. Lequel? *Lequel des deux est-ce?* Elle éteint la lampe, rampe sous le lit, le plus loin possible du bord. Un rai de lumière sous la porte. La clé dans la serrure. Le battant pivote. Une paire de bottes sur le palier; d'où s'écoule vers elle une ombre.

«Jessie?»

La voix de Jack, rauque, sourde.

«Il est parti. Cet hostie d'cave m'a frappé. J't'ais en maudit! J'l'ai crissé dehors, tabarnak. Il va revenir. Mais j'ai mon fusil. La prochaine fois, j'l'abas comme un chien! Sois tranquille!

Jessie?»

Elle n'ose pas bouger. Elle tremble comme une feuille. Les bottes demeurent un instant campées sur le seuil, puis font volte-face. Le battant obture graduellement la lumière de l'escalier, le penne claqué par deux fois. La lumière qui filtre sous la porte éclaire un instant les moutons de poussière, puis s'éteint.

Le vent ébranle et fait mugir la toiture.

32/

Sabine approche du pick-up. Les vitres! Rouges de sang! Elle avance. Encore. Un pas devant l'autre, le cœur entre les dents. À travers les coulures écarlates, qui donnent aux vitres l'aspect de vitraux dans l'église de quelque culte satanique dément, elle distingue une forme sombre. Encore un pas. Une gueule aux babines retroussées, figée dans un rictus menaçant. Les poils du cou collés. La gorge tranchée profondément, sauvagement, d'une oreille à l'autre. Sabine se couvre les yeux. Demeure ainsi prostrée un long moment. Appuyée d'une main sur la portière, l'autre plaquée sur son ventre, sa taille ploie, ses genoux fléchissent, elle glisse au sol, dos à la tôle rouge, se prend la tête dans les mains. «Loba, Loba, Loba...» Soudain, ses pleurs cessent. Ses traits se durcissent. Elle se lève, raide comme un automate, se tourne mécaniquement; le regard vide; tire la poignée. Loba tombe à ses pieds, déchiquetée, lacérée, contorsionnée, les yeux fous... Sabine est prise d'un haut le corps. Les larmes jaillissent à nouveau. Elle se mord le dos de la main et geint doucement. Entre les babines retroussées, auxquelles colle encore une écume rouge, un paquet. Sabine s'en saisit. Le pied gauche. Elle le déballe, l'examine. Pas de tatouage. Elle demeure une instant interdite... puis, ayant levé les yeux... Le message est inscrit en lettres de sang
avec le sang de Loba! Ma Loba...
sur le pare-brise.

Prank 1:Ole Jack's mail box...

La boîte aux lettres de ce bon vieux Jack.

Sabine dirige le jet du tuyau d'arrosage sur la portière ouverte. Elle essuie les sièges avec une serviette de toilette qu'elle jette dans le plastique qui enveloppe le corps de son amie. Elle traîne le tout sur la neige jusqu'à la cabane à outil, reniflant et s'essuyant les yeux de la manche de son anorak. «L'hiver, le sol est trop dur pour y enterrer quoique ce soit, ma belle. Il faut attendre le dégel. L'été s'enfouissent les regrets et les peines.» Elle tracte son fardeau dans la cabane. Referme la porte sur lui.

Sur son visage fermé s'est peint une haine farouche. Elle saute au volant du pick-up et se rend à un train d'enfer devant chez Jack. Heureusement, sa voiture n'est pas dans la cour et des traces de roues partant du garage indiquent qu'il est sorti mais pas encore rentré. Sabine met pied-à-terre. La boîte aux lettres, d'un modèle ancien, consiste en un genre de petit tunnel allongé de tôle peinte en rouge, en forme de pain de mie. Elle est fermée à une extrémité par une trappe s'ouvrant en pivotant vers le bas comme la gueule d'un poisson carnassier. Un fanion métallique au bout d'un bras relié au corps par une articulation, comme une nageoire, pivote sur un axe horizontal pour signaler un dépôt au destinataire. Le squala a été nourri. Pas de fermeture à clé. Le couvercle s'ouvre avec une brève plainte stridente. Sabine se baisse le cœur battant, coule un regard dans la pénombre. Une forme vague obstrue le fond de la boîte. Une masse arrondie. D'une main tremblante, elle braque dans la cavité la lumière de son téléphone. Elle ne distingue tout d'abord qu'un faible reflet. La chose semble enveloppée d'un halo trouble, comme une buée glacée. Un

emballage en plastique tapissé de givre. Cette fois, ce n'est ni d'un pied ni d'une main qu'il s'agit. L'idée de ce que cet emballage renferme sans doute possible la révolte. Les yeux clos, elle engage une main dans la gueule béante. Elle sent la surface lisse du plastique sous ses doigts. Dedans, c'est dur et glissant. Elle frissonne. Elle pince entre le pouce et l'index la membrane et tire. La chose glisse vers elle sans résistance, jusqu'au bord de la gueule, en pleine lumière. Son cœur cogne *Regarde!* elle doit faire appel à tout son courage pour desserrer les paupières. Elle demeure tout d'abord hagarde, le cerveau paralysé se préservant encore de l'horreur. Ne se rendant que petit à petit à l'atroce vision dont l'anticipation la pétrifie, elle est longue à identifier ce que dérobe à sa vue le halo trouble. Mais alors une longue plainte monte des tréfonds de son être; un gémissement modulé s'échappant entre ses dents serrées.

33/

Jessica demeure un long moment immobile, tremblante, avant de se résoudre à s'extraire à demi de sous le lit. Elle tâtonne dans l'obscurité, trouve le pied de la chaise, le cordon de la lampe de chevet, l'interrupteur, qu'elle actionne. Un scintillement capte son regard. Quelque-chose brille entre les lattes du plancher. Elle rampe plus près, scrute l'ombre entre les lames disjointes. On dirait...Une écaille?

Elle s'en saisit, l'expose à la lumière de la lampe. C'est...Un faux ongles, taillé droit, décoré de paillettes chatoyantes. À plat-ventre dans la poussière, elle l'examine. Un ongle de pouce. Un essai sur le

sien le lui confirme. Elle n'est pas la première que Jack ait gardée ici contre son gré.

Elle est d'un bond sur ses pieds. Elle s'empare de la lampe et en dirige autour d'elle le faisceau; la sous-pente se révèle plus tortueuse que l'obscurité le laissait deviner, livrant au regard des recoins ténébreux. Elle scrute le plafond. Pas la moindre tabatière. La cage d'escalier, fermée par une cloison périphérique, occupe le milieu du comble. Elle dissimule derrière elle un espace ouvert de part et d'autre, dont la hauteur moyenne est d'un mètre environ. Jessica s'y engage accroupie et, en marchant en canard, l'inspecte. Elle n'y découvre que la cadavre desséché d'une souris.

Jessica a perdu le compte des jours qu'elle a passés dans le grenier de Jack. Les seuls événements réguliers lui tenant lieu de repère temporel sont les trois repas quotidiens que Jack lui monte. Mais elle n'a pas pensé tout de suite à les compter. Privée de la scansion jour/nuit, elle ne dort plus que par bribes. À l'exception de son blouson et de ses bottes, Jack lui a restitué ses vêtements, dont le lavage n'est pas venu à bout complètement des tâches de sang qui les maculaient. Jessica ne peut s'empêcher de grimacer à leur vue. Cependant, sa coupure est en voie de guérison. Jack lui change chaque jour son bandage, après avoir désinfecté soigneusement la plaie. Elle a cessé de le questionner au sujet du pick-up rouge. Chaque fois qu'elle l'a fait, il a répondu dans les mêmes termes, avec la même expression désolée et soucieuse:

«Il rôde toujours dans le coin! Mais inquiète-toi pas, je suis là pour veiller sur toi.»

«Et quand tu sors?» s'est elle enquis une fois.

Il avait secoué gravement la tête:

«Je ne sors presque jamais. J'attends qu'il soit parti pour aller faire les courses et je rentre sans traîner. Inquiète toi pas.»

Jack s'attarde de plus en plus en sa compagnie. Il prend de plus en plus fréquemment ses repas avec elle au grenier. Il y a monté un guéridon où il dresse le couvert. Il agrmente la table d'une nappe, de bougies, de fleurs. Le souper s'accompagne toujours de vin. Il s'efforce de se montrer un convive distrayant. Il joue les histrions. Jessica se prête au jeu. Jack se contente, au début, d'un verre de vin au cours du repas. «Faut qu'j'reste vigilant, là, au cas que l'aut' débarque...» dit-il. Mais Jessica triquant avec lui de bonne grâce, il finit par se laisser aller à en boire une second... Il ne semble pas s'apercevoir qu'elle remplit son verre sitôt qu'il l'a vidé. Elle connaît la chanson. Elle a jadis joué les entraîneuse dans un bar de Toronto. Jusqu'au jour où un client consciencieusement imprégné a tenu à la remercier de ses bons et loyaux services. Il l'attendait dans une petite rue obscure.

«Surprise!» Un soir, ayant bu à lui tout seul presque tout le contenu d'une bouteille, Jack se montre plus entreprenant que d'accoutumé. Il se penche par-dessus la table pour prendre dans ses mains le visage de Jessica, puis, son geste ne soulevant pas de protestations, il se lève et s'agenouille à ses pieds.

«Jessie! Je voudrais veiller sur toi, de même, pour toujours!» S'exclame t-il avec transport.

«Nous y voilà!» Se dit elle.

Un sourire niais fend d'une oreille à l'autre la face de Jack. Il

scrute son visage d'un œil larmoyant. «I' va r'muer la queue dans pas long. Il est à point.» se dit-elle.

«Quand nous serons mariés, tu pourras descendre vivre en bas avec moi!»

Ne pas le contredire. En dépit de la répugnance qu'il lui inspire, elle s'efforce de faire bonne figure. Poser des questions, n'importe lesquelles.

«Est-ce que j'aurai le droit de sortir?»

L'amadouer. Gagner du temps. Où a t-il mis la clé? La poche de sa chemise? Il lui semble se rappeler lui avoir vu faire ce geste. Mais sa chemise a deux poches... Laquelle était-ce? Est-il droitier? Elle lui ressert à boire. Il se saisit du verre avidement, le vide d'un trait - de sa main gauche.

La clé est dans la poche droite.

34/

La peau est couverte d'ecchymoses. Les cheveux collés par du sang séchés. Les paupières exsangues scellées. La bouche tuméfiée, ouverte en un affreux et déchirant rictus de souffrance sur les dents cassées. La tête est celle d'une jeune femme brune. Sabine tremble de la tête aux pieds. *Mon dieu, non, ce n'est pas elle, faites que ce ne soit pas elle.* Des doigts, elle gratte à travers le plastique le givre qui gomme les traits. Elle débarrasse de la poudre de glace les pommettes saillantes, le nez busqué, la forme des yeux apparaît. Un visage amérindien. Celui d'une femme. Mais le menton est plus rond, la bouche plus grande. Du fond de la vase de l'horreur qui l'emplit, monte comme une

bulle d'air une bouffée de soulagement. Elle exhale un bref soupir.

Pas Jessica.

Quelque-chose dit à Sabine que le dingo n'a pas choisi au hasard la boîte-aux-lettres de Jack pour y déposer son colis. Sabine croit entendre résonner à ses oreilles le rire dément de ce tapé. Jack ne saura jamais quelle torture elle lui a épargné. Elle s'en fait la promesse. Elle se saisit religieusement de la tête et la porte tristement sur le siège passager de la Mazda, prenant soin de la caler pour qu'elle ne roule pas. Tout en conduisant, elle repense à cette série qui les terrifiait petites filles, Maryline et elle. Une tête réduite d'indien Jivago nommée Chico, découverte par des enfants... Très loquace; et qui fait même tomber la pluie quand on lui joue de la flûte de pan. La musique du générique, puis ses paroles, que les deux petites filles reprenaient en chœur... Un frisson glacé la parcourt. Elles s'en souvient encore.

Chico, Chico, c'est notre ami!

Chico adore faire des plaisanteries...

Les lèvres entrouvertes semblent sur le point de lui dire quelque-chose, de lui livrer un horrible secret, si atroce qu'elle ne le proférera que les yeux clos.

Mais les seuls mots qu'elle lui adresse sont muets.

Ce sont ceux de l'inscription tatouée sur le front.

Sabine a placé la tête sur la table de la cuisine. Elle a retrouvé au fond d'un tiroir un Ziplock contenant des photographies. Celles trouvées à son arrivée épinglées au tableau d'affichage du réfectoire. Il y a là des clichés des jeunes pensionnaires et de leurs instructeurs.

Celui que Sabine cherche, faisant glisser rapidement les photos du haut de la liasse sur la table comme les cartes d'un jeu Elle suspend son geste...

elle l'a trouvée. C'est celui pris lors d'une veillée sur le thème des Premières Nations, où l'on distingue, à l'arrière-plan, une jeune femme déguisée en amérindienne... Sabine tient entre ses doigts tremblants le vieux Pola. Oui, c'est bien elle. Une jolie jeune-femme, yeux et aux cheveux noirs, coiffée d'une lourde tresse sur le côté, des peintures de guerre sur les joues et le front, une plume insérée sous un bandeau qui lui ceint la tête, la bouche ouverte comme pour chanter, tenant au-dessus de sa tête un tambourin, d'une main *ornée de faux ongles décorés*. Ce visage rayonnant, c'est celui-là même, contorsionné par une souffrance sans nom, de la tête sur la table. Cette tête rendue méconnaissable par la souffrance et la mort, c'est celle de Soleil. Il reste à Sabine à déchiffrer les instructions sur le front. «Courage, s'exhorte-t-elle, on y est presque. Ce salaud ne perd rien pour attendre.» La terreur lui noue l'estomac. Tout son être lui commande de fuir. Le plus vite et le plus loin possible. Elle sait que l'autre n'attend qu'une chose: qu'elle se jette dans la gueule du loup. Il a gagné. Il n'y a plus rien d'autre à faire. Qu'à s'y résoudre. Et le plus tôt sera le mieux. Jessica est aux mains de ce malade. Qui sait quelles tortures il lui inflige... Puis il la tuera. Comme les autres. Jessica n'a qu'elle, Sabine, sur qui compter.

Sabine déchiffre enfin l'inscription sur le front, la dernière indication de cette chasse-au-trésor infernale, grotesque, répugnante, qui la mène tout droit à un rendez-vous avec un psychopathe, un

tueur de femmes.

Sous l'odieuse formule rituelle - «Canular zéro!» - ce sont cinq caractères.

Trois lettres et deux chiffres.

HWY16.

35/

«Est-ce que j'aurai le droit de sortir, Jack?» Demande à nouveau Jessica sur un ton qu'elle veut catégorique.

Jack hoche longuement la tête, esquissant une mimique désolée.

«Tant qu'il rôdera autour de la maison, ça sera impossible, tu le sais.

Jessica secoue la tête, le visage fermé.

«Tant que je serai ta prisonnière, je ne pourrai pas t'aimer.» dit Jessica en secouant la tête. «Tu comprends, n'est-ce pas?»

Il se traîne à genoux jusqu'à elle et joint les mains.

«Mais si, tu te trompes!» Implore t-il. «Tu finiras par m'aimer, tu verras! Ils appellent ça le syndrome de Stockholm.»

Il s'avance encore mains tendues, prenant la main de Jessie dans les siennes. Le regard de celle-ci plonge dans la poche de la chemise de Jack. Quelque-chose y étincelle brièvement. La clé!

«Nous serons très heureux, tu verras...»

Jessica se baisse, l'enlace, lui caresse la nuque d'une main.

«Il faut que tu me promettes que tu seras gentil avec moi. Que tu me permettras de sortir quand on sera mariés.» Murmure t-elle à

l'oreille de Jack.

Tout doucement, elle glisse deux doigts tremblants dans la poche pectorale de la chemise de Jack.

Jack lève vers elle des yeux où brillent des larmes de joie.

«Je te le promets! Je te rendrai heureuse, tu verras!»

Jessica bondit tout à coup, repoussant la chaise derrière elle qui roule sur le plancher avec un bruit de tonnerre. Les yeux de Jack s'agrandissent sous l'effet de la stupéfaction. Jessica se rue vers la porte, brandissant la clé. Elle s'efforce de l'introduire dans la serrure. Mais à peine y est-elle parvenue qu'il est sur elle, la ceinture. Il écume de rage. Il lui tord le poignet, lui arrache la clé. Puis d'une poussée brutale il l'envoie rouler au sol.

«Comment j'ai pu croire que t'étais sincère? T'es comme les autres! Toutes de garces! Toutes! Sans exception.» Il secoue la tête amèrement. «Tu ne me mérites pas.»

Ayant déverrouillé la porte, il se retourne sur le seuil, pointant vers elle un index vengeur.

«Tant pis pour toi!»

La porte claque violemment derrière lui. Elle l'entend qui dévale l'escalier.

Jessica demeure assise sur le plancher, appuyée sur une main, essuyant de l'autre du sang qui dégoutte de son nez. Puis elle le sort de sa poche. Il n'y a vu que du feu. Lorsqu'elle presse le bouton, la lumière de l'écran jaillit. En fond d'écran, une photo d'elle, dérobée sur Facebook. Touchant! Une nouvelle pression sur le bouton... Le clavier apparaît. Tabarnak, le code d'accès... Un peu, beaucoup,

passionnément... Elle compose sa propre date de naissance. À la folie! L'Écran d'accueil s'affiche. Dans les contacts, le numéro de Sabine. On décroche. «Sabine, c'est moi, Jessy. Je suis prisonnière de Jack, chez lui. Au grenier.» Elle se tait, attend. Pas de réponse. Elle consulte l'icône dans le coin de l'écran: Presque pas de réseau. Il disait vrai. Elle fourre l'appareil dans sa poche. Elle entreprend de se remettre sur ses pieds lorsque, soudain, des voix retentissent à l'étage inférieur. Les yeux écarquillés pleins de terreur, elle s'allonge sur le plancher, y colle l'oreille. La voix de Jack et une autre voix masculine, haut-perchée.

«Elle est là-haut!» Fait celle de Jack. «Elle est à toi, cette garce. Fais en ce que tu veux, je m'en calice! J'veux plus la voir!»

Une porte claque. Des pas lourds gravissent l'escalier. Jessica braque sur la porte un regard fixe, d'yeux agrandis par la terreur. Soudain, la stupeur se peint sur son visage. Un frisson glacé lui dévale la nuque. La clé! Jack l'a laissée dans la serrure. Elle bondit sur ses pieds. Mais déjà la poignée tourne, la porte s'entrouvre, un rai de lumière jaillissant de l'embrasure, tranchant comme une lame l'obscurité. Elle se jette de tout son poids sur la porte qui claque, tourne la clé. Plaquée au battant, elle retient son souffle écoute son cœur battant à tout rompre.

La poignée tourne à plusieurs reprises dans tous les sens, comme prise de folie. La voix haut-perchée.

«Open the FUCKING door!»

C'est l'autre! Il est entré. Jack est parti. Il l'a abandonnée aux mains du fou dangereux!

Extérieur. Entre chien et loup. L'intrus, Loba.

Pixelisée, la silhouette encapuchonnée, disparaissant à-demi derrière un arbre, se penche vers la chienne, s'accroupit, tend la main tenant l'offrande. Loba, d'abord réticente, oreilles couchées, la queue entre les pattes plaquée sur ses parties génitales, rampant presque, s'avance, crocs découverts. Elle renifle le paquet, s'en saisit et fait volte-face l'échine basse, regagne d'un trot rapide le perron, s'y couche. L'intrus l'observe un instant, puis s'enfonce sous le couvert des arbres en direction de la route, sort du cadre. Un instant plus tard, Sabine paraît sur le pas de la porte, et...

D'un clic de souris, elle actionne l'avance rapide.

L'autre rapplique en une course syncopée de bouffon sanguinaire.

Comme le chercheur d'or rendu fou par la faim dans «La ruée vers l'or» qui voit en Charlot un poulet. Sauve toi, Charlot! Sauve-toi, Loba! Ma petite Loba! *Non... Ne pas voir ça.* L'autre brandit un sac de toile. Il bondit et en couvre la tête de Loba. La plaquant au sol du genoux, tire sur le cordon de fermeture, serre, le noue. Il frappe du pied, à la tête, au ventre, encore et encore. *Assez! Assez!* Sabine se couvre les yeux des deux mains. Écarte les doigts. Yeux écarquillés. Un gémissement s'échappe de ses lèvres. Il se saisit de la chienne. Elle se débat, se contorsionne, agite les pattes en tous sens. Il la porte jusqu'au pick-up de Sabine, ouvre la portière, hisse son fardeau à l'intérieur. Il grimpe à sa suite. Dégainant un couteau de chasse, d'un geste rapide qu'elle a juste le temps d'entrevoir. Mêlée indistincte dans l'habitable. La chienne se tortille en tous sens sans parvenir à se dépêtrer du sac.

L'autre frappe au travers. Le sang gicle, asperge les vitres.
Enfin, la portière s'ouvre, l'autre met pied à terre, s'engage précipitamment dans le sous-bois en s'essuyant le visage de la manche.

Sabine n'a pas plus tôt cliqué sur le bouton d'arrêt que son téléphone vibre sur la table. Une voix masculine. Virile et paisible.

«Tyson! Ce que je suis contente de t'entendre!

-Tout va bien, Sabine?

-Non, tout ne va pas bien. On a...» Elle déglutit péniblement, puis reprend d'une voix brisée par l'émotion. «Ce salaud a tué Loba. C'était horrible. Tout ce sang!

-C'est ça que j'ai vu! Du sang. C'est pour ça que je t'appelais. J'ai...j'ai eu une crise. Et pendant que j'étais inconscient une longue vision embrouillée. Du rouge, d'abord... Tout était rouge. Puis à travers le rouge, comme si je regardais par une fenêtre aux vitres dégoulinantes de sang, une silhouette recroquevillée, enchaînée.

-Jessie?»

-Je ne sais pas, Sabine, pas sûr, pas sûr pantoute.» Souffle Tyson dans un murmure, puis poursuit avec un regain de véhémence: «Après ça, une autre silhouette, immense, haute comme une maison, décharnée...» Sa voix tremble. «Pis après j'étais dans une forêt après une tempête de verglas...»

Tyson marche dans la forêt, pétrifiée par une tempête de glace. Les arbres sont enveloppés - (troncs, branches - jusqu'à la moindre terminaison) – d'une gangue transparente qui brille au soleil d'un éclat surnaturel, lançant partout des étincelles prismatiques irisées, comme du cristal. Le ciel d'un bleu dur lui semble une cloche qui isole les

alentours du monde et de ses sons. La neige sous ses pieds craque comme du verre brisé, et ces crissements sinistres résonnent étrangement dans le silence. Il s'engage dans une gorge bordée de précipices rocheux qui disparaissent sous d'épaisses cascades de glace formant des orgues de gigantesques stalactites, alignées comme autant de crocs acérés. Au fur et à mesure de sa progression, les parois se rapprochent, la gorge se resserre, s'étrangle. Enfin, la vision s'obscurcit.

«Et...c'est tout? Demande Sabine.

-Non. Dans ma vision, il fallait que je te trouve pour te dire quelque-chose. Il fallait que je te dise que *ce n'est pas rouge*.

-Quoi? Qu'est-ce qui n'est pas rouge?

- Pas rouge mais noir. Aucune idée, désolé... Juste après ça, je suis sorti de ma crise.» Conclut Tyson.

Un silence. «*Le sang devient noir en coagulant.*» Elle entend la respiration régulière de Tyson à l'autre bout du fil.

«Et tu vas bien, maintenant?

- J'avais être correct. Je mets toujours du temps à me remettre de mes crises d'épilepsie. Mais il fallait que je t'appelle! Tu m'as demandé de te parler de mes visions, fait que...» Elle l'entend déglutir. « Je suis triste pour Loba. Tu as une idée de qui a fait ça?

-Non, mais je vais pas tarder à le savoir. Ce salaud va payer.

-Hey, pas d'imprudence, OK? Je peux venir tout de suite, si tu as besoin de moi.

-Il n'y a que moi qui peut régler ça. Je ne veux pas que tu viennes. Appelle-moi si tu as d'autres visions, d'accord?»

Un silence se creuse au bout du fil. Puis Tyson reprend d'une voix émue:

«Tu peux y compter. Je ne viendrai pas si tu ne veux pas que je vienne. Tu as sûrement tes raisons. Mais je vais prier pour avoir d'autres crises. Et si je vois quelque-chose... 'Tention à toi, d'accord?

-Oui. Tout ça sera bientôt terminé...» Elle raccroche. «...d'une manière ou d'une autre.» Murmure t-elle.

Elle respire profondément pour calmer la terreur qui lui mord les tripes, agite d'un tremblement ses doigts moites.

37/

Des coups violents ébranlent la porte du grenier. Jessica tremble de tous ses membres. Son regard fait le tour de la pièce. Que faire? La porte ne tiendra pas longtemps sous les coups de pieds de ce barjo. Se réfugier sous le lit? Trop évident. Elle se mord les lèvres. Elle cherche sur la table une arme. Il n'y a que des couteaux ronds et des cuillères. Le seul objet potentiellement offensif, c'est la bouteille. Le tesson entaillant sa main... Elle grimace. Les coups redoublent. Une cachette, vite! Tout à coup, elle pense au réduit derrière la cage d'escalier. Elle se saisit de la bouteille et se coule dans le boyau, comme une souris dans son trou. Juste quand le verrou cède dans un craquement sinistre, la porte pivotant à la volée, heurtant le mur dans un bang d'arme à feu.

«T'ES OÙ, SALE PUTE?» Tonne l'autre.

Recroquevillée dans sa cachette, Jessie lance des coups d'œil

affolés autour d'elle, cherchant quelque-chose de dur. Sur quoi fracasser du verre. Que du bois, du gypse. Soudain, une idée. Elle lance la bouteille qui roule bruyamment dans un coin de la pièce. Les pas de l'autre se ruent vers la source du bruit. «Va chercher!» Elle bondit hors du trou par l'extrémité opposée, s'élance à pas de loup en direction de la porte, grimaçant au moindre grincement du vieux plancher. Enfin, elle aperçoit en contrebas, lointaines, les reflets des lueurs clignotantes colorées du sapin. Elle se jette dans le gouffre noir, manquant à chaque marche de se rompre le cou. Elle n'a pas plus tôt pris pied à l'étage inférieur que, derrière elle, l'escalier tremble sous des pas lourds et précipités.

«Sale pute indienne!»

Elle court de pièce en pièce, se cognant à des monceaux d'objets hétéroclites non-identifiés qui encombrant les pièces et les couloirs, trébuchant sur des tas d'ordures puants. Comment retrouver son blouson et ses chaussures dans l'obscurité au milieu de ce capharnaüm? Sans eux, elle n'ira pas loin dehors. C'est une question de vie ou de mort. Ne pas laisser la panique l'envahir. *T'es belle t'es fine t'es capab'*. Elle entend les pas de l'autre dans son dos et ses jurons lorsqu'il renverse un meuble sur son passage. N'importe quel blouson chaud ferait l'affaire, mais il lui *faut* des chaussures à sa taille. Des souliers trop grands seront vite pleins de cette hostie d'neige, ou ils y resteront pognés. Elle sent sous ses mains tendues devant elle une surface lisse et reconnaît la poignée d'une porte de frigo. La cuisine. Là, elle trouvera au moins de quoi se défendre. Elle tâtonne. Elle devine sous ses doigts une surface molle et poisseuse. Elle retire sa

main avec dégoût. Allumer. Tant-pis. Ça lui laissera peu de temps, mais c'est sa seule chance. Elle tend l'oreille. Plus un son. L'autre se tient coi. Il écoute lui aussi. Elle fait courir à toute vitesse ses mains sur les murs visqueux de graisse. Trouve l'interrupteur. Un éclair fulgurant lui arrache un cri de douleur. Un grognement triomphant lui parvient d'une pièce voisine, des craquements de plancher. Il déboule. *Vite! Vite!* Sa vue met une précieuse seconde à s'accoutumer à la lumière. Le long des cloison s'entassent des sacs de poubelle pleins à craquer, suintant d'humeurs nauséabondes, grouillantes de vie. De l'un d'eux dépasse un bout d'étoffe à carreaux rouges et noirs. Elle déchire le plastique. Son blouson! Elle le passe avec une grimace de dégoût.. Ses bottes à présent. Elle éventre les sacs les uns après les autres. Une cavalcade qui ébranle l'ossature de bois de la maison. Les bottes, les bottes, les hostie d'bottes! Jessica arrache les pellicules de plastique. Les immondices se répandent sur le sol, vieux de plusieurs mois, décomposés, matières visqueuses, pestilentielles, infestées d'asticots. Elle les a trouvées, les enfile avec répugnance. «Pas l'moment d'faire ta princesse.» s'apprête à bondir vers la sortie. Mais lorsqu'elle se relève, il se dresse devant elle, entre elle et la liberté, se reflétant de dos dans le rectangle noir de la porte-fenêtre. Elle est nez à nez avec la face grimaçante, révoltée par la rage. Un cri de stupeur s'étrangle dans sa gorge... C'est *lui! LUI!* Et ce n'est pas lui. Un double, un avatar, reconnaissable et méconnaissable. Transfiguré par la folie, la rage meurtrière, la jouissance sadique? Pas le temps de se poser des questions métaphysiques. Jessie roule les yeux dans tous les sens. Une issue. Une arme. N'importe quoi. Dans l'évier crasseux, de la vaisselle

sale, une fourchette à barbecue. Longue, effilée, toute poisseuse de gras ranci. Si elle l'embroche avec ça, même sans toucher d'organe vital, c'est la septicémie foudroyante assurée. Elle s'en saisit, la brandit maladroitement. Un ignoble rictus narquois tord les traits de l'autre. Il approche courbé en avant, les mains levées pour se saisir d'elle, ses petits yeux billant d'un éclat mauvais. Elle frappe dans le vide une fois, puis une autre. Il esquive avec la souplesse d'un ours. Il saisit au vol son bras, le tord sans effort. Elle grimace de douleur. Elle entend ses os craquer. Il va lui faire lâcher la fourchette et il ne lui restera plus qu'à s'en servir contre elle! Mais soudain, sur le visage de l'autre, se peint la stupéfaction. Les yeux agrandis, la bouche entrouverte, il part à la renverse et s'écrase lourdement sur le sol, sa tête heurtant au passage un tabouret. Jessie demeure un instant interdite, puis avise la peau de banane parmi les détritrus jonchant le carrelage. Le corps inerte de son agresseur gît parmi les ordures, entre elle et la porte ouvrant sur la nuit, coincé entre l'évier et la table, lui barrant le passage. Toujours serrant la fourchette dans son poing, elle bondit - trop court -, retombant de tout son poids sur l'aine de l'autre, puis - encore trop court -, se recevant sur sa figure. Son propre reflet dans la porte, sur fond de liberté. Au-delà, la fin du cauchemar. Comme elle va se saisir de la poignée, elle sent un étau se refermer sur sa cheville. Elle trébuche, la fourchette toujours dressé dans son poing, heurte le sol, sent les deux crocs de métal s'enfoncer profondément dans son flanc. Un éclair blanc l'aveugle. Avec un cri, elle porte ses mains à son côté, sent sous ses doigts le métal fermement fiché dans ses chairs. Son cœur s'affole, sa vue se trouble. Visiblement sonné, l'autre se remet

péniblement sur ses pieds. Un souvenir se présente en un éclair à l'esprit de Jessica. Celui de ce vieil indien dans les tranchées de Vimy, transpercé par une baïonnette Allemande. Le kokum le lui avait raconté lui-même, quand elle était enfant. Il avait eu la vie sauve grâce à la balle tirée par la caporal de son escouade. Avant que le fritz ait eu le temps de retirer la lame. C'était ça, le retrait, qui les tuait. Sa main tremble. Quitte ou double. Elle saisit le manche et tire. La souffrance lui arrache un nouveau cri et des larmes. Le sang jaillit. Elle se relève en s'appuyant au mur de ses mains ensanglantée, trouve la poignée, se jette à corps perdu dans l'obscurité. La bourrasque lui fouette le visage. Elle court droit devant elle. Sans se retourner. Vers la liberté. Vers la vie. Vers son amour.

38/

Depuis le bord de l'autoroute, la piste forestière s'enfonce dans les bois. Sabine y a garé son pick-up à couvert. Dans son rétroviseur, les grumiers se succèdent. Lorsqu'un véhicule de moindre gabarit se profile à l'horizon, elle braque sur la route à travers la lucarne percée à l'arrière de la cabine, une paire de jumelles. Les rangées de réverbères qui, là-bas, aux abords de l'intersection, bordent la voie, se rejoignent au point de fuite. C'est de là que va surgir, d'un moment à l'autre, un point rouge... Au fond, tout au fond d'elle, luit par intermittence une lanterne que malmène la tempête par une nuit d'encre. L'espoir. Que le rendez-vous n'aura pas lieu, que cet ignoble jeu de piste n'est qu'une sinistre plaisanterie. Remettre le contact. Rouler tout droit vers le Sud sans s'arrêter. Reprendre sa vie d'avant.

Mark est un agneau à côté de ce taré. Il est encore temps.

Mais Jessie... Jessie n'a qu'elle.

Dans la lumière bilieuse alternative des lampadaires, les dix-huit roues défilent, renâclant sous leurs chargements de grumes; jadis pleins de sève, fièrement dressés vers le ciel; amputés; entassés; déportés. Ainsi en va-t-il de l'amour. Arraché. Écorché. Écartelé. La beauté sacrifiée à la démente de l'orgueil qui glorifie la violence, asservit puis piétine, jusqu'à ce que mort s'ensuive, la fraîcheur, l'innocence, le vrai.

Entre deux camions, le silence béant retombe en un cri muet.

Là-bas, au bout de la route, point une tâche lumineuse qui se scinde en deux comme une bactérie en engendrant une autre.

Ce n'est pas un poids lourd.

Un pick-up.

Elle distingue à présent le noir de la carrosserie qui suinte à travers le halo. Elle se raidit, ferme un instant les yeux. Elle fourre quelque-chose sous son anorak. Sa seule planche de salut. Sa main agrippe lentement la poignée. Sabine sent sa terreur faire place à la rage.

Me voilà.

C'est moi.

Ton destin.

Tu vas payer. Pour Jessica, pour Soleil, pour toutes leurs sœurs natives, toutes les victimes de cette saleté de route, les filles de cette terre, violée et meurtrie par les dégénérés de ton espèce.

Elle est sortie de l'ombre sous un réverbère. Elle s'est plantée

sur le bord du ruban d'asphalte, les poings serrés au bout de ses bras raidis.

Le pick-up noir a ralenti. Il approche lentement. Noir, pas rouge. C'est donc ça. Il la dépasse à petite vitesse. Il stoppe. Il attend. Ses feux incandescents comme des yeux malveillants braqués sur elle à travers le nuage que vomit l'échappement. Le moteur halète sourdement comme un molosse en arrêt devant un gibier. Dans la cabine obscure, une sombre silhouette, la tête encapuchonnée, attend, sans un mouvement, mains rivées au volant. Sabine pose une main tremblante sur la poignée. Dans un gémissement de convoitise, la gueule de tôle s'offre à l'avalier. Elle pénètre dans la noirceur de l'habitacle. prend place sur le fauteuil du passager, au bord le plus éloigné du conducteur. Dans un état proche de l'inconscience, elle referme la portière dont le claquement la fait sursauter. L'intérieur de la portière est rouge, de sa couleur d'origine. Il n'a pris la peine de repeindre que l'extérieur. Le sang noircit en coagulant. Loba! La camionnette démarre en trombe aussitôt, dans un hurlement de moteur et de pneus. La capuche jette une ombre dense sur le visage du conducteur, noyant ses traits. Tout en conduisant pied au plancher, il plaque une main sur elle et se met à la palper sur tout le corps, parcourant, mi-fouille mi-attouchement, ses seins, son ventre, son entrejambe. Comme elle sert les cuisses, une voix sourde lance: «Écarte!» Une voie inconnue. Mais peut-être contrefaite. Ou déformée par la concupiscence. Ne pas penser à ça. Comme elle résiste, la main la saisit à la gorge lui plaquant la tête à un montant de la carlingue, les doigts s'enfonçant dans sa chair. Elle suffoque. Elle obtempère en

serrant les dents. La main explore l'intérieur de ses cuisses, montant des genoux jusqu'à l'aine, se glissant sous son anorak... Sabine pense à l'objet qu'elle a laissé tomber entre ses jambes à ses pieds et poussée du talon sous le siège. *Tu l'as dans le cul, connard!*

La lumière des réverbères traverse la cabine comme des boules de feu. Le vieux pick-up tremble de toute sa carcasse. À cette vitesse, qu'il perde le contrôle et c'est la mort.

Pas encore.

Le temps viendra...

Dans un hurlement de pneus, une embardée les jette hors de la route. Sabine empoigne les bords de son siège, croyant sa fin venue. Mais Il s'engage à tombeau ouvert dans un chemin forestier. Les cahots la ballottent de droite et de gauche, comme une poupée de son. La piste accuse un long virage descendant dont la courbure se resserre. Un portail grillagé brun de rouille se profile dans la lumière jaune des phares. Des écriteaux portant des mises en garde y sont accrochées. «Private property», «No trespassing», «At your own risks!», «Vicious pig» a-t-elle le temps de lire. Au-dessus, un portique soutient une pancarte à l'inscription à-demi effacée: «SUFFOLK PINK FARM». La grille branlante s'ouvre automatiquement. Inutile de se retourner pour vérifier qu'elle se referme sur eux. «Bienvenue à Looney-Park.» Pense Sabine. Bientôt, une surface plane et lisse luit sous la lune: un lac, comme un œil malade sous sa taie blanche, vissé dans un orbite profond. Sur son bord, deux masses cubiques, obscures, des bâtiments décatiés. Sabine reconnaît instantanément les lieux. Son intuition ne l'avait pas trompée: c'est dans l'un de ces bâtiments que cette ordure se

livre à ses abjections. À cette pensée, un mouvement de panique et de révolulsion s'empare de Sabine. Elle cherche à tâtons la poignée de la portière. Elle palpe des deux mains la garniture. En vain. Son geste suscite à l'homme un ricanement mauvais. Il met pied à terre. Elle entend le crissement de ses pas dans la neige contourner le véhicule. La portière s'ouvre. «Descends!» Elle n'a pas plus tôt obéi qu'avec des cris grinçants se rue sur elle une masse énorme, pâle, boursouflée. Sabine fait volte-face pour regagner à la hâte son siège mais une vive douleur lui traverse le mollet tandis qu'elle se sent tirée violemment en arrière. D'un violent coup de pied l'homme chasse l'assaillant. «Tu la boufferas plus tard, gros tas!» lance t-il dans un ricanement. La bête émet un couinement grotesque et s'éloigne en se dandinant sur ses pattes raides.

«T'es mieux d' pas essayer de te tirer. Wendy pèse 700 livres mais elle court plus vite que toi.»

À l'idée de ce qui compose le menu de ce monstre répugnant, Sabine est prise de nausée. Un seul nom tourne en boucle dans son cerveau. L'angoisse tord ses entrailles à les faire craquer. Une boule dans sa gorge l'étouffe.

«Jessica?» Parvient-elle à articuler.

«Qui? Tu veux dire la petite pute indienne?

Le frigo est plein.

Mais son tour viendra.

Et le tien.»

Il l'attrape par les cheveux.

«Assez bavassé. On va s'amuser tous les deux, maintenant. Avance!»

Sabine se débat, tente de lui faire lâcher prise, mais un coup de genoux au ventre la plie en deux.

«Tu vas comprendre que c'est mieux pour toi d'obéir. Avance!»

Il lui assène un coup dans le dos qui la jette au sol.

À genoux, Sabine lève ses yeux pleins de larmes vers le ciel, qui diffuse faiblement une lueur laiteuse, frangée par la ligne d'horizon circulaire hirsute que forme le haut du cratère hérissé de sapins.

Tôt où tard, à la fin des fins, elle va rejoindre Jessie. Où qu'elle soit.

Il la traîne à présent par les cheveux jusqu'à la porte branlante d'une des bâtisses, qu'il ouvre d'un coup de pied. Au lieu d'actionner l'éclairage intérieur, il allume une lampe-tempête décrochée d'un clou à l'entrée. Le halo lumineux révèle par bribes des stalles d'une saleté répugnante. Il balaie, dans un coin, les murs et le sol maculés de sang séché; des crochets de boucher pendant du plafond; un congélateur rouillé portant des marques de doigts sanglants; une tronçonneuse et des couteaux d'équarrissage noircis de sang séché reposant sur un établi. Le rayon parcourt des murets à hauteur d'épaule crasseux délimitant les boxes, les portillons en bois souillés qui en barrent l'accès. Toujours tenant fermement Sabine par les cheveux, l'homme déverrouille l'un d'eux. Il saisit Sabine par les épaules, s'apprête à la projeter à l'intérieur du box, mais prise d'une rage soudaine, elle se tortille pour se dégager de son emprise, pousse, de toute la force de ses poumons, un cri strident, un cri guerrier, plein d'une fureur qui la déborde, l'aveugle. Elle le saisit au visage, y enfonçant ses ongles, cherchant les yeux; elle lance de furieux coups de pieds, de genoux qui

font mouche, arrachant à l'autre des grognements de douleur. Il parvient à plaquer une main sur son visage, tentant de la repousser. Elle enfonce ses dents dans la main, serrant les mâchoires de toutes ses forces, le goût du sang emplissant sa bouche. Un coup formidable à la tête lui fait lâcher prise. Son oreille bourdonne du côté où le poing de l'autre s'est abattu sur son crâne. Le choc l'a projetée au sol, sa tête heurte une bordure en béton. Un trou noir la happe, elle tombe, tombe, le long d'un puits sans fond.

39/

Sabine est en train de rédiger un commentaire pour un hébergement. «Accueil épouvantable, logement glacial d'une saleté répugnante, nourriture infecte. À éviter absolument! N'y séjournez à aucun prix! À AUCUN PRIX!»

Elle articule encore ces mots comme elle émerge du sommeil. Une aube sale s'infiltré par les ouvertures qui percent le haut des murs. Des pulsations douloureuses lui transpercent la tête. Elle distingue les contours flous d'une ombre penchée sur elle. Elle sent la piqûre d'une aiguille dans son bras. Puis la silhouette se redresse, la main bandée tenant la seringue.

«Tu vas te tenir tranquille avec ça.»

Les mots lui vrillent le crâne. Elle plaque ses deux mains sur ses tempes. Des pas s'éloignent. Elle gît sur une couverture crasseuse. Lui ceignant le cou, deux arcs d'acier s'articulent en un collier que ferme un gros cadenas. Une lourde chaîne s'y arrime qui cliquette au moindre de ses mouvements. Sabine a terriblement froid; elle tremble

de tous ses membres, ses dents s'entrechoquent. D'instinct, elle se recroqueville en position fœtale pour conserver au maximum sa chaleur, s'enveloppant de son mieux de la couverture. Elle porte la main à son front tuméfié et grimace. La morsure au mollet la fait souffrir affreusement. Elle l'inspecte. Pas de sang. Seulement une énorme ecchymose qui commence à bleuir. Elle laisse échapper un gémissement, se mord les lèvres pour ne pas pleurer. Ne pas flancher. Tenir encore, autant qu'il faudra. Une étrange torpeur l'envahit lentement. Sûrement le truc qu'il lui a injecté. Elle se le représente qui se propage dans son système sanguin, jusqu'au cerveau.

Soudain, elle tressaille, se fige, tandis que son cœur s'emballe. Elle tend l'oreille. Des cliquetis lui ont semblé provenir d'une stalle voisine. Elle articule d'une voix faible:

«Jessica?»

Elle retient son souffle. Son appel résonne dans le silence qui lui semble s'épaissir encore, obstinément béant. Elle se sera trompée. Le moindre de ses mouvements fait tinter sa propre chaîne.

Qu'est-il advenu de Jessica? L'a-t-il déjà fait disparaître? Il semble à Sabine, à travers la brume qui lui brouille l'esprit, qu'il a prétendu le contraire... Et s'il a menti? Pourquoi? Sabine a du mal à organiser ses idées. Il le faut pourtant, il le faut. L'autre bâtisse semble abriter l'antre de ce monstre. Il s'y trouve sûrement un sous-sol, un grenier...

Les heures s'écoulent en un jour gris qui suinte comme du pus du haut des murs de sa prison. Ses pensées se brouillent. L'injection. Sont esprit est traversé sans répit de visions atroces, celle des

couteaux, machette, tronçonneuse maculés de sang, cet ignoble crochet de boucher et ces éclaboussures rougeâtres sur les murs, aperçus par fragments dans le faisceau tressautant d'une lampe torche. Au moindre bruit, elle sursaute, s'attendant à voir reparaître le boucher. Quel sort lui réserve-t-il? Que va-t-il faire d'elle? La réponse n'est que trop évidente. *S'accrocher à l'espoir...* si ténu soit-il. *Ils vont venir. Ils vont venir.* Lorsqu'elle s'assoupit, brièvement, elle est alors assaillie par des songes terrifiants dont elle est tirée au moindre bruit, mais ses cauchemars lui semblent se poursuivre à l'état de veille, la frontière entre eux et la réalité s'estompant.

Des sanglots! Elle se dresse sur son séant, tend l'oreille, appelle: «Maryline?» Les pleurs continuent. «Maryline, qu'est-ce que tu as?» gémit Sabine, bouleversée. «Tu as mal? Réponds moi... Je suis là, maintenant, Je suis là pour t'aider.» Elle s'éveille en sursaut, des larmes baignent son visage. La nuit est tombée, l'obscurité noie d'encre sa prison. Ces sanglots, d'où provenaient-ils? Elle est sûre qu'ils étaient bien réels. Elle s'immobilise, retient sa respiration, écoute. Elle n'entend que des battements de cœur. Les siens.

Fumante, nauséabonde, la gamelle pour chien glisse au sol, poussée par la pointe d'une botte de chasse. Elle se recroqueville comme un insecte apeuré, le visage entre les genoux, couvrant sa tête de ses mains. Elle n'est plus que matière inerte; seulement transpercée par la terreur. Il reste un moment campé devant elle, immobile, braquant muettement sur elle le faisceau de la lampe. Elle entend, seule, sa respiration, lourde et rauque. Ramassée dans son coin, elle n'ose ni bouger ni parler. Elle garde le regard rivé au sol de béton

entre ses pieds, n'essayant même plus de calmer le tremblement qui la secoue.

Enfin, il tourne les talons, la tâche lumineuse danse sur les parois, le raclement des bottes sur le ciment s'éloigne. La porte claque.

Sabine ferme les yeux. Ce n'est pas pour cette fois. S'il ne revient pas avant le lendemain, alors peut-être...peut-être *arriveront-ils à temps*. Oui, c'est sûr. Ils vont venir. Elle a fait ce qu'il faut.

La faim lui tenaille l'estomac. Elle rampe jusqu' à la gamelle qu'elle trouve à tâtons. Elle en renifle le contenu. Du riz et de la viande. L'odeur de la viande, qui ne ressemble à rien de ce qu'elle connaît, douceâtre, vaguement fécale, lui lève le cœur. Le riz tiède la réchauffe un peu. Elle projette la viande, aussi loin d'elle qu'elle le peut, par-dessus la cloison de la stalle. Elle tremble moins. Elle se roule en boule dans un coin, les genoux sous le menton, les mains croisées sur les chevilles. Les yeux ouverts sur l'obscurité, elle s'efforce de réfléchir. Nadine a du lire le message qu'elle lui a envoyé avant de partir, dont elle se remémore des bribes. «Ce dingue, qui que ce soit, torture et assassine des femmes natives parce-qu'on lui a inculqué l'idée que leur vie est sans valeur. Il se sent autorisé à en disposer au titre de la supériorité raciale qu'il s'arroge. Il ne m'a enlevée que parce-qu'il croit – et à juste titre – que je représente un danger pour lui. Vous trouverez dans mon congélateur des preuves tangibles des horreurs auxquelles il se livre. Mais peut-être hésitera t-il à me faire disparaître, peut-être assez longtemps, j'espère pour vous permettre de me localiser à temps. J'ai l'espoir que la disparition d'une blanche forcera les autorités à agir pour mettre hors d'état de nuire ce monstre

et ses semblables tout en éveillant les consciences. Mon sort et celui des femmes natives est entre vos mains. Je t'embrasse, Nadine. Sabine»

Ils vont arriver à temps. Ils vont arriver à temps. Ils vont arriver à temps.

Les mots agissent sur son esprit comme un calmant.

Elle a arraché du mur de bois pourri les crochets auxquels sont serties ses chaînes; elle est assise dans l'encadrement d'une des fenêtres, dont elle a brisé la vitre à l'aide d'une de ses bottes. Dos à la travée, les genoux pliés, sa tête penchée butte sur le linteau. Engoncée dans l'embrasement, elle ne peut bouger que les bras qu'elle croise sur sa poitrine, les yeux agrandis sous l'effet d'une peur atroce, le regard rivé à la truie wendigo. Les prunelles de la bête rougeoient comme des braises dans l'obscurité. Elle se jette sur le mur, qu'elle martèle, racle furieusement des sabots en tentant de l'escalader. La bête halète, grogne et renâcle. Chaque fois que la gueule dont l'écume macule les babines, retroussées sur ses crocs jaunâtres, la frôlent, l'haleine étrange, lourde, putride et douceâtre fait grimacer Sabine de dégoût. La voix du fou résonne à ses oreilles: «Go, Wendy, go!»

Un jour gris s'est levé, déversant sa lumière morne à travers les petits carreaux crasseux. Un ronronnement dans le lointain. Enfle. Cesse. *Mon dieu, un bruit de moteur...un claquement de portière des pas...On court dehors...C'est lui? Eux? La porte...On vient!* Des pas lourds font crisser la neige, la porte grince puis claque. Le raclement des bottes enfle, le point lumineux d'une lampe torche danse sur les murs suintants, le sol de ciment de sa stalle, grimpe le long de son corps comme un insecte et se plante dans ses yeux. Une silhouette enjambe

le portillon, fond sur elle. Elle recule dans le fond du boxe et s'y rencogne, s'y ramasse, s'y fait toute petite. Le faisceau lumineux vacille, éclaire le visage qui la considère. Elle sursaute. Comment... Comment n'y avait-elle pas pensé? Bien-sûr, c'est lui! Ça ne pouvait être que lui. Toujours lui, son éternel bourreau. *Tu ne croyais tout de même pas lui échapper si facilement?* Ça s'appelle le destin... Tout tourne autour d'elle, elle se sent prise dans un tourbillon qui l'aspire. Il pose sur elle un regard mielleux. Il souffle:

«Eh oui, c'est moi!»

Pourquoi chuchote t-il?

«Tu t'es foutue dans une sacrée merde! T'es vraiment conne comme tes pieds.»

Il hoche la tête, esquissant une moue exaspérée.

«T'as jamais été très futée, ma pauvre fille. Mais papa Mark est là maintenant. Pour s'occuper de toi.»

Sabine demeure coite, figée par l'horreur et la stupéfaction. Ça ne peut être qu'un cauchemar. Il jette des regards circulaires autour de lui.

«Il doit bien y avoir un truc, dans ce bordel...»

Il s'éloigne. Il remue des objets métalliques. Il revient brandissant une hache. «J'ai trouvé que ça. Ça devrait faire l'affaire, hein? Juste un bon coup bien placé.»

Une ombre furtive s'est-elle bien glissée derrière lui? Sabine n'en jurerait pas. Ses sens lui jouent des tours.

«Avec tes conneries, qui c'est qui traverse l'Amérique, qui risque sa peau?» Poursuit-il. «Tout ça pour sauver ton cul! Je vais te

sortir de la mouise, encore une fois. Qu'est-ce que tu deviendrais sans moi, hein? Figure-toi que ta connaisse de copine voulait pas me dire où tu étais! Il a fallu que je confisque la batterie de son fauteuil.»

Il a un rire nerveux. Ses chuchotements résonnent comme s'ils parvenaient à Sabine du fond d'une grotte. Elle s'efforce de stabiliser sa vision, mais tout tangué, tournoie.

«Bon, assez bavassé.»

Il lève la hache au dessus de sa tête.

«Reste tranquille, t'as compris?..»

Le claquement d'un fusil à pompe qu'on arme. Mark se fige. La terreur se peint sur son visage.

«Who the fuck are you? Lâche ça!»

«Ce taré a un cheveux sur la langue, ou quoi?»

Le canon du fusil de chasse luit dans la pénombre. Mark dépose lentement la hache à ses pieds.

«C'est ça. À ZENOUX, sale fouineur!»

La voix suppliante, chevrotante, de Mark.

«Je suis en panne, sur la route, je cherchais de l'aide!»

L'autre ricane. Il éclaire de sa torche le visage de Mark.

«C'est ça, mon mignon.» Grimace t-il. Il hurle: «Tu m'prends pour un fucking moron?»

Des lueurs tournoient dans les ténèbres; les voix résonnent douloureusement aux oreilles de Sabine. Elle voudrait s'éveiller de ce cauchemar.

Il a fait mettre Mark à quatre pattes. Il braque son fusil sur sa tête et lui baisse son pantalon, déboucle son ceinturon tout en

s'agenouillant derrière lui. Il lui empoigne une oreille, tout en continuant d'appliquer le canon de son arme sur sa nuque.

«Fais le porc!» Braille t-il. «Vas y! Couine!»

Mark obtempère faiblement. L'autre gueule:

«Plus fort!»

Sabine ne sait plus si elle rêve ou si elle est éveillée. La tête lui tourne, ses oreilles bourdonnent. Tout ça n'est qu'un cauchemar. Une hallucination. C'est la drogue qu'il lui a injectée. Ça va passer. Elle va réveiller. Sur la plage de Nice, au soleil, par un bel après-midi d'automne... Le murmure des vagues, le rire de Maryline...

Un coup de feu la tire en sursaut de sa défaillance. Encore ce cauchemar... La détonation résonne longuement à ses oreilles. Le silence retombe comme un couvercle. Un instant plus tard, le sifflement strident d'un banc de scie. Une longue plainte modulée lui succède, presque humaine, oscillant du grave à l'aigu selon la dureté du matériau dans laquelle mord la lame. La voix de Zach, proche et lointaine:

«Wendy, supper's ready.»

La galopade et les grognements de la truie.

Go, Wendy! Go, go, go, Wendy, go!

«Putain de malade! Fucking taré!» Murmure Sabine entre ses dents qui claquent.

La porte de la porcherie s'ouvre soudain à la volée. Il fait irruption. Dans la pénombre, en contre-jour, elle distingue mal son visage, envahi par la barbe et tordu par un rictus haineux. Sa main agrippe quelque-chose. Il vient, à grandes enjambées triomphantes, se

planter devant elle. Sa silhouette menaçante s'encadre dans le rectangle lumineux d'une fenêtre. Il lève au dessus de sa tête, à une hauteur qui semble à Sabine vertigineuse, le bras au bout duquel la main se crispe sur quelque-chose. Un objet qu'elle ne parvient pas, de sa vision trouble, à identifier. Elle enfonce sa tête entre ses genoux, replie ses bras sur sa tête et se tasse, attendant l'impacte. La chose se fracasse sous ses yeux sur le ciment de la stalle. Sabine reconnaît les fragments de plastique noir. Un petit cylindre roule à terre jusqu'à elle. Une pile.

La balise.

Il l'a trouvée.

«Tu crois que tu peux baiser Zach aussi facilement? Hein??»

Cette voix... lui en évoque une autre. Elle est seulement un peu plus aiguë, comme émanant d'un magnétophone tournant trop vite.

«Tu veux connaître un truc super efficace pour se débarrasser des putes indiennes?» Lance t-il à travers ses dents serrées découvertes.

L'épouvante la glace.

Quelle abomination ce cerveau malade a t-il engendrée??

Il se saisit du bidon de liquide de refroidissement sur l'étagère derrière lui. L'horreur la saisit. Elle a un sursaut qui fait tinter ses chaînes.

«Tu vas aller rezoudre tes ancêtres fucking Black Foot.» Zézaie t-il. «Zuste une petite inzection de ce zoli liquide bleu. Ça va te refroidir bien comme il faut. Crois-en le docteur Zach!» Grince t-il.

Sabine se rue, à l'envers sur mains et pieds dans un cliquetis de chaînes, se rencogne, dos au mur, les yeux écarquillés par la terreur.

L'autre fouille dans une boîte métallique rouillée, en tire une seringue. Il perce le bidon du bout de l'aiguille, tire sur le piston. Le liquide bleu emplît le réservoir gradué. L'autre se laisse tomber à genoux à côté d'elle. Elle crie faiblement, se débat, lève les bras au-dessus de sa tête, tentant désespérément de les garder hors de portée de la seringue.

«Non! Pas ça! Pas ça! Pitié!»

Elle lance des coups de pied désespérés, tentant de lui faire tomber des mains le dard empoisonné. L'autre se jette en avant pour se saisir de son bras, perd l'équilibre; l'aiguille se plante dans sa cuisse. Il pousse un cri de rage et l'en arrache. Cette fois il tient fermement le bras de Sabine dans sa main, ses doigts s'enfoncent dans sa chair tendre, la pression fait saillir les veines. Sabine tremble et gémit, des larmes inondent son visage, elle supplie.

«Pitié! Jack, pas ça...» Sanglote t-elle.

Il se raidit.

«Zack?» Éructe t-il, sa tentative de prononcer le j se soldant par un chuintement grotesque accompagné de postillons. «Ssit! Je suis Zach, avec un Z, tu m'entends, sale pute black-foot! Pas ce foie jaune de Zj...zjz... Fuck it!»

Il a trouvé une veine. Sabine sent la pointe du dard sur sa peau.

Mais, tout à coup, il suspend son geste. Une vision terrifiante semble l'avoir frappé. Lâchant prise, il se déploie comme un couteau à cran d'arrêt. La seringue roule à terre. Sabine la pousse prestement du pied dans un coin sombre. L'autre plaque ses mains au sommet de son crâne comme s'il craignait que le ciel s'écroule sur sa tête.

«Il va m'tuer... Oh, il me tuera si z'vais trop loin, il l'a dit. Ou il me

dénoncera. Damn tsicken!»

Il place ses mains sous ses aisselles et caquette. «Et là, z'y couperai pas.» Gémit-il à voix basse, tournant sur lui-même, se tenant la tête à deux mains, roulant des yeux exorbités, puis s'engloutit dans l'obscurité.

Sabine, abasourdie, tremblante, entend claquer la porte de la grange.

40/

Sabine a de nouveau sombré dans la torpeur. Une heure, peut-être deux, se sont écoulées. Elle est tirée de son hébétude par des cris. Une violente dispute. Zach est pris à parti, se rebiffe. L'autre voix – Aucun doute, *c'est celle de JACK!* – menace, implore...

«Qu'est-ce que tu as fait? Mais qu'est-ce que tu as fait? Tu dépasses les bornes! Je ne pourrai plus te couvrir, maintenant. C'est fini! Ne compte plus sur moi, tu as compris? Tu vas nettoyer tes saletés et disparaître, sinon c'est moi qui te tuerai! Je le jure!

-Qu'est-ce que tu voulais qu'ze fasse? Ce connard était sur ma trace. Tu voulais que z'le laisse repartir avec cette pute et me dénoncer?

-C'était une erreur, une grave erreur. C'est une blanche! Des blancs, tous les deux, tu m'entends? Ça ne passera pas. Je te l'ai dit cent fois. Les cochons ferment les yeux tant que tu t'en prends à des indiennes, mais là, t'as merdé. Je te le dis, t'es dans la merde. *In deep shit!*»

L'autre s'esclaffe d'un rire suraigu. Il plaide sur un ton suppliant

de bouffon.

«C'est une Black-foot, zuste une petite pute Black-foot. Tout le monde sait ça!

-Fucking moron! Nettoie ta merde et fous le camp, tu m'entends, disparaïs. Tu n'es qu'un monstre. Elle t'a piégé, avec sa balise. Tu vas avoir toute la flicaille du pays à tes trousses. Tu vas finir le reste de tes jours en cabane, espèce de taré. Fais disparaître ton merdier. Je vais m'occuper d'elle.»

La porte de la grange s'ouvre à la volée. Des pas lourds de bottes. Une haute silhouette approche. Elle a la stature de Zach. Sabine recule dans l'ombre. Mais à la lueur du soupirail, elle reconnaît la veste de chasse en tartan bleu.

«Sabine, mon Dieu, Sabine!» Jack se jette à genoux à ses pieds.
«Des chaînes, un cadenas! Mon Dieu...»

Il jette des regards à droite et à gauche, se lève, disparaît hors de la stalle dans la pénombre. Elle l'entend fourrager parmi les outils. Des tintements de métal.

«Attends, attends...»

Je risque pas d'aller me promener, abruti...

Il est de retour, essoufflé, tenant à la main un marteau et un burin maculés de sang. Elle se ramasse instinctivement avec un cri. Il lève, en signe de bienveillance, les mains ouvertes, les pouces tenant les outils.

«Ne bouge pas... N'aie pas peur. Je veux juste briser ta chaîne.»

Il s'attaque à un maillon, le cisailant, d'un vigoureux coup de massette, à la pointe du burin contre le sol de béton. Il soulève dans

ses bras Sabine débarrassée de ses chaînes. Dehors, le froid la saisit, mais le camion de Jack attend, moteur tournant. Il y fait chaud.

Après avoir déposé Sabine sur le siège du passager, il prend place au volant, claque la portière. Sabine pose sur Jack un regard interrogateur.

«C'est mon frère, *ce pauvre fou*! Gémit-il, en tapant du poing sur le volant. Il a recommencé! Je le surveille, je le cache, mais je ne peux pas toujours être derrière lui, tu comprends? Il va finir à l'asile, s'il continue. Tant pis pour lui! Ça me brisera le cœur» ajoute t-il en portant la main à sa poitrine, «mais j'ai plus l'choix! Il est allé trop loin, cette fois. Les indiennes, ça allait encore, tout l'monde s'en calice, et mêmes les flics se félicitent d'en voir disparaître quelques-unes... (Il a un rire entendu) enfin... Tu m'comprends... Mais on sait jamais, hein? Ils peuvent dormir tranquille, avec lui. Il fait le ménage bien comme il faut. (Il se fait soudain réprobateur.) Mais là, là, il a niaisé en maudit. Faut qu'ça cesse. Qu'il disparaisse.

Sabine plaide faiblement.

«Il est malade, Jack. Il recommencera, indéfiniment. Il faut l'enfermer.»

Jack s'empourpre sous le coup de la colère.

«Il est pas malade! Il est un peu trop porté sur le cul, c'est tout.» Jack serre les poings. «Un vrai Casanova!» Gronde t-il. Il ponctue son discours de grands gestes, heurtant le volant de ses poings. «Quand on était jeune, il me piquait toutes mes copines. Il se faisait passer pour moi! Une fois il m'a enfermé dans la cave et il est allé à une *date* à ma place. J'étais en tabarnak!» Il a un rire forcé. «Il est malin. Il a toujours

été plus futé que moi. Mais une autre fois, c'est moi qui l'ai enfermé à la cave, pour le punir. Ah! Ah! Une bonne fois!» Il sursaute, empoigne le volant des deux mains et tourne à demi la tête vers Sabine, épiant du coin de l'œil sa réaction. «Qu'est-ce que je raconte?»

Bientôt la sueur coule de son front. Les vitres se couvrent petit à petit de condensation.

«Il fait chaud en hostie, dans ce char!» Dit-il.

Il joint les mains comme pour enlever ses gants puis se ravise.

«Il vit en reclus dans ce taudis.» Poursuit-il en désignant d'un geste de sa main gantée la mesure qui jouxte la porcherie. «Il avait un élevage de porcs qui marchait bien, mais il l'a laissé périlcliter pour se consacrer à...à ces horreurs.» Conclut-il avec une grimace de dégoût. Il chuchote à présent, fixant sur Sabine un regard de côté. «Tu as mangé la viande?»

Elle le regarde sans comprendre.

Il s'anime à présent, penché sur elle, râlant à voix basse:

«Il t'a donné de la viande, ou pas? Tu l'as mangée?»

Sabine secoue la tête, les yeux écarquillés par la frayeur et l'incompréhension. L'autre opine, avec un mélange de soulagement et de répugnance.

«Parce-qu'il leur fait manger la chair *des autres*.» Il est secoué d'un rire dément. «Ça lui coûte moins cher!» Dit-il, en s'esclaffant.

Subitement son hilarité cesse, ses yeux s'agrandissent, il a un mouvement de recule, grimaçant.

«Mais elles deviennent wendigo et elles viennent rôder à l'aube, l'hiver...»

Il opine amplement, lentement du chef, le visage révolté, roulant des yeux exorbités.

Il sue à grosses gouttes, à présent. Il s'essuie le front du revers de la manche, tire nerveusement sur le bout d'un gant. Sabine suit son manège d'un regard scrutateur.

«Et...Est-ce qu'il...vend encore de la viande? Questionne t-elle sans quitter du regard le gant.»

L'autre rigole.

«Oui, mais oui! Les clients du Kil'mart l'apprécient, on dirait.» Il s'esclaffe.

D'un geste rapide, Sabine tend la main en direction de celle de Jack. Il rejette violemment le bras en arrière, heurtant du coude un montant.

«Qu'est-ce que tu fais?» Lance t-il d'une voix aiguë, tenant son coude dans sa main avec une grimace de souffrance. Puis il avise sa main nue. Le gant resté entre les doigts de Sabine. Ses yeux s'écarquillent et sa bouche bée sous l'effet de la stupeur. Il dissimule prestement sa main sous son aisselle. Mais elle a eu le temps de l'apercevoir. La morsure. La marque de ses propres dents imprimée dans la chair, entre le pouce et l'index. Un mélange de stupéfaction et de désarroi passe sur le visage de Jack, aussitôt remplacé par une rage violente qui tord ses traits.

«Bravo! Grince t-il. Ze te croyais plus intellizente. Tu ne me laisses pas le soix...»

Il se jette sur elle les mains tendues. Elle tente désespérément d'agripper la poignée dans son dos, sans succès. Ça lui revient: il l'a

supprimée. Les mains de l'autre se rapprochent de son cou. Elle distingue à présent nettement la trace de ses dents imprimée dans la chair de la main. Elle recule la tête, qui butte contre la vitre. Il la saisit à la gorge et serre. Elle se débat convulsivement, elle tente de le frapper, mais il la tient à bout de bras, qu'il a plus longs qu'elle. Ses poumons lui font mal, la panique la saisit, sa vision s'obscurcit. Déjà, le visage grimaçant de l'autre semble s'éloigner, le carré lumineux de la vitre n'est plus qu'une tâche lointaine. La lueur qui danse à la surface s'éloigne. Elle coule, s'enfonce dans les ténèbres glacées. Tout au fond, des mains se tendent vers elle. Entre les bras un visage tourné dans sa direction, celui de Maryline, exsangue, orbites noircis, esquissant un rictus, un abominable sourire, lèvres décolorées, rabougries, sur des dents grises.

41/

Cette fois, c'est bien fini. Fascinée par l'imminence de la mort, Sabine note pourtant, comme à part elle, à la limite de l'inconscience, une perception bizarre. Une odeur écœurante de chairs putrides, tout d'abord ténue, qui se répand comme s'écoulant d'une carcasse éventrée. Le pauvre corps en décomposition de Marilynne. Il faudra l'enterrer, oui, il le faudra. Quand la terre sera moins dure. Non, c'est l'haleine qu'exhale le monstre qui est en train de la tuer. Mais l'autre roule des yeux épouvantés de droite et de gauche, comme cherchant la source de la puanteur. La panique semble s'emparer de lui. Elle feint de se relâcher, simule la mort. La prise de la main sur son cou se

desserre. Il lâche prise. Sabine prend une profonde et sifflante inspiration. La vie entre en elle à nouveau. Mais l'autre ne semble pas s'en être aperçu. Vautré sur le tableau de bord, tordant le cou dans tous les sens, la terreur peinte sur son visage, il scrute la pénombre, ses yeux exorbités roulant en tous sens dans leurs orbites. Jack gémit. Il suit d'yeux écarquillés par une terreur indicible, le déplacement des monstrueux piétinements autour de la voiture. Une ombre se projette sur le pare-brise et s'étend au capot comme une nuée ardente. Jack enclenche une vitesse, le pick-up bondit. Puis stoppe. Sabine sent nettement le véhicule pencher vers l'avant. Le moteur hurle, lancé au régime maximum, mais le camion n'avance pas d'un pouce. La fumée d'échappement les enveloppe comme un brouillard. Jack jette des coups d'œil affolés dans le rétroviseur, pesant désespérément sur l'accélérateur. Tout à coup, l'arrière du camion retombe sur ses roues et se il rue en avant. Jack tente de contrôler la direction, mais le mur de la grange se précipite sur eux, les engloutit d'un coup dans un fracas de bois brisé. Sabine heurte violemment le tableau de bord de la poitrine, le souffle coupé par le choc, tandis que sa tête heurte le pare-brise. Le moteur s'est tu et une épaisse vapeur s'échappe de sous le capot défoncé. Sabine porte la main à son front, regarde, hébétée, le sang sur ses doigts. L'autre lui jette un œil égaré, paraissant enfin s'apercevoir qu'elle vit encore, mais semble n'en avoir cure. Cependant, des chocs violents ébranlent le toit de la grange, se rapprochent, passent au dessus de leurs têtes. L'autre suit des yeux la progression du vacarme qui cesse au bord du toit le plus proche de la porte. Zach s'acharne sur la portière qui résiste, bloquée par le choc. Il

tente vainement d'actionner la vitre électrique d'une main tremblante. Un choc sourd ébranle le sol puis la porte de la grange vole en éclat. La lumière du jour inonde l'intérieur, aussitôt obstruée par l'ombre gigantesque qui se découpe dans l'encadrement. L'immonde puanteur envahit la grange. Sabine plaque sa main sur sa bouche et son nez, se recroqueville sur son fauteuil, les yeux agrandis par l'épouvante. La silhouette émaciée, courbée sous le plafond double hauteur du bâtiment, s'avance sur des jambes décharnées. Au bout des bras démesurés, arachnéens, pendent des mains aux longs doigts déformés. À l'extrémité d'une corde si serrée autour du cou de la créature qu'elle lui entre dans la peau y formant un sillon, pend une grosse pierre. Zach tente de se couler sous le tableau de bord. Roulant des yeux terrorisés, il s'écrie:

«Prend-la! Elle est à toi! Et laisse-moi tranquille!»

Le regard des yeux chassieux dont le rougeoiement est troublé par des taies blanchâtres se pose longuement sur Sabine, fascinée par ces immondes prunelles vitreuses, tout à la fois floutées par la déliquescence et ardentes comme des tisons. Enfin, après un temps qui semble à Sabine interminable, le wendigo tourne lentement la tête vers Zach, la lueur qui habite son regard semblant s'intensifier, s'embraser, comme sous l'effet de la brise. La créature bondit sur le capot où elle se tient accroupie, la pierre oscillant de droite et de gauche à son cou. Elle lève la tête et lance un hurlement sauvage, strident, déchirant. Zach est à présent figé par la terreur; la poitrine soulevée par une respiration saccadée, comme une souris résignée acculée dans un coin par le chat, laissant échapper de petits

gémissements avec chaque expiration. Une main décharnée, à la peau racornie tendue sur les os, pique vers lui comme un oiseau de proie, crevant le pare-brise qui se trouble comme un œil mort. La serre fouille l'habitable à tâtons. Zach tente par des contorsions de l'esquiver, émettant de pathétiques petits cris d'épouvante. Mais la main trouve son cou, les longs doigts noueux s'enroulent autour de lui comme des lianes. D'une seule formidable traction, Zach s'envole à travers le pare-brise. Aux cris stridents de la créature se mêlent les hurlements d'épouvante, qui se muent en plaintes, bientôt noyées dans un effroyable borborygme de râles et de gargouillis, de craquements d'os, de mastication et de succion. Sabine s'extirpe de la carcasse fumante du pick-up par le trou dans le pare-brise, saute à bas du capot et rampe sous la voiture, plaquant ses mains sur ses oreilles. Bientôt, une face atroce renversée, maculée de sang jusqu'aux yeux s'encadre tout près de son visage, ses yeux de braise étincelant, les lèvres déchiquetées découvrant des gencives putrides hérissées de crocs jaunes acérés, soufflant une haleine fétide. Sabine recule précipitamment jusqu'à l'extrémité opposée de sa cachette, se traînant sur genoux et coudes. L'atroce vision s'évanouit, des coups sourds ébranlent le pick-up qui tangué. Puis, enfin, les pas pesants s'éloignent, à une vitesse prodigieuse. Sabine, tétanisée, parcourue de violents tremblements, se ressaisit tant bien que mal. Ayant lentement recouvré sa motricité, elle s'extirpe de la carcasse fumante, titube vers la lumière matinale qui entre à flots par la porte éventrée. Dehors, à quelques pas, dans une tâche ronde de neige rougie, gît un cadavre sanglant, éventré, ses viscères épandues alentour, que des corbeaux se

disputent. Sabine demeure un moment désorientée. Au loin la créature, dont la taille atteint à présent peut-être deux fois la hauteur de la grange, se rue vers la forêt. Elle s'y enfonce, émerge des frondaisons pour s'élancer à la cime des arbres, qu'elle foule d'enjambées incommensurables. Elle n'est bientôt plus qu'une lointaine silhouette désarticulée, telle une gigantesque wayang balinaise, contre la clarté de l'aube. Sabine rive encore à l'horizon luminescent un regard hébété, longtemps après que s'y soit dissout le wendigo. Abasourdie, hagarde, échevelée, toujours enveloppée dans la couverture, elle jette un regard hébété alentour. Elle se sent tout à coup incapable de prendre une quelconque décision. Mais un mouvement dans la périphérie de sa vision la fait tressaillir. Elle tourne précipitamment la tête. Une silhouette trapue se meut au ras du sol dans l'au-delà de la zone de netteté de son regard, qu'en raison de son immense fatigue, elle peine à accommoder. Elle a beau plisser les yeux, elle ne distingue qu'une tâche floue. Celle-ci se fige, grouine de joie mauvaise. Wendy! Cette saleté l'a vue. La tâche grossit. Les couinements hideux, le martellement de sabots sur le sol gelé se rapprochent. Sabine distingue maintenant les petits yeux porcins fixant sur elle leur éclat rougeoyant, une écume sanglante aux babines. Cette saloperie galope de toutes ses forces dans sa direction sur ses pattes courtaudes. Sabine jette autour d'elle un regard affolé. La mesure offre le refuge le plus proche. Elle mesure la distance qui l'en sépare, estime le temps qu'il lui faudra pour l'atteindre. C'est jouable. Peut-être. Elle tente de rassembler ce qui lui reste de forces, prend en vacillant le pas de course. Elle jette un regard par-dessus son

épaule. La bête gagne rapidement du terrain. Dans un effort surhumain, Sabine allonge encore la foulée. Elle parvient à la porte alors que la truie n'est plus qu'à quelques enjambées. Sabine sent avec dégoût l'haleine putride qui la précède. Elle saisit convulsivement, des deux mains, la poignée. Celle-ci résiste. Verrouillée. La bête fond sur elle avec un grognement vengeur tordant sa gueule en un affreux rictus baveux, découvrant ses crocs pointus, les yeux injectés de sang. À cet instant, un bourdonnement s'élève, qui enfle rapidement. La truie stoppe net, lève le groin, hume l'air, tordant son cou épais de droite et de gauche, tournant sur elle-même. Le vrombissement grossit. Lancée à toute allure surgit soudain de derrière la grange, dans un vacarme de moteur, une motoneige blanche. L'engin stoppe. Le conducteur brandit un fusil. Wendy lance un grognement furieux, charge. Le tireur prend calmement le temps d'ajuster sa visée. Le coup part. Le monstre pique du groin dans la neige... se redresse. Un second coup de feu claque. La bête, fauchée net, vacille, ses pattes avant se dérobent sous elle, elle s'effondre tête la première. Poussant des hurlements atroces, mi-râles mi-couinements, elle tente désespérément de se remettre sur ses pattes, ses sabots raclant vainement la glace, puis s'immobilise. Le tireur s'approche de la créature prostrée, le fusil braqué sur sa tête. Il la tâte de la pointe de la botte. Le monstre redresse sa tête hideuse avec un hurlement, gueule béante. Le fusil détonne à nouveau. Le silence retombe. La bête gît inerte dans une boue de neige, de sang et de matière grise. Le tireur relève la visière de son casque. Le cœur de Sabine bondit. Tyson!

La porte de la bâtisse délabrée s'ouvre à la volée sous le

vigoureux coup de pied de Tyson. Le plancher est couvert d'une épaisse couche de poussière où ne s'imprime aucune trace de pas. On n'est pas entré là depuis des années. Ils explorent pourtant chacune des pièces. Tyson se hisse dans les combles, fouille le moindre recoin du sous-sol. En vain.

Tyson prend Sabine par la taille et, appuyée sur son épaule, elle se laisse conduire jusqu'au Skidoo. Il l'aide à prendre place sur le siège, enfourche la machine à son tour. Elle entoure le torse du jeune-homme de ses bras. L'engin rugit et s'élance.

42/

Des volutes de brume glissent sur la surface en cohortes fantomatiques pour s'élever, se prendre à la cime des arbres, s'y effiloche comme de la laine sur des quenouilles, avant de se dissoudre. Au milieu du lac, la brise tapisse l'onde d'une gerbe paresseuse, une floraison d'éclats de ciel dérivant lentement, drossée par un déferlement de ridules pressées. Teintés de pourpre et d'or, de grands vaisseaux croisent dans l'azur, en sens contraire, l'onde et le ciel semblant participer d'un seul tournoiement.

«C'est un kaléidoscope!» S'exclame Sabine, enveloppée dans une couverture, s'adressant à Nadine assise à son côté. «Un ballet géométrique incessant et imprévisible. Ça change non seulement chaque jour, mais d'heure en heure. Je pourrais prendre des milliers de photos sans bouger de ma chaise tout au long de l'été, et elles seraient toutes intégralement différentes.»

Au dessus de leurs têtes, du cœur figé en une immobilité

parfaite du feuillage, fusent trilles et pépiements, qui, en retombant, font paraître plus profond le silence. Dans un poudrolement d'or, un huard s'élance soudain avec un claquement d'ailes précipité au ras des flots, obéissant à quelque mystérieux autant qu'impérieux commandement.

«Encore un peu de café, ma poulette?

-Vas-y, verse.» Dit Nadine en extrayant une main de sous son plaid pour se saisir de sa tasse.

-Chuis contente que tu sois là...» Sourit Sabine en versant le liquide fumant. Elle repose le thermos sur l'accoudoir de son fauteuil Adirondak. Nadine dit:

«J'ai même failli arriver à temps, hein? Pas facile d'improviser un raid dans mon état, faut dire. Il me faudrait un fauteuil roulant de combat. Je vais éplucher les petites-annonces, pour le cas où tu envisagerais de te jeter à la tête d'un autre taré.

-C'est pas pour demain, crois-moi. Je vais ouvrir l'œil, et le bon.» Soupire Sabine.

«Est-ce qu'ils ont retrouvé trace de Jessica?

-Rien pour le moment. Ils sont en train de retourner tout le terrain pied par pied. Ils ont découvert les restes de pas loin d'une quarantaine de femmes. La police a interrogé l'ex employée qui faisait chanter Jack. Elle l'avait surpris en train de...dépecer le cadavre d'une de ses victimes. Elle a toujours tenu Zach pour le meurtrier, croyant que Jack la payait pour protéger son frère. Selon elle, Zach revendiquait cinquante meurtres. Il clamait que Jessie...» Sabine a un soupir tremblotant, de l'eau au bord des yeux. «...était la cinquantième

et qu'il l'avait enlevée pour ça, pour faire un compte rond.» Elle demeure un instant silencieuse, se mordant les lèvres, avant de reprendre: «Il persistait dans la dénégarion du fratricide, et c'est, semble t-il, de cette dénégarion que le dédoublement a résulté. Il a enterré son frère au plus profond de son esprit. C'est en tous cas la théorie qui a la faveur des psychiatres, mais tant qu'on n'aura pas retrouvé le cadavre de Zach...» Elle marque une hésitation, suspendant son souffle, puis reprend: «...le fratricide physique restera une théorie. Il aurait assumé les deux rôles, se montrant de temps en temps au village dans les vêtements de son frère, au volant de son pick-up. » Elle frissonne. «Ce serait lui que j'aurais vu passer une fois, le regard fixe, hagard. J'ai cru que Jack me snobait, mais il devait être dans le rôle de Zach à ce moment-là. C'est le fantôme de Zach que j'ai croisé ce jour-là. Comme s'il revenait hanter les rues... Quant à Jack, s'il n'était pas mort, il aurait passé le reste de ses jours dans un asile à chanter «Ma cabane au Canada» sur tous les tons.

-Tout a commencé quand Jack a découvert que Zach et Soleil avaient une liaison, donc?

-Exactement. Ça a probablement commencé comme un «banal» double crime passionnel. Mais s'agissant de frères jumeaux, ça a entraîné une réaction en chaîne dans son cerveau, comme une fission nucléaire. Il était probablement plus jaloux de Soleil que de Zach.» Sabine marque une pose, scrutant le fond de sa tasse de café noir.

«Il s'est fait un sacré vide dans mon entourage en peu de temps. ...» Elle pointe tristement du menton un majestueux merisier. «J'ai enterré Loba au pied de cet arbre, là. C'est mon plus beau. Et il lui fera

de l'ombre en été.»

Nadine donne une petite tape sur le bras de son amie.

«Et moi je suis encore là, avec mes gènes pourris. Toujours prête à te faire la morale et à voler à ton secours dans mon super fauteuil.»

Sabine sourit, s'accroupit et prend dans ses bras le corps frêle de Nadine.

«Tu vas rentrer avec moi, hein?»

Relâchant son étreinte, Sabine secoue la tête.

«Non, je ne partirai pas d'ici sans savoir ce qu'est devenue Jessie.» Sabine garde quelques instants un silence morose, le regard fixe, puis sourit. «Et puis... je viens à peine de faire disparaître la dernière trace de rouge-Jack!» Dit-elle en riant. «Et, malgré ça, j'ai bien peur que la maison soit difficile à vendre avec une histoire pareille... On n'efface pas le passé d'un revers de manche...Ce qui est désirable ou menaçant laisse des traces parfois indélébiles... Alors ce qui est l'un et l'autre...

-L'un et l'autre?

-Tu vas voir que ça va m'amener plein de touristes. » Elle vide d'un trait sa tasse, puis ajoute:«Et je finirai sinon par oublier, du moins par apprendre à vivre avec... tout ça. On ne peut pas éternellement fuir ses propres traces. Il faut regarder devant soi, non? Je ne suis pas si mal ici. Et...» achève t-elle en riant «...y'a de la place pour toi si ça te tente.

-Ça va pas? Je dors avec une veilleuse comme une gamine, tellement j'ai la trouille!»

Comme la brume achève de se lever, une silhouette se profile sur la surface chatoyante du lac, celle d'un pagayeur bien droit sur sa planche, comme un gondolier

«Et, bien-sûr, ta décision de rester n'a rien à voir avec le champion de SUP, là?

-Lui? Il me suivrait au bout du monde.» Sourit Sabine.

Elle lève la main et l'agite.

Une voix lointaine résonne, à la fois étonnamment proche, portée par la surface lisse du lac.

«Sabine!»

«Tyson!» Lance t-elle, les mains en porte-voix.

«SABINE! ATTENTION! DERRIÈRE TOI!» S'écrie t-il en pointant un doigt dans leur direction.

Sabine sent les poils sur sa nuque se hérissier, un frisson glacé la parcourir. N'osant tourner la tête, elle demeure paralysée. Elle hume l'air. Pas d'odeur de chairs putréfiées pour cette fois. Alors, ce n'est pas le wendigo. C'est autre-chose. Elle sait quoi. Il n'est pas mort. Jack ne l'aurait pas tué. On ne tue pas son jumeau. Caïn, Abel, Lilith? Une joke! Zach est revenu. Pour elle. Il va l'emporter à nouveau dans son petit enfer privé de frappé sanguinaire. Tourne la tête! S'exhorte Sabine. Fait face. Fais quelque-chose.

Elle entend fouler l'herbe, tout près.

Il approche!

Dans la périphérie de sa vision, Nadine tourne son visage dans sa direction, pose sur elle un regard terrifié. Tyson pagaie à présent de toutes ses forces. Mais soudain, dans sa précipitation, une poussée mal

dosée le déséquilibre. Il chancelle en moulinant des bras et plonge dans un grand plouf. Les doigts de Sabine se crispent sur l'accoudoir de son fauteuil. Au prix d'un immense effort de volonté, elle tourne lentement la tête. Les pas se rapprochent, pesants... Elle a tourné la tête d'un quart de tour. Elle rencontre le regard de Nadine, écarquillé, où elle lit la terreur. Les lèvres de son amie articulent muettement quelque-chose. Les battements du crawl éperdu de Tyson. Comme ceux d'un cœur surmené, celui de Sabine, qu'elle sent prêt à se rompre. Tourne la tête! Lève toi! Cours! Elle est collée à son fauteuil comme par des velcros. Son cou est arrivé au bout de sa capacité de torsion, ses globes oculaires braqués à l'extrême au coin de ses orbites lui font mal. La terreur lui dégouline le long de la colonne en un filet glacé. Du coin de l'œil, elle aperçoit à quelques pas derrière elle une ombre qui s'avance. Il est trop tard pour fuir. Il est sur elles. Elle s'efforce d'achever de tourner le buste, serrant les poings, grinçant des dents, prête à vendre chèrement sa peau.

Ce salaud ne l'aura pas vivante!

Elle fait face à présent.

Une expression stupide se peint sur le visage de Sabine, statufiée, bouche-bée. L'original la considère d'un air tout aussi hébété, du regard myope de ses petits yeux logés dans son énorme tête grotesque, son panache comme hérissé par l'effroi. Sabine est secouée d'un rire hystérique, inextinguible. La bête sursaute, tend le muflle pour la humer, puis tourne les talons et détale dans un tonnerre de sabots.

«Ils sont de retour! Ils sont de retour!» S'écrie Sabine avec des sanglots, des larmes de joie plein les yeux, se levant pour esquisser

une danse d'allégresse.

*

Le soir tombe, noyant d'encre les sous-bois. Tyson et Sabine agrippent chacun d'un côté le fauteuil de Nadine, le soulèvent puis gravissent l'escalier du perron. Sabine ayant ouvert la porte d'entrée, Nadine, actionnant un levier sur l'accoudoir, pénètre dans le vestibule dans un chuintement de moteur électrique.

«Belle journée, les amis, merci. Je vous souhaite une bonne nuit. Quant à moi, je sens que je vais encore avoir une nuit blanche; ta baraque me fout les foies... Tu n'aurais pas de la lecture à me prêter?

-Tout va bien, ma belle. Cette histoire est bel et bien terminée...

-Tant qu'on n'aura pas retrouvé le corps de Zach, je ne serai pas tranquille, moi.

-On finira bien par le retrouver... Ma bibliothèque est dans ma chambre.» Dit Sabine.

Elle fourrage parmi les livres rangés sur des rayonnages qui couvrent tout un pan de mur du sol au plafond.

«Plus que jamais une fétichiste du bouquin, ma parole...

-Tout le monde peut pas être un(e) geek assoiffé de technologie, hein... Oui, j'aime le contact chaleureux du papier. Le plastique ça me gâche un peu mon plaisir...

-T'es une sensuelle...»

-Aucun doute là-dessus.» dit Sabine avec un soupir. Elle glousse. «Qu'est-ce que tu dis de ça: Bachelard, «Poétique de l'espace»?

-Non-merci. T'as pas un truc à l'eau de rose, bien frivole?»

Mais Sabine demeure sans répondre, le front soucieux, le volume à la main.

«Jack a enterré son frère au plus profond de sa conscience...»

Murmure t-elle.

«Qu'est-ce que tu dis?

-Rien, rien...» Rétorque Sabine se ressaisissant et fourrant un livre entre les mains de Nadine. «Je vais t'aider à te mettre au lit.»

Sabine referme derrière elle la porte de la chambre d'amis.

«Je te retire tes chaussures?

-Si tu veux bien. Chuis vannée.

-Des nouvelles Converse roses! Wow!

-Pas mal, hein?» Se rengorge Nadine.

Mais, Sabine, au lieu de renchérir au légitime orgueil de son amie, considère les chaussures pensivement.

«Un modèle rare! Je les ai chopées sur ebay.» Ajoute fièrement Nadine.

Sabine demeure interdite, le regard fixe, perdu dans le vague, braqué sur les pieds de Nadine. Elle lève enfin et pose sur son amie des yeux ouverts sur un ailleurs lointain. Elle a nettement pâli. Enfin, elle articule dans un souffle.

«Je sais où il est...»

Nadine la dévisage sans comprendre.

«Tu dis?

-Le corps de Zach.

-Quoi, le corps de Zach?

-Il est ici.

-T'es malade? Je veux une chambre d'hôtel tout de suite!

-Je suis sérieuse. Il est là...» Dit Sabine en pointant un doigt vers le sol.

«Qu'est-ce qui te fait croire ça?»

Sabine sort de sa poche son téléphone, compose.

Tandis que les sonneries s'égrainent, elle se tourne vers Nadine.

«Les Converse...

-Et alors? Je vois pas...»

Sabine interrompt Nadine d'un geste.

«Désolée de vous déranger à cette heure tardive. Sabine Nicolas. Je sais où Jack a caché le corps de son frère...Non, je l'ai pas vu. Je risque pas. Ce n'est qu'une déduction, mais... J'en suis sûre. Il est chez moi.

Au sous-sol.

Sous l'escalier.

Dans le trou d'homme.

Sous la dalle.»

Elle pose une main sur le micro de son cellulaire. À Nadine, elle dit:

«`Converse`: symétriquement opposé. Comme les chaussures, les pieds, les mains...» Elle lève la main droite, les doigts dressés vers le ciel. «Les traces de doigts dans la chape du sous sol... Ce ne sont pas celles d'une main gauche, mais d'une main droite. Elles n'ont pas été faites de haut en bas mais de bas en haut.»

Nadine la dévisage à présent bouche-bée, puis une expression horrifiée se peint sur son visage.

«Je vois que tu commences à comprendre.» Dit Sabine. «Zach était encore vivant quand Jack l'a coulé dans le béton. Il a levé une main en un geste désespéré, et ses doigts ont crevé la surface...Puis ils ont du régaler les rongeurs. Et l'odeur de soufre... Décomposition anaérobie. Du H₂S, de l'hydrogène sulfuré, échappé par les trous... Heureusement pour moi, il n'en subsistait pas beaucoup... Mais l'atmosphère de ce trou a du être mortelle a un moment donné... C'est sans doute ce qui a tué les rats dont j'ai trouvé les cadavres là-dessous.»

43/

La lumière matinale entre à flots dans le séjour. Sabine inspecte le contenu de sa sacoche photo. Elle y glisse des batteries de rechange, un cordon de charge nanti d'une prise pour allume-cigare.

«Une femme avertie en vaut deux!» Fait elle gaiement.

Elle interrompt un instant ses préparatifs pour monter le son de la radio. «...de nouvelles pluies verglaçantes cette nuit sur tout le secteur. On s'attend à ce que les chaussées soient très glissantes. Environnement Canada recommande de ne prendre la route qu'en cas de nécessité absolue...»

«C'est le moment...» Murmure Sabine.

Elle avale d'une gorgée le contenu d'une tasse fumante et, après avoir jeté une pelletée de cendre sur le feu mourant, enfle une veste d'hiver, enroule à la hâte une écharpe autour de son cou, saisit une paire de moufles. Elle lance un regard autour de la pièce, appelle:

«Miigwetch!»

Un petit museau pointe sous un fauteuil et deux yeux vairons observent Sabine. Miigwetch veut dire «merci» en cri. Lorsque Tyson lui avait rendu visite, ce jour-là, il arborait un air mystérieux et une bosse gonflait son blouson. Lorsqu'il avait ouvert la fermeture éclair, une petite tête triangulaire ornée de grandes oreilles encore pliées était apparue. Une paire d'yeux étranges et merveilleux la considéraient timidement.

«Miigwetch, chi-miigwetch.» Avait dit Tyson. «Pour toutes les femmes natives.»

«Viens, ma belle. On va promener!»

Elle sourit pour elle-même. Elle a dit, comme en Provence, promener, et non *se*. Bientôt, elle ira s'asseoir près de Maryline avec Tyson, dans l'ombre d'un cyprès, et alors elle leur racontera. Tout. Mark.

Elle comprendra.

Et...le reste. Le temps viendra, elle le sait.

La petite chienne Husky s'extirpe de sa cachette en remuant joyeusement la queue, oreilles couchées, yeux brillants. Dehors, un moteur vrombit.

«J'arrive!»

Tyson attend, sourire Ultrabrite, au guidon de sa monture. Deux paires de raquettes sont attachées au porte-bagage. Tyson se glisse en arrière à la place du passager et tapote l'avant du siège laissé vacant. Il prend délicatement Miigwetch par la peau du cou – la petite chienne replie instinctivement les pattes et la queue - et la fourre dans son anorak avant d'en remonter la fermeture-éclair de manière à ne

laisser dépasser que le museau. Sabine enfourche le Skydoo, tire sur la manette des gaz; il filent dans un rugissement de moteur, tout droit à travers le lac. Le vent glacé de la course leur mord le visage, leur tirant des larmes qui gèlent aussitôt. Ayant rejoint la berge opposée, Sabine s'engage sur une piste qui s'enfonce dans les bois. Décor enchanteur: la forêt scintille de toutes parts. Une pellicule translucide et brillante enrobe, vitrifie, chaque arbre, du tronc à chacune des extrémités de la plus fine ramure. La lumière du soleil joue sur les gangues de glace, la constellant de vives étincelles chamarrées. Les branches arborent comme d'antiques lustres des guirlandes de breloques dardant à leurs pointes des éclats iridescents. Sous leur poids, les sapins ploient, certains courbant la tête jusqu'au sol comme en signe de reddition, d'hommage, de contrition. C'est une célébration de la pureté, de la lumière, de la paix. Silence, majesté, solennité.

Ils ont laissé le Skidoo à la lisière d'une futaie touffue, impraticable en motoneige. La croûte de neige gelée craque sous leurs raquettes. Les panaches de leurs haleines s'échappent de leurs bouches, se mêlant au dessus de leurs têtes. Tous deux hument l'air glacé: il n'est porteur que de l'effluve douceâtre à peine perceptible de la neige et de la glace. Sabine, sa sacoche, en bandoulière, son appareil à la main, tout en marchant d'un pas lent qu'elle interrompt de haltes fréquentes, se tourne de droite et de gauche. Elle contemple d'un œil rêveur les effets somptueux de ce phénomène spectaculaire qui transfigure la forêt en un univers improbable, irréel. Une forêt entière cristallisée; translucide, scintillante. Elle braque son objectif sur une pomme de pin enfermée dans sa gangue de cristal où se

mirent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Lorsqu'elle s'immobilise, le silence est total, seulement rompu par de sporadiques craquements de branches mortes surchargées. Miigwetch gambade allègrement, si légère que la croûte de neige gelée ne cède pas sous ses pattes. Sabine sourit pour elle-même à l'idée de la moisson de splendides clichés qu'elle rapportera tout à l'heure.

C'est alors qu'un sentiment de déjà-vu la saisit. Le paysage qui l'entoure, bien que transfiguré, lui est familier. Ces arbres morts, cette végétation clairsemée... Un dôme enneigé, du sommet duquel monte un mince volute de vapeur.

«Une hutte de castors. Habitée.» Commente Tyson. «Sûrement toute une famille, Monsieur et Madame Castor et deux ou trois petits...» Ajoute t-il en passant un bras autour des épaules de Sabine.

«Deux ou trois! Comme tu y vas!» Rétorque t-elle d'une voix attendrie.

Et, là-bas, au beau milieu de cette étendue désolée, fantomatique, se dresse le tronc noirci d'un grand cèdre mutilé par la foudre. Tout à coup, Sabine sait où elle se trouve. Elle vient de reconnaître le lieu magique, aujourd'hui travesti par l'hiver, où Jessica l'a entraînée par cette journée d'été. Ce n'est pas faute de l'avoir mitraillé et d'en avoir examiné les clichés; mais son aspect hivernal le rend presque méconnaissable. Sabine s'avance entre les troncs décharnés brillant au soleil dans leurs parures de glace, dressant vers le ciel leurs ramures étincelantes.

«C'est comme dans ma vision.» murmure Tyson.

«J'ai l'impression d'avoir rendez-vous, pas toi?» Demande

Sabine en ouvrant de grands yeux.

Une perspective semble se dessiner dont les lignes de fuite se rejoignent au loin en un point vers lequel ils tournent leurs pas spontanément. Ils peuvent aujourd'hui traverser l'étang à pied sec. À mesure de leur progression, les berges semblent se rapprocher, le marais s'étrécit, puis s'étrangle.

«C'est la «charge» de l'étang» explique Tyson.

C'est là, en effet, que s'y déverse un ruisseau dont le lit court sous la glace et la neige au fond d'une dépression, dans laquelle ils s'engagent. À mesure de leur progression, la pente va en s'accroissant et, bientôt, Sabine avance courbée, tenant d'une main, pour l'empêcher d'osciller, son appareil pendant à son cou au bout de sa courroie. À mesure de sa progression, les rives s'élèvent, pour former un goulet, au long duquel ils cheminent. Des parois rocheuses se sont dressées petit à petit, d'un côté d'abord, puis de l'autre, de plus en plus hautes, de plus en plus rapprochées. C'est à présent au fond d'une gorge qu'ils progressent, ce sont des falaises qui se dressent de part et d'autre, auxquelles s'accrochent des crocs de glace, chargés des pigments de la terre, qui les teintent d'ivoire jauni. La petite chienne gambade toujours, de sa foulée pataude, mais elle semble à Sabine plutôt errer anxieusement, trottant d'amble, la langue pendante. Sabine sent son cœur se serrer. Elle braque son appareil sur ce décor lugubre et fascinant. Tout à coup, elle prend conscience que le temps, comme figé lui-même par le verglas, semble avoir suspendu son cours. C'est comme si la forêt retenait son souffle, comme si elle avait glissé dans une dimension inconnue, comme si une parenthèse s'était

ouverte dans le continuum spatio-temporel. Le silence lui paraît soudain *intentionnel*, comme si la forêt se taisait sur leur passage. Les craquements de leurs pas résonnent lugubrement à ses oreilles. À mesure de leur avancée et de l'étrécissement de la gorge, elle se sent gagnée par un vague sentiment d'oppression. Le crissement sous leurs pas de la croûte de neige gelée se répercute de paroi en paroi. Miigwetch s'est arrêtée, la queue entre les pattes, la truffe en alerte. Elle gémit doucement. Sabine flaire la brise à son tour. Non. Il n'y flotte aucune odeur fétide révélatrice de la proximité du wendigo.

Soudain, après un coude, la gorge se referme. On ne va pas plus loin.

Elle est là.

Elle semble attendre.

Elle est recroquevillée tout au fond de la crypte de glace, dos à la roche, la tête penche de côté; dilué comme dans une vision embuée de larmes par les déformations de son cercueil transparent, le regard de ses grands yeux bleus semble se perdre dans quelque au-delà, un vague sourire las errant sur ses lèvres bleuies, d'un coin desquelles tombe un filet de sang terminé par une goutte figée au bout du menton. Les doigts d'une main reposent sur la tâche rouge qui a fleuri comme un pavot à son côté. L'autre est crispée sur la stalactite qui pointe à travers la coulée translucide vers le ciel, arme de fortune qu'elle a arrachée à la paroi, déterminée à se défendre jusqu'au bout. Elle a passé là tout l'hiver et, pourtant, on dirait que c'est à l'instant qu'elle s'est laissée glisser au sol au pied de la paroi, acculée comme une bête traquée, harassée, exsangue.

Les lettres s'inscrivent à l'écran blanc, comme des pas dans la neige vierge.

«Ce n'était pas un hasard. Nous avions rendez-vous aujourd'hui. La vision qui a visité Tyson de cet endroit, c'est toi qui la lui as envoyée, dans un dernier soupir, un adieu. Tu es morte à l'aube comme il sommeillait. Cette vision de toi, gisant sous la glace comme dans un cercueil de verre, attendait. Pour une raison. J'en ai emporté une image pour la montrer au Monde. Qu'il sache. Que des femmes meurent. De l'absurde stupidité. De la folie furieuse de quelques-uns; et, surtout, surtout, de l'ahurissante indifférence des autres.»

Le regard de Sabine se perd un instant dans le lointain. Puis ses doigts courent à nouveau sur le clavier.

«Dans la forêt de cristal courent des traces emmêlées. Les unes mènent à l'obscurité, les autres conduisent à la lumière. À chaque pas, si on n'y prend garde, on peut s'écarter de la voie de la vérité. Le chemin est alors long avant de la retrouver.»

FIN

«Un rapport diffusé plus tôt cet année par la Police Montée Royale Canadienne (RCMP) constitue la première tentative, de la part des autorités policières du Canada, de dénombrer les femmes Premières Nations, Inuit ou Métis assassinées ou disparues au Canada. Selon le rapport, 1017 femmes et filles identifiées comme Indigènes ont été assassinées entre 1980 et 2012 – un taux d'homicide environ 4,5 fois supérieur à celui des autres femmes.» Source: Amnesty international.

Dix-huit femmes ont disparu dans des circonstances non-élucidées le long du tronçon, long de sept-cents cinquante kilomètres de l'autoroute 16 entre Prince George et Prince Rupert, en Colombie Britannique depuis la fin des années soixante.

En février 2018 le Ministère des transports canadien a accepté le requête de la Compagnie Greyhound Canada de mettre un terme aux services de bus, devenus non-rentables, le long de l'Autoroute Des Larmes. Un projet gouvernemental de remplacement de ces services est à l'étude.

[1](#)«Fou comme un huard»

[2](#)«Benne à huards» (Asile psychiatrique)